Matthieu Gosztola

Michel Valprémy (1947-2007)

collection *Présence de la poésie*



Au long de cet ouvrage, dessins et peintures de Michel Valprémy ainsi que quelques pages manuscrites.

INTRODUCTION

Abréviations

Albumville : *AL*

Amoroso : *AM*

Cache-cache vinaigre : *CCV*

Cadastre du clair/obscur : *CDCO*

Cédille au ciel : *CAÇ*

Cibles, cribles : *CC*

Clowns, croque-morts : *CCM*

Cocagne : *C*

Doloroso : *D*

Emblèmes évidés : *EÉ*

Gri-gri des cendres : *GGDC*

Il pleut l'ange : *IPLA*

Journal 1 (1965-1980) : *J1*

Journal 2 (1980-1984) : *J2*

Journal 3 (1985-1994) : *J3*

Journal 4 (1995-2007) : *J4*

Kiosque à paroles : *KÀP*

L'appartement moutarde : *LAM*

L'œil du guetteur : *LODG*

La Mamort : *LM*

La salpêtreuse : *LS*

Le dit d'A.-M.B. : *LDDAMB*

Lilas-zone : *LZ*

Mailles, mémoire : *MM*

Manips : *M*

Miettes en sauce : *MES*

Musc, arbalète : *MA*

Nuit bleu nuit : *NBN*

Nu (babioles) : *NB*

Pablo, les baigneurs : *PLB*

Petits crapauds du temps qui passe : *PCDTQP*

Rose, Raoul et Courte-Queue : *RRECQ*

Tout le monde passe devant les vitrines : *TLMPDLV*

Travaux obscurs : *TO*

Un cri dans le couloir : *UCDLCD*



Deux dents sur un chiffon, une pythonisse au parasol,
accroupie, me promettait santé, richesse, voyages, […]
de la lumière, beaucoup de lumière sur mon chemin.
Valprémy, *AL*

How good — to be Alive ! How infinite — to be Alive !
Dickinson

En entendant vos premières paroles, je me suis dit
que j'étais peut-être en vérité un heureux de la vie.
Dostoïevski, *L'Idiot*

Une promenade lente, presque immobile.
Couleurs du ciel tendres, fragilisées. […]
Envie d'écrire : « Je suis le plus heureux des hommes. »
Valprémy, *J2*

Ce matin, je n'ai pas envie d'être heureux, je suis le bonheur
J'accroche enfin l'instant. […] J'exige tout de l'instant
Valprémy, *J1*

Il pleut depuis deux jours.
Les figues mûrissent déjà (trois semaines d'avance) ;
il y eut des heures délicieuses où je touchais au bonheur, à l'harmonie ;
comment dire cela qui est proprement indicible ?
Valprémy, *J4*

Une grande sagesse serait de comprendre que le vrai bonheur se
passe de préparations ; ou du moins il n'en veut qu'une intime.
Gide, *Journal*

(D'un seul tenant, parce que, pour Michel Valprémy, vie et œuvre Sont : Un)

Je suis privilégié de savoir ce que je vis. (*J1*) *J'ai trié mes trésors. […] Je prie forêts et jardins* (*PCDTQP*) *Plantations : lilas, pommiers du Japon, glycines, hortensias, rosiers, forsythias, lys, narcisses, althaeas, etc. Pétrir la terre sous la pluie.* (*J1*) On. Oui. On ne prend pas le temps de vraiment respirer, la respirer, la terre. De qui nous venons. De même la regarder. La voir. Valprémy nous invite à pousser le portail bleu du jardinet (chaque jardin, chaque jardinet a son portail bleu, même si on ne le voit pas) pour être en amour, en amour vrai avec la terre toujours vraie. *Il poussa le portail bleu du jardinet bien peigné, bien arrosé […], fit quelques pas de loup sur le gravillon très blanc, très propre d'une allée minuscule bordée de buis frais taillé, trébucha bêtement et s'affala de tout son long, le nez dans le massif en forme de losange, celui que, paraît-il, le cousin avait bêché l'avant-veille au soir jusqu'à minuit passé. Le baigneur respirait la terre, il la humait ; chaude et trempée, elle entrait en lui grain à grain, par pelletées entières ; il la fouillait du groin, de la langue, croquait à belles dents sa chapelure cendreuse, son fumier gratiné, mâchait le poivre épais du cœur et suçait comme un sirop, une gelée, le suc intact du muguet, du myosotis et des anciennes jonquilles.* (*PLB*) Écoutons le poète : *Je m'incline, je verse, piquet rompu. Aucun lasso pour amortir ma chute. L'ange me perce et la fée blonde sept fois légère, la fée des soirs d'été sous les tilleuls, chausse ses bottillons de plomb. Je tombe, je m'écrase. Ridée, la terre est un tronc, un ventre*

[…]. Je baise la peau, la croûte, je baise l'écorce. (CC) Du bout des doigts lire l'écorce, […] la peau qui fuit, qui perd ses eaux, la peau petite, la peau du dessous de la peau, lire, lire. (*M*) Oui, *je sors du rang, je touche terre, je la touille et la baise.* (*M*) L'amour en gestes, ici, est logique. La terre est ce qui fait, construit les merveilles (*Ô merveille ! — AL*). *J'ai vu sept mondes dans un bouquet de pauvre.* (*PCDTQP*) Quelques merveilles ? Des lilas blancs, des fougères, du trèfle, du mimosa, un géranium, des marronniers, leurs bourgeons, un figuier, une vache, un renard (*est-ce fleur, l'animal gracieux ? — IPLA*), deux hérissons, roulés en boule ; des roses, des fourmis, des agneaux, un veau. De la bruyère. Jusqu'aux orties. Jusqu'à elles, les herbes folles. Voyons. Des lilas blancs : *Que sont devenus les lilas blancs qui fleurissaient encore au dernier printemps ? C'était le bout du monde, la ligne de démarcation. On y venait pour ne rien voir, juste les lilas blancs ; on y venait pour poser un pied dans le vide, de l'autre côté de la frontière et entonner la chanson des lendemains qui chantent.* (*LZ*) Des fougères : *Abandonné la cabane aux fougères. Couché de tout mon long, je touchais les bords. Je dépassais.* (*KÀP*) Du trèfle : *Lison rêve debout, Lison rêve (comme elle se couche elle fait son nid). Elle a couvé des tombereaux de roses, d'oranges, elle a touché des soleils verts. Le houx est son couteau, le trèfle sa maison.* (*LDDAMB*) Du mimosa : *Je sentis que j'écrasais un objet mou, une bête de chiffon. Je baissai les yeux. Et je distinguai dans la pénombre, sur le dallage, le mimosa de Turquoise, une bonne dizaine de branches dont la répartition semblait trop subtilement désordonnée — une jonchée de noce roulée par le vent — pour n'être due qu'au hasard d'une fuite, d'un oubli, d'un lancer à l'aveugle.* (*CCV*) Un géranium : *Elle découvre la nuit sous ses cils suinte l'ambre. Les canons de la stèle fixent (muets) des balcons alourdis de guirlandes oisives. […] Elle plante ses bagues en terre, extirpe un géranium, le pose en surprise sur ma*

page. (*EÉ*) Des marronniers, leurs bourgeons : *Les bourgeons des marronniers, gros comme des nèfles, s'ouvraient çà et là dans un éparpillement désordonné et figuraient un ciel étoilé plus accessible mais tout aussi renversant que le firmament d'une nuit d'été. J'admirais les petites lames d'un vert très tendre, véritables friandises givrées qui, deux mois plus tard, endigueraient les rayons du soleil, plongeraient les habitués du square, vieillards, clochards, adolescents sauvages, dans une pénombre inquiétante repoussant à la périphérie les flâneurs du dimanche, les coureurs en shorts satinés, les tricoteuses endiablées et leurs bébés piailleurs. Je ne voulais plus fuir.* (*LAM*) *Rien ne me plaît autant que de déambuler, au printemps, sous les arbres dont les bourgeons éclosent.* (*J3*) Un figuier : *Reste l'ombre d'un figuier, juste quelques postillons de lumière.* (*LZ*) *Elle parlait trop, un véritable moulin à paroles. Elle disait que pendant la nuit une grosse tempête avait soufflé les feuilles des poiriers, des pêchers, des cerisiers et cassé mon figuier préféré.* (*LAM*) Une vache : *Un cul de vache comme une icône fait merveille d'or ancien, de caramel et d'encaustique.* (*CC*) Un renard : *Le chéri, le petit renard qui sommeille toujours, le pouce dans sa bouche couturée.* (*C*) Deux hérissons roulés en boule : *L'énigme n'est plus au ciel. Je vois, côte à côte, des cercles magiques, deux hérissons roulés en boule, un jet d'eau qui mouille mon cœur signé. Plus beau qu'une Marie sainte, qu'une salope en rubis. N'ayez pitié ! Je m'entends avec moi.* (*MES*) *J'ai toujours pris soin de mes bêtises, de mes caprices.* (*LZ*) Des roses, des fourmis, des agneaux : *On lit dans l'air, on grave «* sable *» et «* chose *» sur le tombeau des roses, des fourmis, des agneaux.* (*PCDTQP*) Un veau : *Le 30, au soir, nos voisins, les Privat, nous appellent. H. est en train de vêler et ça se passe mal. Le veau se présente par les pattes arrière. Claude fut superbe d'efficacité. Le veau, vivant, finit par sortir. H. gueula, sa grosse et belle tête dans mes bras. Bonheur immense d'avoir participé à cette naissance et d'autant plus que les bêtes ne sont pas vouées à la boucherie.* (*J4*)

Bruyère. Orties aussi : *Sur la page comme au ciel, quand le silence agrafe ses doublures — juste un tambour lointain sous les doigts d'un marmot —, en filigrane, mezza voce, je cherche pitance dans la sciure des caves, dans la cendre des ormes, sous des lits de bruyère, d'orties, de pain d'épice antique.* (*LODG*) Les herbes folles : *Ici, point d'herbes folles comme jadis et naguère, point de ronces, d'orties, touffes sauvages qu'une petite main hardie pouvait fouiller à l'aveuglette et à l'envi dans l'espoir toujours recommencé de récolter quelques trouvailles miraculeuses.* (*LZ*) Merveilles, nous aussi (nous comportant comme nous nous comportons, nous l'oublions). Merveilles, nous aussi végétaux ? *C'est plein d'iris dans la tête, d'avoines folles.* (*LODG*) *Dans le cœur, un essaim de chardons, de houx.* (*MM*) *Mon père est fourche, ma mère bouquet. J'ai des frères dans les haies.* (*PCDTQP*) *Lilas-maman.* (*GGDC*) Merveilles, nous aussi animaux ; vertébrés. Et invertébrés. *Au croisement des Deux-Chats, devant la maison, que dis-je ? la maisonnette du charron, quand le chemin s'effile en un sentier de chèvres, l'homme soudain jette sa casquette, sa besace vide, puis, derrière les tournesols, sa liquette et même son tricot de peau ; c'est demi-nu qu'il disparaît dans le lointain comme un crabe derrière les rochers, un scarabée cloué sur la planche du ciel.* (*LS*) *Il marche en maudissant mon crabe.* (*LODG*) *Je suis l'abeille et l'asticot.* (*LDDAMB*) *J'ai faim de […] silex. Où dort mon singe ?* (*PCDTQP*) *Tu calmes mes esprits animaux, mes mammifères internes — qu'enfin la terre exulte dans mes membres muets. […] Touche, touche, abouche ta bouche, souffle l'encens, la fièvre quarte, fouille, farfouille et touille des pieds, des mains, du groin, ton lait lilas […] !* (*LM*) *Je fouille du groin dans la tourbière, dans le civet. […] Je bois les jus plaintifs, la ciguë des taupes, des doux agneaux, console en dedans le totem geignard, la méduse urticante.* (*GGDC*) *Se tapir ? Fouir ? Du ventre livrer la taupe ?* (*MA*) Merveilles, nous aussi nous muons. *Les bêtes muent sans qu'on y*

touche. (*LDDAMB*) Nous muons : nous nous délivrons. *Corps lié, corseté, cheval cousu.* (*MA*) La terre seule ne fait pas les merveilles. La terre seule n'est pas ce qui vit : n'est pas ce qui fait les merveilles. Il lui faut de l'élan, de l'élan et de la chaleur, de la chaleur et de la *clarté*, il lui faut la lumière. Il lui faut le *jour du plein jour* (*CAÇ* et *M*), *source de vigueur et de vie […] dispensant à tout l'univers des forces immenses, incalculables* (Dostoïevski). *Lumière d'ambre mouillé — qui suinte — résine* jusque *la page vive* (*KÀP*). Comment ne pas *aimer, aimer le soleil élastique* (*AM*) ? *Je suis assis sur une murette, à l'ombre des marronniers. Je prends le frais, ou, plus justement, je savoure à plein corps le retour du grand beau temps. Je le laisse venir.* (*CCM*) *Il me semblait que le hasard, un hasard bien concerté en vérité, au sortir d'une de ces galeries à la fraîcheur sombre que les arbres, mêlant leur feuillage, dessinent au-dessus des routes et des sentiers, me permettrait de découvrir un coin de terre inconnue, un désert de dunes brûlantes ou une prairie vaste comme le monde, trempée par le soleil, qui deviendrait ma propriété exclusive et le but secret de mes futures randonnées en solitaire.* Ailleurs : *Je pousse les contrevents. La chaleur et la lumière se promènent sur mon cou, sur mes mains ; elles glissent, sèches et mouillées, sous la chemise de nuit en coton blanc que papa portait déjà quand il était petit. Je suis très beau dedans, comme une mariée. Oui, la pluie est tombée cette nuit, les tuiles de la maison de la Polonaise luisent, le toit coule encore et les gouttes rebondissent dans les flaques ; on dirait des osselets de verre. La cour est nettoyée ; les rigoles ont emporté toutes les saletés, les brindilles, les bouses, le fumier, le caca des oies et des poules ; le sable est remonté à la surface, les silex, les noirs et les orangés brillent comme des sous neufs. Un peu plus loin, le vert du noyer a foncé. Le ciel, d'un bleu incroyable, le bleu des assiettes qu'on sort pour les grandes occasions, est suspendu par un crochet invisible au-dessus du village. Les nuages et le vent sèmeront ailleurs la pagaille, partout, partout*

ailleurs. Je cligne de l'œil. Je ne sais pas si j'y suis obligé ou si je le fais exprès. C'est la première fois que je vois la couleur du toit, la couleur des arbres, des cailloux, du ciel, les vraies couleurs. Je respire à fond. Je peux toucher la lumière, toucher la chaleur. Je suis bien. J'ai envie de pleurer, de m'envoler. Je dis très haut que je suis bien. Je me souviendrai toujours de ce moment, c'est obligatoire, même des taches de sulfate, des virgules violettes sur le bois du contrevent. Dans la cuisine, le petit déjeuner est prêt. Le soleil tape directement sur la plaque de beurre qui fait trempette et jaunit tant qu'on la croirait fausse, peinte ; puis le rayon dérape sur le bol en porcelaine de Limoges, le blanc à double liséré rouge, il se faufile par l'ébréchure et m'aveugle. Je ne me déplace pas d'un pouce. Je reste dans la lumière. Ailleurs : *Quelque main tendue désignait le mur d'enceinte du cimetière de San Michèle ou, au-dessus des têtes, le vol plané d'une mouette plus audacieuse que ses sœurs. La lumière était ample et fraîche, sans découpures, sans arêtes vives. Je respirais la lumière, je laissais fondre son fruit dans ma bouche, la peau bleue et verte, la pulpe jaune. J'avais cru à tort que rien ne pouvait mieux me convenir que l'échelonnement serré des tunnels de la Riviera ou des bords ouest du lac de Garde. La lumière m'habitait, m'enveloppait. Il n'y avait pas de meilleur guide. Elle me conduisait là où je devais aller.* Ailleurs : *La lumière n'irradiait plus l'ensemble de la peinture, elle s'était resserrée autour du pantin, comme une cloche transparente, une bulle, et elle le baignait, le trempait, l'oignait, l'emportait loin des ombres d'un vert profond, brouillé, griffé, elle l'absorbait dans sa porosité blanche, la porosité du plâtre, elle le protégeait, l'apaisait, le guérissait, et elle l'aimait. J'étais, bien sûr, bouleversé.* (*LAM*) Et lorsque la lumière se tait au dehors (est-elle jamais ce qui disparaît ? puisque tout, tout est là qui les recueille, elle, et sa vigueur, en soi, en son ventre), il n'est que d'allumer, chez soi, une guirlande, même simplette, pour que nous revienne au cœur l'éclat. *Les lumières de la ville s'allumaient*

une à une préludant à des réjouissances mémorables, comme ces ampoules tricolores que l'on dissimule dans une guirlande de lierre un soir de fête patronale, et qui, branchées trop tôt, en hâte, à défaut de précipiter le déclin du jour, ne font que le raviver et l'immobiliser interminablement. Sur ma route, une infinité de signes, de mystérieuses correspondances avaient cautionné mes espérances […]. (*LAM*) *Simplette (trois drapeaux, deux ampoules), ma guirlande suffit pour enchanter la chambre, ranimer la surprise, première, ancienne, cet incendie. Et j'entends — le rêve était à vif — un flot de joie sérieuse qui roule, débraillés, le gui, le geai, l'oie de la lande, les toits de glaise rose et, sauvages, électriques, les guilis du glandeur entre bal et manège.* (*CDCO*) Aimant d'amour la terre, et ce qui la fait vivre, palpiter, la lumière, pourquoi ne pas aller jusqu'à aimer ce qui vient du vivant, résidu, pour faire grandir le vivant, ce qui se tient sur la terre, miraculeux présentoir, ce qui ne doit pas être aimé ? « *Parmi les vagues langueurs / Des pins et des arbousiers ». Je continue de fredonner ces deux vers de Verlaine et Debussy presque sans discontinuer depuis trois jours […]. Je n'ai jamais vu d'arbousiers ou, si j'en ai vu, c'était sans étiquette. J'ai vérifié cependant : « Arbre ou arbuste toujours vert (Éricacées), qui porte des fruits aigrelets. » Cela ne m'a rien dit. Car, malgré Verlaine et Debussy, […] j'entends encore dans arbousier, et depuis un passé lointain qu'il m'est impossible de préciser, j'entends, je vois une espèce végétale rampante imitant à la perfection les excréments des grands mammifères, un trompe-l'œil où s'agglutinerait, proprement éberluée, une kyrielle de « scarabées coprophages » plus connus sous le nom familier de bousiers.* (*CCM*) *L'après-midi avait été chaude, regain caniculaire après dix longs jours de pluies et de bourrasques. Une ivresse légère me tenait au corps, conséquence de cet embrouillement de saisons : l'été défunt, ressuscité ; l'automne déjà sûr et si vite au jusant. Sans impatience, j'attendais donc que la prairie se soulevât, qu'elle se dressât dans les airs pour servir de*

décor à un divertissement champêtre un rien suranné, plein de mystères et de lenteurs plastiques. Il n'y eut pas de miracle, d'attraction spectaculaire. La lumière vacilla, c'est juste, mais faiblement, ingénument ; une fine gélatine rose pâle, plus pâle que rose, s'était interposée entre le soleil et moi qui, comme autrefois, dès la collation obligatoire de cinq heures, cinq heures et demie, après la baignade, toujours, n'attendais aucune preuve d'exception pour croire en l'agonie ombreuse et multicolore du ciel et de la terre, des choses et des gens. Le pré conservait son horizontalité première. L'impromptu était reporté. Pourtant, côté cour, à même l'herbe, une vive clarté — on eût dit le butin factice, le trésor d'un opéra — projetait en éventail ses rayons de cuivre et d'argent. J'avais beau me concentrer, chercher une explication des plus simples ou des plus saugrenues, un objet perdu par exemple, une bouteille, une ampoule, une pièce métallique quelconque, une lame de couteau, de faux, un rétroviseur de machine agricole, je ne trouvais rien qui justifiât l'ampleur et l'intensité d'un tel mirage. Je restai là un long temps à guetter vainement sa disparition tandis que le soleil déclinait sans grande effusion, sans incandescence ou épanchement juteux. La source s'éteignit d'elle-même quand, à coup sûr, il me fut possible de nommer le crépuscule. L'énigme, malgré tout, restait entière. Je m'approchai. C'était ça : une bouse large, durcie par la chaleur, modelée en creux comme une vasque archaïque de pâte grossière, mais parfaitement étanche, contenait à ras bord la pisse d'un or ardent d'une génisse. Et dans cette eau que n'altérait aucune mousse, aucune écume, le miroir captait encore des guenilles sulfurées, des franges diamantées constellant en désordre, un désordre abstrait, des profondeurs du plus pur indigo. Je ne résistai pas à la tentation. Je m'agenouillai et plongeai mes mains dans le creuset magique. (*CAÇ*) Et que faire de réel, sur la terre, dans la lumière ? *Les bruits de la rue me réveillèrent comme si deux ou trois haut-parleurs fixés au-dessus de mon lit émettaient un compte-rendu sonore d'ethnologie urbaine. J'écoutai longtemps le reportage,*

jouissant de la tiédeur du lit et de la pénombre de la chambre à cette heure indue. J'étais d'abord incapable de me lever, j'attendais un signe, un ordre ou une invitation. J'avais renoncé, moi aussi, à me rendre à mon travail. Mais, dehors, je le devinais, tout n'était que promesse de joie, de surprises heureuses. Le désir de l'aventure s'infiltrait par tous les pores de ma peau et saturait mes pauvres muscles d'une énergie que n'eût pas refusée le plus costaud, le plus sportif de mes amis. À midi, je ne voulais que sortir, marcher, m'égarer à plaisir, parler à des inconnus, les aimer sans crainte, sans calcul, m'embarquer dans des histoires à dormir debout, à coucher dehors, oui, dehors, et rire aux éclats, danser peut-être. (*LAM*) Que faire de réel, dans la lumière (*Icare bluffe au dancing — A —*), sur la terre comme au ciel, si ce n'est danser ? Car danser, ce n'est pas seulement danser. Danser c'est s'égarer à plaisir, c'est parler à des inconnus, les aimer sans crainte, sans calcul, c'est s'embarquer dans des histoires à dormir debout, à coucher dehors, c'est rire, oui, aux éclats… Danser non pour moduler la grâce ou pour conjuguer la beauté. Danser certes — du fait de la discipline à partir de laquelle *cela* prend son envol — pour être entraîné *vers un ailleurs où la pourriture, la mort* ne nous attendent pas, où l'on maîtrisera ses *pensées*, ses *paroles*, *tous* ses *gestes*, *d'une ruade au battement d'ailes* (*LAM*) : danser pour *se décider de soi.* (*J1*) Mais danser, surtout, pour renouer avec notre joie ontologique (*nous sommes*), avec cette frénésie simple de se savoir vivant, en contact amoureux (*alors j'offrais mon visage au vent — LAM*), en caresse avec le ciel (*ciel source à l'entour — PCDTQP*) et avec la terre, frénésie qu'ont éprouvée, qu'on *vécue* si fort les indiens : danser pour *marier sans mourir la chair à la vie.* (*J1*) *Juste un bond d'Iroquois.* […] *Tendu, mon guerrier s'amourache, mon Sioux. Rapt à califourchon, l'échine ploie. Je mâche sa viande, il lape mon bol. On danse et la pluie pleut.* […] *Au bord du*

précipice, un rendez-vous d'effroi et de cerises, l'Indien vise, plie, bondit et s'envole, vole, vole. (*LZ*) Écoutons le poète : *Va-et-vient sur la place, comme une allée monacale, un trajet de derviche. Le ciel est brouillé de nuages mais la clarté me baigne, bénéfique ! Psalmodie : Je suis !! Je suis !! Je suis !! Je suis !!* (*J2*) *Parfois, quand je danse, j'ai la sensation que mon corps parle mieux que je ne pourrais le faire avec des mots. Je me délivre davantage. J'y gagne ensuite un apaisement.* (*J1*) *C'est le premier jour des vacances. […] Je veux que l'ombre recule, je veux manger du pain, me laver la tête, marcher au bord d'une route en plein midi. Je veux danser tout seul au milieu de la cour, tout seul, tout de suite. Je danse sur un mur. D'un côté la mer, de l'autre un pré vert pomme. […] Je danse avec le lilas, mes bras parmi les branches. Le lilas est un juke-box, une forêt de poupée. Je souffre dans mes chaussures en plastique. Je saigne sans doute. […] Je valse derrière mes lunettes fumées. […] Je valse avec les cloches et les cornes de brume.* (*LZ*) *Alcool vivant, je valse dans les plats (on a brisé des verres), je tourne, tourne,* un deux trois, *et tourne encore, et j'oublie,* un deux, trois, *le cercueil à cent places, j'oublie la tonne de poussière jetée là, là, et là, sur mon pays fertile.* (*M*) Même Rose, même Pablo en savent quelque chose. *Il faut avoir vu valser Pablo, il faut le voir tourner, tourbillonner en espadrilles ou sans ; rien du tout, guincher jusqu'à plus soif, jusqu'à ce que ses orteils saignent et tachent les confettis du bal. Les pieds de Pablo sont des pitres, des jongleurs, des furets qui bondissent autour des escarpins des filles, des mademoiselles, qui tracent des spirales et des rosaces entre les hauts talons des bouchères, des sous- préfètes demi-saoules. Les pieds de Pablo sont des oiseaux qui ne touchent plus terre, des colombes, des merles qui ricanent. Et même quand ils foulent le raisin rouge, quand ils pataugent dans la tourbe, dans la boue et la soue, quel est celui ou celle, n'était la crainte de finir louf à l'asile, qui ne se verrait forcé de ployer les genoux, de tendre les lèvres et la langue vers ces chevilles croûteuses, vers ces ongles noircis*

que la lumière d'où qu'elle vienne et si l'on sait lire les cartes du miracle ordinaire — le dancing est une cuve, une fosse à purin —, la lumière chausse de charpie, de guenilles moirées, comme la pourriture même des sous-bois d'été, plus renversantes pour l'idolâtre que les sandales dorées d'un angelot de la crèche vivante, que les pointes satinées parfumées au lilas d'une ballerine de Moscou ? (*PLB*) *Et Rose devient reine, Rose-Reine, Reine-Rose ; des fleurs portent son nom, des oiseaux, des prunes peut-être, des baies sauvages. Elle danse à perdre haleine, à perdre gaine sur la poudre des chemins, sur les rochers pointus, sur l'estrade du bal (était-ce aux neiges, aux saints dahlias ?) elle sourit à l'œil ambulant du photographe, elle boit à la renverse (*un, deux, trois*) la langue poivre et miel de l'étrangleur.* (*CC*) Rien d'étonnant à ce que Valprémy ait cette conscience aigüe de ce qu'est la vie, la danse : il fut lui-même danseur. En 1955, il apprend (en une existence, moment fondateur) la danse classique avec Pierre Chatel, jeune danseur de l'Opéra de Paris… paralysé par la sclérose en plaques. *Ça sentait. Et cette odeur, dans laquelle j'avais voulu reconnaître un mélange de buis, de bougies et de fleurs coupées fanées, cette odeur de charogne […], je l'aspirai toute, la bus goulûment, l'avalai sans partage. J'aimais cette odeur, elle me dégoûtait, elle me soulevait le cœur.* (*LAM*) De 1972 à 1984, il est part du corps de ballet du Grand-Théâtre de Bordeaux, ce qui lui permet de travailler avec des artistes mythiques de son enfance : W. Skouratoff, Y. Chauviré, C. Marchand, J. Babilée, S. Lifar. Dès 1984, il enseigne la danse classique. *Une petite fille de mon cours — cinq ans — me dit : « Quand tu pleurais à la fin du spectacle, c'était de joie ? T'étais content de nous. » Plus que cela, mille fois récompensé. […] Je crois que, dans l'avenir, je leur consacrerai tout le temps de la vie active. C'est ce qu'aujourd'hui je peux imaginer. Mes élèves me fascinent, plus dans les relations affectives et, disons, éducatives, que par leurs résultats techniques,*

qui sont fort limités. Mais, elles savent occuper la scène, changer de coulisses, sortir, entrer, jouer et surtout, prendre du plaisir. En fait, il faut savoir s'effacer. (*J3*) *Premier jour de vacances, après un spectacle de haute tenue en ce qui concerne les enfants. Très […] grande joie. Je sais que mon travail à Eysines n'est pas vain. Il y a des lueurs allumées pour toujours, des lueurs qui survivront.* (*J4*) (En 2007, il sait que ses soixante ans vont l'éloigner de sa chère école de danse d'Eysines ; précipite la rupture son cœur, le 4 septembre[1].) Et cette passion pour la danse est demi-sœur de son goût, profond, pour la musique, pour les tissus (musique, elle aussi nous enveloppe : nous garde au chaud — du corps). *Du plus loin qu'il m'en souvienne, […] la musique était enracinée profondément en moi. […] Quand Jill ouvrit les portes coulissantes de sa penderie, je n'en pus croire mes yeux. La soie, les dentelles, les voiles, les fourrures, les bibis, les capelines, les costumes de ville, de scène, toute une variété de tissus, de formes, de couleurs, et les chaussures disposées en étages comme des livres sur leur rayonnage m'éblouirent tant que j'en eus la chair de poule, que mon ventre brûla.* (*LAM*) Si l'on ne sait pas, veut pas danser, alors courir ! *Je saute rus, rocs immobiles, je bondis gai, je caracole.* (*M*) *J'ai sa peau dans ma paume — ce mot qui m'aime — […]. Je trotte avec le mot — j'ai sauté des rivières.* (*MM*) *D'un pied nu traverser les mers vives...* (*EÉ*) *Cours, la vie vient […] Où courez-vous ? Où ? J'y cours ! J'y cours et j'ai*

[1] *Et là-bas, quand les anciens ne me tiendront plus la main, ne toucheront plus mon col ou mon épaule, quand le vertige, le fantôme des pieuvres, des sirènes découdront fil à fil ma trouille jaune, oblique, et mes sandales neuves, j'irai, privé de gourde, de coupe-coupe, dans la forêt touffue qu'on abattra — c'est prévu — peut-être demain ; il y aura des cloisons d'ombre, des rideaux, des paravents de lianes, de fleurs sauvages, des haies comme si on les inventait, transparentes, biscornues, un lit de mousse, fougères et marguerites, plus grand que les très-grands, à deux, à quatre et douze places pour les fées, les nains, le marchand de sable.* (*AL*)

vécu. Ciel perd ses eaux, ses grumeaux. J'ai cueilli fraises, colchiques […]. J'ai léché pierre sacrée, douze écorces pas pareilles. (*CAÇ*) *Caroline dit : j'ai couru (patient rabot du sable). J'ai couru (talon signe roseau). Tout est blanc à l'entour, les saules, la planche amie, la cascade de joncs. Mes cheveux sarclent l'eau, mes cheveux. J'entends le micmac des oiseaux, l'appel pointu des faneuses, le couic couic des charrues. J'ai du soleil le dé à coudre, pain coupé sur les hanches. J'ai couru. Je cours encore. Les murets des jardins, les haies, touffes et nasses, sont des vagues qui vivent. J'ai inventé l'agnelle, sa laine d'or. J'ai inventé sa bouche. La nuit, mon drap secoue ses franges ; écorchés, les amants des amants y bleuissent sur l'heure.* (*LDDAMB*) *Dehors, le ciel est une peinture, une mer d'aube. Je cours, je me sens royalement libre, fou et heureux.* (*J1*) La course est si importante pour Valprémy qu'il en a fait le sujet de son premier texte, écrit en 1964, à l'âge de dix-sept ans : *une narration relatant un cross […], un trot […] qui s'achevait dans le foin d'une grange au parfum âcre ; il y avait […] de la pluie, des odeurs*, comme il le confie en septembre 1988. Dans sa vie, et livre après livre, prenant acte du fait que *l'espoir n'est qu'un banquet de mouches* (*CAÇ*), que *l'adieu est une enclume molle, une outre flétrie* (*PCDTQP*), Valprémy privilégie la captation des minutes heureuses. *Existentiellement* d'abord, suivant en cela, bellement, l'exemple de Gide, de Flaubert (*Un soleil chaud nous tiédissait, on était étourdi du bruit des eaux, on avait les yeux singulièrement réjouis par les couleurs des roches et du feuillage, j'ai passé dans tout cela avec un sourire du cœur sur les lèvres — Voyage en Orient* —) puis dans le *prolongement* qu'est l'écriture qui ne vise qu'à ouvrir cet espace de partage qu'est le livre, lequel permet, à travers le lien d'une parole avec les yeux et l'ouïe intérieure qui viennent la cueillir, une *communion. Dans ton ciel […], il y a quatre saisons en une.* (*CAÇ*) *Elle a compté les jours, trois cents jours dans le jour.* (*LDDAMB*) *Chaque*

jour je touchais au but. (*MM*) Phare *: ronde est ma faim […], haute ma joie.* (*LDDAMB*) *Larmes de joie.* (*J4*) Et par l'écriture, grâce à l'écriture, par la grâce de l'écriture, Valprémy prend conscience du fait que la minute heureuse est éternelle. Puisqu'elle peut, quand bien même elle appartiendrait au passé, colorer de son suc le présent de celui qui l'a éprouvée, jusqu'en son cœur. Il est ainsi possible au poète de *rechercher dans le passé un instant de joie parfaite* (*LAM*), comme lorsqu'il se remémore, pour les coucher sur le papier, ses voyages en Italie : *J'avais décidé que ce séjour en terre étrangère m'apporterait une multitude de plaisirs inconnus, infimes ou flamboyants, infimes surtout.* (*LAM)* Plaisirs infimes, mais hauts, comme le simple fait de boire de l'eau : *Je buvais à la timbale d'or, juste de l'eau comme une orange.* (*AL*) En conséquence, il nous est possible, à nous, d'affirmer que la poétique de Valprémy répond en tout point à cette assertion de Georges Haldas dans ses carnets de 1973[1] : *L'éternité de la minute heureuse est source en même temps de parole et de communion entre les êtres. Elle est donc fondamentalement humanisante. Elle est grosse, en somme, du seul progrès réel entre les êtres, qui ne consiste nullement en un accroissement de pouvoir, mais en capacité de se relier.* Elle est indispensable — le poète l'a bien compris —, cette capacité de relier les êtres que permet la poésie, et écrire des recueils à quatre mains, à deux voix — avec Sylvie Nève, Christophe Manon, Sébastien Morlighem et Jacques Izoard — fut pour Valprémy une façon de rendre cela immédiatement *affleurant*. Ou, plus exactement, cette capacité de faire apparaître la liaison entre les êtres, car, comme le stipule un sermon de John Donne mis en exergue par Hemingway dans *Pour qui sonne le*

[1] Cf. *L'état de poésie, Les minutes heureuses*, L'Âge d'homme, 1977.

glas, *la mort de tout être humain me diminue, / Parce que je suis concerné par l'humanité tout entière.* Si lui sont données les minutes heureuses qu'il chante — en usant, comme nous le verrons, de toutes les ressources du langage : en caressant, tapis usé mais enchanté des *Mille nuits et Une*, une à une, les fibres de la langue, dans leur ensemble inquantifiable —, Valprémy a conscience du fait que ces minutes heureuses ne s'affichent pas telles ; c'est nous qui levons le voile, découvrons leur identité, qui les reconnaissons pour ce qu'elles sont. Une minute heureuse n'est qu'une minute commune (voire une minute malheureuse) dont la potentialité de bonheur s'est actualisée, par la grâce de notre regard pénétrant, de notre disponibilité d'accueil, de notre *méditation intérieure*, de notre lâcher-prise enfin. Pour s'en convaincre, il n'est que de se remémorer — chuchotée — cette profuse confession du prince Mychkine : *J'ai entendu raconter l'histoire d'un homme qui avait passé douze ans en prison […]. Il avait des attaques de nerfs et était sujet à des angoisses et à des crises de larmes ; il tenta même une fois de se suicider. […] L'homme dont je vous parle fut un jour conduit à l'échafaud avec d'autres condamnés et on lui lut la sentence qui le condamnait à être fusillé pour un crime politique. Vingt minutes plus tard, on lui notifia sa grâce et la commutation de sa peine. Pendant les quinze ou vingt minutes qui s'écoulèrent entre les deux lectures, cet homme vécut dans la conviction absolue qu'il allait mourir dans quelques instants. J'étais extrêmement curieux de l'entendre évoquer ses impressions, et plusieurs fois je me suis plu à le questionner à ce sujet. Il se rappelait tout avec une netteté extraordinaire et il disait qu'il n'oublierait jamais rien de ce qui s'était passé pendant ces quelques minutes. À vingt pas de l'échafaud qu'entouraient la foule et les soldats, on avait planté trois poteaux, car plusieurs condamnés devaient être passés par les armes. Les trois premiers furent amenés*

et attachés à ces poteaux ; on leur fit revêtir la tenue des condamnés (une longue chemise blanche) ; on leur enfonça sur les yeux des bonnets blancs pour qu'ils ne vissent pas les fusils ; puis un peloton de soldats se plaça devant chaque poteau. L'homme qui m'a fait ce récit, étant le huitième sur la liste, devait être amené au poteau au troisième tour. Un prêtre passa devant tous les condamnés, une croix à la main. Il leur restait donc à peine cinq minutes à vivre. Cet homme me déclara que ces cinq minutes lui avaient paru sans fin et d'un prix inestimable. Il lui sembla que, dans ces cinq minutes, il allait vivre un si grand nombre de vies qu'il n'y avait pas lieu pour lui de penser au dernier moment. Si bien qu'il fit une répartition du temps qui lui restait à vivre : deux minutes pour faire ses adieux à ses compagnons ; deux autres minutes pour se recueillir une dernière fois, et le reste pour porter autour de lui un ultime regard. Il se rappelait parfaitement avoir exécuté ces dispositions comme il les avait calculées. Il allait mourir à vingt-sept ans, plein de santé et de vigueur. Il se souvenait qu'au moment des adieux, il avait posé à l'un de ses compagnons une question assez indifférente et qu'il avait porté un vif intérêt à la réponse. Après les adieux, il était entré dans la période de deux minutes réservée à la méditation intérieure. Il savait d'avance à quoi il penserait : il voulait sans cesse se représenter, aussi rapidement et aussi clairement que possible, ce qui allait se passer […]. Près de là s'élevait une église dont la coupole dorée brillait sous un soleil éclatant. Il se rappelait avoir fixé avec une terrible obstination cette coupole et les rayons qu'elle réfléchissait ; il ne pouvait pas en détacher ses yeux ; ces rayons lui semblaient être cette nature nouvelle qui allait être la sienne et il s'imaginait que, dans trois minutes, il se confondrait avec eux… […] « Si je pouvais ne pas mourir ! Si la vie m'était rendue ! quelle éternité s'ouvrirait devant moi ! Je transformerais chaque minute en un siècle de vie ; je n'en perdrais pas une seule et je tiendrais le compte de toutes ces minutes pour ne pas les gaspiller ! » Si lui sont données (et nous sont données

par le miracle infime de la lecture) les minutes heureuses qu'il chante — en usant, comme nous le verrons, de toutes les ressources du langage : en caressant, tapis usé mais enchanté des *Mille nuits et Une*, une à une, les fibres de la langue, dans leur ensemble inquantifiable —, la conscience qu'en a Valprémy est, quant à elle, — de haute lutte — acquise. Toute son œuvre porte la trace, les stigmates, de cet *aller* de l'ombre à la lumière : *J'ai connu […] une époque tragique puis […] j'ai su regarder la lumière* (*J2*) ; *j'ai cru à la lumière (tout ce bleu en écailles) : je m'en suis approché corps et âme* (*J1*) ; et furent placées, véritable annonce, au commencement de la « rive 2 » du journal, ces deux phrases extraites de *Feux* de Yourcenar : *« On ne bâtit un bonheur que sur un fondement de désespoir. Je crois que je vais me mettre à construire. »* (*J2*) *Aller* de l'ombre à la lumière qui est pareillement *aller* de la bouse à l'or, du goudron au miel, du fiel à la joie, de la crasse au varech : *changer le feu en vin, la bouse en or […] ; changer goudron en miel, limaces en pavots.* (*M*) *Dans mon crâne fleurissent les transmutations / de la crasse en varech et du fiel en joie.* (*LM*) Nécessité d'un *aller* que le poète a éprouvée dans sa chair, dès l'enfance. *Édredon, pain brûlé, shampooing d'épis, mimosa-mousse. On écosse les murs, on les pèle, et le soleil frisé pétille, écume et lime le noir saccage de l'obèse.* (*LODG*) En 1958, souffrant d'obésité, surnommé *Bouboule, […] Grasalard*, *il vit tout habillé de noir, dans une chambre aux volets fermés et sale comme un peigne*, ainsi que le confie sa mère. D'abord, *l'ombre gagne l'ombre et l'ombre éteint l'appel, l'ardente clameur.* (*UCDLC*) *Une église avec deux flèches d'ardoise hautes et cruelles, un lieu sacré sous une peau de coccinelle (points noirs sur fond vert, l'ardoise sous la mousse). Il n'a pas le temps de se moucher, de respirer la colle d'amande, la moisissure du compotier. L'ombre est une porte ouverte, un store brisé…* (*TO*) *La nuit contre la nuit, froissée,*

coriace et cachottière, la nuit qui goutte encore […] dans le buisson balafré des embuscades. (*GGDC*) Valprémy va jusqu'à souffler, au cœur d'un texte inédit : *Le soleil crèvera comme l'œil du boucher, pétera comme le ballon du square, une fois, à la ville, un jeudi. Ce sera la nuit pour tout le monde, épouvantable, une nuit de vampires aux dents plus longues que les faucilles. Les enfants privés de dessert, glacés, attendront qu'un homme botté les dépouille de leur petite peau de dessus, pour mieux manger leur cœur plus gros que le foie des oies de Noël.* Que se passe-t-il ensuite ? *L'ombre est une porte ouverte, un store brisé. Tout est perdu déjà.* (*TO*) Ce qu'il se passe toujours, lorsqu'il n'y a aucun espoir. *Un* rêve (un est toujours plusieurs, nous tient compagnie comme plusieurs) : *Voler, capturer longtemps, seconde après seconde, un rêve orange, sans image (la marchande du conte, glacée, perdait l'esprit), un rêve d'autrefois, au grand jour, une lumière magique percée par la lumière, chaude et douce à n'en plus finir, ça chaude et douce ! privée de taches, d'ombres troubles et de grumeaux.* (*CDCO*) Ce rêve est une main tendue, que le poète saisit (il sait la saisir), ce qui lui permet de découvrir *des assomptions au plus vif de la brûlure.* (*LM*) Alors, naître devient possible. Suivent des tentatives, logiquement des échecs. *Un seul rayon fait appel dans la cellule moite, […] un seul rayon fait mirage.* (*MA*) Et si elle *retourne l'ombre comme poche de nonnain, comme capuche*, *l'éclaircie* est *courte, courte.* (*CAÇ*) Cependant, à force de persévérance, naître *devient* : advient *pour soi. D'un ongle noir trouer la neige ? L'or mousse, la laine brûle et c'est folie ! Je frôle l'ombre, arête creuse où couvent des sachems, des nourrices.* (*CC*) *La nuit lâche son fouet. […] La nuit n'est plus la nuit […]. Je touche l'azur […].* (*MA*) *J'avais ardemment désiré de vivre en pleine lumière. J'y étais parvenu, je le croyais, de haute lutte. J'étais passé progressivement de la condition maudite des taupes à celle, légendaire, du tournesol. Plus de rideaux, de contrevents, de persiennes en tout*

genre ! Dès les premiers beaux jours, dès les premiers rayons du soleil, mes fenêtres béaient. (*LAM*) Les *lumières* ont été *acquises goutte à goutte, une averse après l'autre.* (*LODG*) Et ce sera ainsi jusqu'à la fin, pourquoi ne pas le croire ? puisque c'est : vérité. *Il n'y aura plus qu'ombre d'ombre d'ombre.* (*MA*) *Dernier soleil sera premier à la saison des fées, des Indiens essoufflés, sans pagne et sans carquois.* (*CAÇ*) *À la source, ou sous les paupières, sous la peau, dans le ventre, les os, les glandes, brûlait toujours, bénie […], une lumière idéale, une lumière de premier ou dernier matin du monde qu'en vain s'efforceraient de ressusciter dix soleils nouveaux cognant sur une bâtisse de verre.* (*LAM*) Fort de cette conscience, en se retournant, en regardant le chemin parcouru (même dérisoire pour chacun, immense est ce chemin), il est loisible au poète d'être frappé par cette connaissance (gifle véritable) : le noir n'est jamais noir. Le noir n'existe pas. En chaque noir, palpite un bleu profond. Que l'on parvient à distinguer lorsqu'il nous est permis de vivre en communauté avec elle, la lumière (parce qu'on, de tout — élan — son sang, sa lymphe, ses muscles, ses os, se l'est permis !) *On dit qu'il y avait au fond, fichées en triangle équilatéral, chacune de la grosseur d'un poing, trois pierres que l'on croyait noires, alors qu'elles luisaient d'un bleu profond, un bleu du bout du bois ; il suffisait, sans penser à rien, de les fixer longtemps, dix-sept minutes au moins, dix-huit ; mais qui veut fixer longtemps trois pierres noires au fond d'un trou […] Fin du monde (en douceur). Ni la poussière des armoires, ni les rides du lendemain de noce, ni la lézarde du très haut mur, mais le bleu blotti au fond du silex noir.* (*LZ*) Et

lorsqu'il interrogera Jacques Izoard, Valprémy, gardien de silex[1] en son intérieur soigné (*Ma collection de silex s'agrandit — J3*), prendra cette pensée pour nous la donner une fois nouvelle (car redonner fait le plaisir subtil) : *Le bleu d'où vient-il ? Malgré les objets noirs de suie, cette suie qui est une sœur, on a l'impression de pénétrer dans un monde diurne — la lumière creuse ses tunnels.* La lumière creuse toujours ses tunnels ? Bien sûr, il y a la grande tristesse. *Ma très grande peine.* (*GGDC*) Le 25 juillet 1971, Valprémy voit, *ressent* son père qui se noie sur la plage d'Hossegor ; il est à ses côtés. Avant. Pendant. Pendant. Pendant. Après. *Père noyé ! Il s'est brisé sur les vagues. Le jour était si clair qu'il tremblait…* (*J1*) *Océan aux mille sabots.* (*MA*) *J'ai découvert le visage pâle et mouillé de mon père mort. / J'ai embrassé le front salé de mon père mort. / J'ai prié à genoux auprès de mon père mort. / J'ai suivi sur la plage (seul et pauvre) le corps recouvert de mon père mort. / Les cils humides de mon père mort. / La bouche demi-ouverte de mon père mort. / La peau fraîche sous mes lèvres. Mon père mort ? / J'ai fait glisser l'alliance de mon père mort. […] Il y eut ma vie avant cet événement et une autre vie après. […] J'ai toujours cru que la mort de mon père m'était destinée ; une sorte de révélation. Je le crois encore.* (*J1*) *Mon père est un couteau. Il vise sans lunettes, sans casquette, il vise sans un pli. Il touche quand il veut, quand je veux, dans le dos, les yeux bandés, à la fin de l'envoi. Mon père est un canon. Il tonne à fendre l'air, les pierres, les âmes bien trempées, leur vaisselle et leur train. Mon père chie des cartouches. J'ai ma main dans la sienne, ma main mouillée, ma main qui colle. Mon père tue des altesses, des princes en aigrette,*

[1] Parce *qu'un caillou donne l'heure exacte, jamais la même, donne la soif (eau claire/vin râpeux), l'idée fixe,* parce qu'*un caillou laboure le ciel, l'ennui des bouderies miteuses,* parce qu'*un caillou fiance le soleil rouge et l'étang, la vitre et l'étincelle, un parrain et son chien.* (*GGDC*)

en écailles, des papes à la pelle, tue un par un des corbeaux en soutane, deux par trois des mouettes en cornette, des poux, des paons, les crabes cravatés du dessus du panier. Mon père tue ma tristesse, l'ombre qui porte poisse, tue mon père, tue les couguars du tapis. Carnaval à minuit, ses hiboux, ses espions aux bas rouges. Mon père rit dans ma tête, dans ma musette où niche, sauvé des eaux, un rat crevé. (*CC*) Aussi — *logiquement* pourrait-on dire — l'élément liquide se confond-il souvent, dans l'œuvre de Valprémy, avec le fracas sourd de la mort. *Des enfants doux flottent dans le torrent, des enfants, des chats, des pères sans patience, des amants décavés, d'autres aux mains grises, au cœur de plomb, coupés en sept.* (*LM*) *Hélas ! l'enfant si doux gela dans le torrent.* (*D*) *Je meurs sans y penser (l'heure tictaque, tiquetaque, l'heure ahane), je tombe et je me noie.* (*PCDTQP*) Le poète va jusqu'à réécrire dans son roman le plus intime (*Pablo, les baigneurs*), en son aboutissement, la fin de *Martin Eden* de Jack London, roman le plus intime de l'auteur de *Croc-Blanc*. *Le froid lui coupa le souffle à tel point qu'il crut devoir ressortir au plus vite et renoncer à son projet. Il se débarrassa de son slip qui, avec le plongeon, était tombé sur ses cuisses. Ensuite, le premier quart d'heure fut délicieux. Il nageait sans effort, se laissait porter par le courant, caresser par les algues, par les joncs. Il ne fendait pas l'eau, il l'ouvrait comme une tenture, comme un rideau de perles, et la musique, le clapotis, semblait naître d'entre ses doigts. Personne sur les berges, mais des vaches couchées en troupe dans chaque recoin ombreux. Il avait eu raison de mettre les bouts, raison de tous les quitter. Un haut-le-cœur venu du tréfonds le secoua. Il rota si fort qu'il fut certain d'avoir entendu un écho. C'était parfait, juste ce qu'il fallait. Il s'allégeait, nageait pins vite maintenant, crawl, indienne, papillon, il se sentait capable de battre ses anciens records, et même le record des records, celui de Pablo par un matin d'orage. Il rota pour la seconde fois et dut cracher une bouillie amère. Mauvais vin, méchante journée.*

Il ne souffrait pas, il s'engourdissait, lente paralysie qu'agitait de temps à autre un spasme vénéneux. Il s'interdisait d'accoster, d'ajouter son échec à la liste déjà longue des ratages en tout genre. Après plusieurs vrilles malchanceuses, il parvint à se stabiliser sur le dos ; en planche, il pouvait encore espérer réussir. Son crâne heurta un rocher. Le choc, mollasson, caoutchouteux, ne le réveilla pas. Il ne l'entendit pas. Il ne ressentait rien et il était sourd. Le ciel qui devait être bleu semblait du carton-pâte, le couvercle d'un cercueil pour rire, le fond d'une cuvette. Le baigneur dégueula sur le ciel, il se vidait, n'en finissait plus. Il allait se noyer, couler à pic. Il attendait le générique du film de sa vie, il cherchait à se rappeler le début, la griffure sur la moto, le sang dans la chaussure, la photo de Vince Taylor. Aucune image ne s'inscrivait sur le fond de la cuvette. Il était bien. Il le murmurait peut-être. Il s'endormait en douceur, les yeux ouverts. C'était dit. Il allait mourir sans se débattre, sans chercher à percer le couvercle, à voir au-delà, mourir dans l'eau, dans la ouate, sans regret, à plaisir, comme après le plaisir, seul dans son caisson, dans sa bulle opaque, léger, friable, inexistant. (PLB) *Il éteignit la lumière dans sa cabine, afin de pouvoir opérer en toute sécurité, et se glissa à travers le hublot, les pieds devant. Comme ses épaules ne passaient pas par l'ouverture, il dut recommencer en plaquant un bras contre son côté. Un mouvement de roulis du bateau l'aida, et il se retrouva au-dessus des flots, accroché au hublot par les mains. Quand ses pieds touchèrent l'eau, il se laissa tomber. Il était dans une mousse d'écume. Le flanc du* Mariposa *fila devant lui comme un mur sombre percé ici et là de hublots éclairés. Ce paquebot allait sûrement battre tous les records de vitesse. Sans presque s'en apercevoir, il se retrouva à l'arrière, nageant calmement dans une eau mousseuse et crépitante. Quand une bonite heurta son corps blanc, il éclata de rire. Le poisson avait happé un morceau de sa chair, et la douleur qu'il en ressentit lui rappela pourquoi il était là. L'acte lui avait fait oublier le motif. Les feux du* Mariposa *s'effacèrent peu à peu dans le lointain, et il*

nageait avec confiance, comme s'il eût voulu gagner la terre la plus proche à un millier de milles de là. C'était l'instinct de vie, absolument involontaire. Il cessa de nager, mais dès qu'il sentit l'eau lui arriver au-dessus de la bouche, ses bras s'agitèrent pour remonter à la surface. La volonté de vivre, songea-t-il — pensée qui s'accompagna d'un ricanement intérieur. Eh bien, oui, de la volonté il en avait, une volonté assez forte pour pouvoir, dans un dernier effort, la faire se détruire elle-même et cesser d'être. Il changea de position, se mit debout. Le regard levé vers le calme champ des étoiles, il se vida les poumons. D'une énergique et brusque poussée des mains et des pieds, il souleva son buste hors de l'eau — cela afin de prendre de l'élan pour la descente. Puis il se laissa aller et s'enfonça dans l'élément liquide sans un geste, pareil à une statue blanche. Il inhala l'eau par aspirations profondes et méthodiques, comme on respire un anesthésique. Quand il fut sur le point de suffoquer, ses bras et ses jambes se mirent à battre l'eau furieusement, et il remonta à la surface, sous la claire lumière des étoiles. La volonté de vivre, pensa-t-il avec mépris, en s'efforçant vainement de ne pas faire entrer d'air dans ses poumons en feu. Bon, il allait falloir essayer autre chose. Il emplit ses poumons d'air, d'une grande quantité d'air, afin de pouvoir couler bas. Il fit un tour sur lui-même, plongea la tête la première et se mit à nager de toute sa force et de toute sa volonté. Il s'enfonçait de plus en plus. Les yeux ouverts, il observait les bonites qui filaient en laissant un sillage phosphorescent de poissons fantômes. Il espérait qu'elles ne l'attaqueraient pas, car la tension de sa volonté eût pu alors se briser net. Mais elles ne frappèrent pas, et il trouva le temps d'envoyer à la vie une pensée de gratitude pour cette dernière bonté. Il descendait, s'enfonçait toujours plus bas ; ses bras et ses jambes, épuisés, ne remuaient presque plus. Il savait qu'il était à une grande profondeur. La pression de l'eau sur ses tympans était une torture, et il avait un bourdonnement dans la tête. Son endurance n'était plus aussi forte, mais il obligea ses bras et ses jambes à le mener

plus bas encore, et bientôt sa volonté céda et ses poumons se vidèrent en une violente explosion de l'air dont ils étaient emplis. Les bulles, en s'élevant, caressaient ses joues, rebondissaient contre elles et contre ses yeux comme de minuscules ballonnets. Puis vint la douleur de l'étouffement. Cette souffrance n'était pas la mort : telle était la pensée qui allait et venait dans sa conscience vacillante. La mort ne faisait pas souffrir. C'était la vie, les affres de la vie, cette atroce sensation d'étouffement, le dernier mauvais coup de la vie. Ses mains et ses pieds se mirent à baratter l'eau, obstinément, par convulsions, faiblement. Mais il avait été plus malin que ses membres et que la volonté de vivre qui les faisait s'agiter ainsi. Il était maintenant à une trop grande profondeur ; ils ne pourraient plus le ramener à la surface. Il lui semblait flotter languissamment dans un océan de visions fantastiques. Des couleurs et des clartés l'enveloppaient, le baignaient, le pénétraient. Et cela, qu'était-ce ? Un phare, aurait-on dit, mais non, c'était dans son cerveau, un éclair d'une éblouissante lumière blanche. Le clignotement était de plus en plus rapide. Il y eut un long grondement, et il lui sembla qu'il tombait dans un escalier monumental, sans fin. Et tout en bas des marches, c'était la chute dans les ténèbres. Et à l'instant où il le sut, il cessa de le savoir. (*Martin Eden*, dans la traduction de Philippe Jaworski) Mais se noyer n'est pas écrit : *je vais inventer un lac gelé où danser dans l'étincelle.* (*J2*) *Délaisser l'eau* est cette possibilité — à jamais offerte — qui est notre ferveur, c'est cette ouverture du jour en soi ; ouverture qui demeure, qui chaque instant fait appel (clignote), quels que soient les cahots des instants par quoi vivre devient — sans que nous le voulions depuis le cœur — notre vécu. *Comme le plongeur nu qui a retenu sa respiration au point d'étouffer, je n'aurai qu'une hâte, délaisser les spectres sous-marins, la danse des algues, le mirage des coraux, des coquillages et regagner la surface irisée des eaux.* (*LAM*) *Je n'aurai qu'une hâte…* Il suffit de le vouloir (sans se

mentir), le bouillon qui nous fait boire la tasse peut se transmuer en bouillon de vie(s). *Petit frère, maintenant je bois à grandes gorgées le bouillon de mes vies.* (*LM*) Et alors nous est-il possible, sortis de l'eau, depuis le point de vue, de vie qui est le nôtre, d'écrire sur elle, d'*écrire sur l'eau limpide, sur l'eau croupie*, comme il nous est possible de *clouer l'argile rouge*, de *baiser*, de *boxer Moïse, le vieux châtaignier*, de *sucer brou et ardoise*, de *déficeler l'homme des bois*. (*LZ*) Ainsi ce geste qui consiste à écrire sur l'eau, parce qu'il est quintessence de vie(s), n'est-il en rien un aveu de défaite, n'a-t-il rien à voir avec l'épitaphe gravée sur la tombe d'un Keats convaincu d'avoir échoué dans son ambition de poète : *Here lies one whose name was writ on water (Ci-gît un dont la gloire fut écrite sur l'eau)*. Écrivant, Valprémy continue d'être aux côtés de son père qui se noie. Et il le sauve. Il le sauve ; comment ? En nous touchant (d'une façon franche), il le fait exister encore, en le glissant en nous. Et nous pouvons lui parler, si nous en avons le désir, suivant, en cela, le chemin du fils : *Je suis monté au cimetière. J'ai cueilli les petites fleurs mauves et bleues sur le bord de la route, je les ai déposées à l'ombre d'un rosier, près du caveau. J'ai parlé à mon père. Quand j'ai pris le chemin du retour, la nature resplendissait, la verdure, les coquelicots.* (*J1*) Si l'œuvre de Valprémy nous touche d'une façon franche, c'est parce que, par sa singularité, elle touche à l'universel. Car il ne narre pas un parcours personnel (ce par quoi les minutes heureuses — qui toujours nous environnent — parviennent finalement à sa conscience). Il narre *notre* parcours. Tous, nous subissons, avons subi, subirons la morsure du regard d'autres ; ou plus. *Alors, elle mouille de ses larmes, des vraies, mille et mille jaillies de son cœur empli à ras bord, sur le point d'éclater, des larmes lourdes comme les gouttes d'une pluie d'été, comme le lait au sein des nourrices, des pleurs du premier*

jour de veuvage, de l'orpheline chagrine, tirée par les cheveux — les plus fins près des tempes —. (*RRECQ*) Tous, nous perdons, avons perdu, perdrons des êtres = des êtres chers. *Pas un oubli, pas un écart pour ce semeur impénitent qui jamais ne lève le menton, ne détourne son regard, jamais ne sourit, à cause de ses dents pourries peut-être, à cause d'un long chagrin de cimetière (on raconte qu'il avait naguère marmaille folle).* (*LS*) *Bernard C. est mort ce matin. Il me fit un jour de la mousse au chocolat, un dessert dans un jardin d'été.* (*J3*) *Sarah parle, dévoile la face tragique de sa vie. Elle raconte ce qu'elle n'a jamais raconté. Il faut qu'elle se hâte, elle ne vivra pas longtemps. Ce n'est pas la mauvaise tache au poumon qui l'inquiète, elle mettra fin à ses jours parce qu'elle ne peut plus retourner là-bas, en Amazonie, où elle fut heureuse, elle avait seize ans, où l'homme qu'elle aima s'est suicidé.* (*J2*) *J'écris sur la toile cirée de la table de la cuisine. Dans « la pièce d'à côté », la grand-mère à demi paralysée délire dans un patois incompréhensible […]. Le téléphone sonna à 18 h 30. J'ai gémi comme un chien. Clo et Claudine sont présents, Jacky aussi qui venait de Montpellier sans rien savoir de ce qui se passait, Ginette bien sûr et quelques voisins assis auprès du feu. Elle m'a reconnu et embrassé par trois fois (l'horloge sonne une heure). Visage minuscule d'arêtes et de rides. Je reste longtemps auprès d'elle en lui tenant la main. Chères, très chères racines. Elle m'apprit le soleil couchant. 4 heures. Elle semble très bas puis elle se met à rire. Elle s'accroche à mon bras, elle me repousse. Elle s'étrangle si on la fait boire ; elle a mouillé son lit ; je n'avais jamais vu son sexe et ses cuisses (pensé aux camps de concentration). Je lui ai si souvent promis qu'elle n'irait pas à l'hôpital. Elle n'ira pas à l'hôpital. 5 heures. Ginette s'assoupit. Je reste seul avec le balancier de cuivre. Elle s'évapore lentement, avec de brefs éclairs de lucidité. Petit œil voilé. Je surveille longuement ses grimaces comme on guette le premier sourire d'un enfant. Albert Fourgeaud parle de mon père. Déjà l'enterrement est prêt.* (*J1*) Il y a, pour

tous et chacune, chacun, la douleur. La douleur morale : *Rien ne va plus, le corps, l'esprit, les mots. Nullité, bâtardise, de tout, de rien, patchwork des illusions perdues. Tabula rasa.* (*J3*) *Échec, échec, échec*…(*J4*) La douleur physique (les deux pouvant être en étreinte) : *Une femme très élégante est assise « chez Poustis ». On sait qu'elle souffre d'un cancer de la langue. On peut voir sur son cou, son menton, la marque violacée des brûlures du cobalt. Elle nous salue avec un frêle sourire ; elle semble immobile, figée, fixée à son siège depuis toujours et pour toujours. Après son départ, je découvre à sa place des pages de journal où, en marge, elle a écrit des phrases qui me bouleversent : « Dans certains cas — magnétisme 1 h sans souffrir c'est déjà beau. »* (*J1*) *Il y a du sang sur les massifs des parcs, il y a du sang dans mon ventre (est-ce l'incision de la première nuit ?), il y a une comète de sang sur les draps — flashes d'hôpital, de grands maux, d'isolement radical. Le sang sur fenêtre, balcon, pétunia, feuilles de platanes… il ne faut plus rien gaspiller (la bonne alerte). Je me souviens du sang du pépé, du sang de la mamie (les polypes malins)… le sang sans douleur, sans irritation visible, le sang secret… serait-ce le pourrissement ? En ai-je trop parlé ? J'inspecte, découvre la dent infirme, j'écorche les gencives, ce sang est connu...* (*J2*) *Elle aime les bougies dans la nuit. Il y en a huit sur la table, puis douze, et treize. C'est un fouillis de flammes (on peut l'écrire ainsi), ou un autel païen. Elle fixe les bougies, elle les touche. Elle se brûle. Le pain, toute la mie, lui sert d'onguent. Un long silence passe, et passe la hulotte. Elle se brûle encore. Elle a recommencé. C'est plus fort qu'elle, plus fort que nous. Alors lentement son visage se fige, et sa fatigue fond. L'agrafe des nerfs se détend (on peut l'écrire ainsi). On dirait une poupée d'Asie dans la lumière qui tremble, jeune fille lisse et belle, très-belle, sans nom, qui ne veut plus savoir ce qu'elle sait.* (*LDDAMB*) Souffrant, on sait que tout, absolument tout (même les couvées, les brumes) peut souffrir (car tout est : vivant). Ce qui amène Valprémy à faire

référence à un ouvrage de Duras, sans la citer, dans *Pablo, les baigneurs* : *Elle observa longtemps l'agonie du papillon. Elle ne pensait ni à le sauver ni à l'achever. Elle le regardait se débattre lamentablement dans sa mare de vinasse qui peu à peu imbibait les ailes argentées, y soulignant un réseau délicat, une véritable dentelle de nervures et de veinules d'un beau rose buvard. Le torchon sec et ondoyant de la patronne mit fin au supplice. Au fond de la cuvette de l'évier, déchiré, froissé, essoré, le papillon vivait toujours.* Duras, maintenant (dans *Écrire*) : *Une maison seule, ça n'existe pas comme ça. Il faut du temps autour d'elle, des gens, des histoires, des « tournants », des choses comme le mariage ou la mort de cette mouche-là, la mort, la mort banale — celle de l'unité et du nombre à la fois, la mort planétaire, prolétaire. Celle par les guerres, ces montagnes des guerres de la Terre. Ce jour. Celui daté, d'un rendez-vous avec mon amie Michelle Porte, vue par moi seule, ce jour-là sans heure aucune, une mouche était morte. Au moment où moi je la regardais il a été tout à coup trois heures vingt de l'après-midi et des poussières : le bruit des élytres a cessé. La mouche était morte. Cette reine. Noire et bleue. Celle-là, celle que j'avais vue, moi, elle était morte. Lentement. Elle s'était débattue jusqu'au dernier soubresaut. Et puis elle avait cédé. Ça a peut-être duré entre cinq et huit minutes. Ça avait été long. C'était un moment d'absolue frayeur. Et ça a été le départ de la mort vers d'autres cieux, d'autres planètes, d'autres lieux. Je voulais me sauver et je me disais en même temps qu'il me fallait regarder vers ce bruit par terre, pour quand même avoir entendu, une fois, ce bruit de flambée de bois vert de la mort d'une mouche ordinaire. Oui. C'est ça, cette mort de la mouche, c'est devenu ce déplacement de la littérature. On écrit sans le savoir. On écrit à regarder une mouche mourir. On a le droit de le faire.* Écrire pour donner sens et forme au non-sens et à l'informe, même le non-sens le plus infime, même l'in-

forme le plus ténu. *J'ai eu dès le départ* — confie Valprémy — *le sentiment d'un vécu bancal, atrophié s'il n'était pas écrit.* (*Morceaux choisis*) En effet, la vie — la mort de cette mouche… — est succession informe dont on ne perçoit pas le sens, plus que jamais quand elle est zébrée de *traumas*, et l'écriture vient plaquer une forme sur ce qui n'en a pas tout en donnant rétrospectivement un sens, quand bien même c'est illusoirement, à ce qui n'en a pas, justifiant l'injustifiable en en tirant, sinon de l'or littéraire pour reprendre la formulation de Woody Allen dans *Deconstructing Harry*, du moins une idée de complétude esthétique en laquelle l'être peut reconnaître, sinon sa propre complétude, du moins sa propre unicité et sa propre unité. *Il existe tout de même un salut par les mots, ces mots arrachés à main nue comme anthracite au fond de la mine, dans le noir le plus noir, puis portés à incandescence pour transformer la détresse en cristal*, écrit Bouvier dans *L'Échappée belle*. Comment s'est opéré exactement ce *salut par les mots* pour Valprémy ? En septembre 1988, il avoue : *écrire pour me reconstituer un corps. Je crois (je m'en suis peut-être convaincu) que je connais l'origine exacte de la douleur ; oui, je ne veux pas seulement qu'il en soit ainsi, écrire pour me reconstituer un corps, le corps — intact — antérieur à la cicatrice (œuvre du bistouri), à l'odeur de charogne, le reconstituer, ou, suite à la mésaventure de l'obésité — une trop longue clôture forcée — le rendre non pas opaque, mais simplement ordinaire.* Et il ajoute dans son journal : *Jamais je n'ai rêvé d'être grand poète, grand danseur, grand quoi que ce fût. À quinze ans, j'avais un autre souci : être dans un corps normal. Passer inaperçu.* (*J3*) Se rendre ordinaire, c'est-à-dire se réinventer. *Déganter la peau (un ourlet, l'autre), la battre comme plâtre.* (*LODG*) Se réinventer, c'est-à-dire ne jamais, jamais renoncer. *Lorsque ton rire éclate (bistouri, gibet de nerfs), ne me reste que la verticalité, le ferme maintien de mes pieds — ainsi*

l'arbre que tu ne peux abattre — car je ne suis pas du clan des renoncements. (*LM*) *En fait*, poursuit Valprémy, *j'ai commencé de lire, d'écrire quand le corps commença de prendre sa revanche. D'une part je sortais mon corps, je le présentais au monde extérieur, d'autre part je notais les aléas, les avatars de cette parade.* Il s'agit de faire en sorte que le *corps habite* enfin *le corps*, pour reprendre une formule confiée par Valprémy à Jacques Izoard ; il s'agit de retrouver *cette paix du corps cousu dans le corps, poing fermé dans une coquille d'œuf*, et en même temps *offert. Plus je me sens osseux, plus je m'offre, me délivre ; écume sur le corps. […] Nu, corps dans le vent […]. Le trèfle caresse la chair. Je dresse dans le soleil l'emblème osseux d'une forme qui se veut idéale.* (*J1*) Sera le prolongement de cette lente reconstruction, morceaux de chair et d'os *arrachés à main nue comme anthracite au fond de la mine, dans le noir le plus noir, puis portés à incandescence* jusqu'à devenir parts de son propre squelette, de sa propre musculature, le soir du 30 octobre 1982 au cours duquel, dans les caves de la Galerie du Fleuve (à Paris), Valprémy participera, le corps peint par l'artiste, à un rituel, *Scarification*, de Jean-Philippe Thomasson, avec les saxophonistes Daniel Kientzy et Éric Tallet jouant une composition de Marc Tallet. *Galerie du fleuve. Les répétitions avancent sérieusement. Je suis prêt. On essaye les « accessoires », le fil que je dois accrocher avec ma bouche au sexe du totem et qui me coupe les lèvres, la paroi que je dois crever de dos avec le poing… […] J'ai téléphoné à Michel […]. Il regrette de n'être pas invité au rituel […] : « je n'aurai pas la chance de te voir nu […] ».* (*J2*) Scarification… Comme l'écrit Barbarant (frère d'écriture de Valprémy) dans son journal : *Écrire m'écorche. Tout va bien.* Barbarant écrit ailleurs dans ce même *Temps mort* : *je n'existe qu'en fonction de ce qui m'atteint.* Valprémy n'a-t-il pas élu ces quelques mots de Valéry *« être me perce »* pour les graver sur

le fronton de son journal — quels que soient ses tomes — ; pour les *tatouer* sur le front de sa vie, en somme ? La tristesse est ce qui nous atteint, comme du reste la joie, mais sensiblement elle est ce qui nous atteint plus profondément que la joie, alors qu'il n'en est rien, en vérité : la joie est semblable atteinte en notre chair et en celle de notre imaginaire. Mais l'idée nous occupe un peu tristement que la tristesse donne assise à notre être, en lui donnant consistance, douloureusement consistance dans la temporalité (la rendant soudain pleine de finitude) alors que la joie est justement la façon que l'on a de s'arracher à la temporalité en en épousant tous les contours. Si l'on devait donner une image de la tristesse, telle que la conçoit Valprémy, telle qu'il l'a vécue, telle qu'il l'a défiée, et combattue, serait opportun le fait de prendre en considération *Un bar aux Folies-Bergère*, tableau de Manet (peintre fondamental pour le poète). Il y a la tristesse de la femme dans le bar. Cette femme que Manet fait poser longuement, et qui n'est autre que Suzon, la véritable serveuse du bar, que Manet a déjà croquée dans plusieurs pastels, très beaux. Fait poser longuement, parce qu'il est obligé d'aller s'allonger souvent — étant très malade — pour regarder de loin son tableau, son ultime grande œuvre. La lenteur avec laquelle il peint se transmue (se glisse) dans les traits de Suzon. Cette jeune femme est lente dans le cours de ses pensées tristes, comme pétrifiée dans son chagrin, un chagrin doux, qui est : une absence au monde. Suzon apparaît, pour reprendre la formulation de Yourcenar, comme un *Ulysse*, une Ulysse devrait-on dire, *sans autre Ithaque qu'intérieure*. C'est cela que génère la tristesse, la grande tristesse, l'intériorisation d'une Ithaque que nous sommes voués à rechercher de toutes les fibres de notre être et de

toutes les mains de notre action comme aveuglée, se butant, informe, aux murs de nos angoisses. Cette absence au monde, cette plongée de sa propre Ithaque dans son espace intérieur (alors que la survenue de l'Ithaque hors de l'intériorité suggère au contraire le déploiement d'actions individuelles, le fait pour l'être de se reconnaître dans ces actions — dans ses actions —, et non dans ses angoisses, lesquelles deviennent les seules actions tangibles qui peuvent se déployer au sein même de ce monde qu'est son intériorité), cette absence au monde donc (cette façon que l'on a de faire soi-même écran entre soi et le monde), pour le dire un peu simplement, c'est ce qui selon Valprémy caractérise la tristesse, laquelle nous rend ainsi toujours captifs d'elle-même (pour reprendre la formulation de Lady Capulet parlant de sa fille dans *Roméo et Juliette* : *Tonight she's mewed up to her heaviness / Ce soir elle est captive de sa tristesse*). Une seule absence au monde ? Cela va plus loin que ça. Car cette présence accrue que forme Suzon avec tout son être face à — et au sein de — ses pensées n'est qu'une façon qu'elle a (en s'approchant de son tréfonds, en faisant corps avec lui — c'est-à-dire en faisant corps avec ce qui n'a pas de corps justement : l'intériorité, avec ce qui n'est que mouvance, instabilité en laquelle l'être ne peut qu'échouer à se reconnaître durablement) de détisser le rapport qu'elle entretient avec le monde et qui fait de son être un être singulier, car toute singularité n'est telle que dans une dynamique interpersonnelle. Absence au monde donc, mais aussi à la singularité. Dans le très merveilleux tableau de Manet, Suzon est perdue dans sa solitude bien qu'elle soit entourée de présences étincelantes (lumières se répercutant, inventant leur danse de lumières, bouteilles, agitation multiple et protéiforme,

homme entrant et dont le profil se dessine dans le miroir, possiblement une connaissance de Suzon…) Et cette absence au monde répercutée dans ce sentiment de dépossession de soi à un moment où l'on ne peut plus exprimer les modalités de sa singularité, toute dynamique interpersonnelle ayant été rompue, n'a sans doute jamais été mieux montrée que dans le film de Louis Malle *Feu Follet*, par l'intermédiaire de Maurice Ronet, à travers le personnage d'Alain Leroy. Il y a ce moment beau dans le film où Alain Leroy est dehors, à la terrasse d'un café, et observe le monde, son ballet incessant, les enfants, leurs petits cris, leurs jeux insouciants, une femme même qui le drague ostensiblement, du haut de sa beauté brune, il y a donc ce moment où il observe le monde, et où il se rend compte de l'inanité de tout ceci, de tout cela, et où il bascule dans une crise d'angoisse, très douce, presque imperceptible, bellement interprétée en quelques gestes. *Il n'y a pas âme qui vive au-dedans du dedans.* (*LDDAMB*) Il y a donc, dépeint dans *Feu Follet*, ce sentiment de dépossession de soi, et qui ne renvoie qu'à cette façon qu'a la vie de s'abîmer parfois à chaque instant dans le néant, c'est-à-dire à cette façon qu'a la vie de nous renvoyer au sentiment très profond et très violent comme quoi l'on est soi-même sa propre néantisation plongée dans un devenir plus ou moins actualisé — alors, on a l'impression (l'*émoi*) que l'on porte avec soi son cadavre (sa *mamort*, dirait Valprémy) et l'on ne parvient décidément pas, non, à se réconcilier avec cette matière organique en instance de putréfaction, échouant à trouver dans l'idée d'une religion un confort relatif, dans le sens où l'organique ne serait pas l'instance suprême mais une instance de passage. Et lors-

que l'on parvient enfin — ce qu'a réussi Valprémy — à se réconcilier avec son cadavre, alors, l'on trouve en soi une sérénité qui pourrait correspondre en tous points à la douceur éclairante (un halo de l'intérieur) de Berthe Morisot tel que Manet (toujours lui) l'a portraiturée à de nombreuses reprises. *Un grelot de paix antique (j'étais seul, cassé, au placard) clapote au ralenti, bourdonne, essaim vital, ici, ailleurs, et là peut-être, dans la doublure floconneuse du monde.* (*GGDC*) Nous est nécessaire cette sérénité pour réaliser que la vie nous entraîne dans sa danse lente et rapide, sans halte, sans même que l'on sache, non, comment c'est possible, et l'on se surprend à l'étreindre invisiblement, mais *sans jamais se détacher du visible, de toutes les façons possibles, de la plus infime à la plus farouche* (là a été la profession de foi de Valprémy). Comme l'écrit Valéry au détour d'une page des Cahiers : *mais toutes les ruines ont […] une certaine rose.* Valéry qui a tant compté pour Valprémy, puisque c'est une citation d'*Histoires brisées* qu'il place invariablement en exergue de son journal, et il note en son commencement : *Arrêt au cimetière. Tombe de Valéry. Un air surchauffé et scintillant ; au premier plan, des pétales jaunes pliés par le vent qui crisse dans les cyprès.* (*J1*) Du reste, la tristesse qui caractérise possiblement et en vérité la création artistique n'est pas seulement une tristesse existentielle caractérisant l'être même du créateur. Bien sûr, vérité que nous avons approchée un peu longuement (parce qu'elle correspond au *parcours* de Valprémy, l'épouse) et que résume idéalement Jean-Claude Mathieu : *Le sentiment douloureux d'être séparé de soi-même, des êtres, des choses, par un espace qui s'interpose, a été souvent l'aiguillon qui a éveillé le désir d'écrire.* Mais la tristesse résulte également d'un *savoir mélancolique*, tapi au sein de toute *création poétique* (*ma langue, c'est du chagrin ? — TLMPDLV*),

comme le rappelle Jean Louis Schefer dans son journal. En quoi consiste ce savoir mélancolique, qui correspond à une tristesse que l'on ne saurait arracher au terreau du travail d'écriture (elle est *indéracinable*) ? Il consiste en *la conscience d'une […] nécessité inactuelle de la pensée — qui est par ailleurs toute sa force de proposition.* En somme, la pensée serait nécessairement hors du temps, hors de ce qui pourrait faire que les hommes fassent prise directe sur elle, condamnant l'écrivain au retrait, à une distanciation fondamentale, la temporalité organisant, par réseaux de significations plus ou moins étendues, tout le ballet des hommes. Cependant, Schefer ne s'arrête pas là ; il ajoute aussitôt après (et Valprémy se retrouvera pleinement dans cette assertion) : *Mais il y a une joie, une jubilation de la pensée intempestive dans la conflagration avec le réel : c'est la joie du poète, qui réintroduit du réel dans un monde et dans une temporalité en cours d'épuisement imaginaire.* L'imaginaire s'épuisant, et on le constate autour de soi à chaque instant (Valprémy en a témoigné longuement *à sa manière*), le poète est là, hors de toute temporalité, pour y (ré)introduire du réel : cela constitue une joie suprême. Et cette joie n'est qu'une des joies possibles. Il y a aussi, plus immédiatement, plus nécessairement peut-être, la joie sans fondement, la joie qui n'est que la façon d'assumer (et non plus de subir) avec légèreté sa condition humaine, cette joie qui n'est que le versant de la tristesse, comme le dit à plusieurs reprises Clément Rosset. En maniant l'humour ainsi qu'un horloger s'occupe des rouages d'une montre faisant étalage de sa complexité : avec une amoureuse précision, Valprémy a donné *précisément* corps à cette forme de joie. Il y a la joie, et de plus, vivre, c'est, toujours, confiner à la joie. *Chaque animal n'est qu'un paquet de joie*, écrit Gide dans *Les Nouvelles nourritures*.

Gide, le *maître* de Valprémy : *je me donnai Gide pour maître. Je le lus in extenso avec avidité et méthode. Je le choisis pour mon mémoire de maîtrise* [*Gide et la peinture*, 1971], *et son journal est toujours à portée de la main*, confie-t-il au cours d'un entretien. Et dans son journal, il note : *au sujet de Gide : Nécessité de se donner un modèle, un maître* (*J1*). Aussi, il faut renaître à l'animalité qui est tapie en nous. Et vivre, ainsi que le rappelle Michel Henry, c'est toujours se tenir, par désir multiple et protéiforme, dans la vie, *coûte que coûte*. Il n'y a pas de passivité dans la vie, jamais. Comme l'écrit Jankélévitch, *la vie ne nous parle pas de néant : la vie ne nous parle que de la vie !* Et en ne nous parlant que de la vie, la vie nous bouleverse. Toujours, ce qui bouleverse, c'est ce qui surgit, jamais ce que l'on attend, jamais ce que l'on traque (Barbarant : *Il faut que les choses surgissent, et non que je les traque*). Aussi le bonheur profond est-il fondé sur le rien, sur le néant au sens capitaliste du terme (il s'agit de toutes petites choses, qui n'ont rien que de l'évanescent, qui ne sont rien que de l'infime, du subtil, de l'intangible), au sens sociétal en somme. Aussi le profond bonheur est-il fondé sur ce qui n'a pas de réalité autre que dans la façon dont tout prend feu dans un imaginaire et une sensibilité à un moment donné (*L'appartement moutarde* en témoigne bellement). Nabokov va jusqu'à écrire dans une nouvelle : *Chaque jour de l'année, pris séparément, représente un don qui n'est offert qu'à un seul être — le plus heureux ; tous les autres utilisent la journée pour profiter du soleil ou vilipender la pluie, sans savoir jamais à qui elle appartient vraiment, tandis que son propriétaire fortuné se réjouit, s'amuse de leur ignorance. Un être humain ne peut savoir à l'avance quel jour lui sera attribué, de quel petit*

rien[1] *il se souviendra toute sa vie : le friselis de lumière sur un mur au bord de l'eau ou la chute en spirale d'une feuille d'érable ; et souvent il ne reconnaîtra sa journée que lors d'un examen rétrospectif, bien après qu'il a arraché, froissé, jeté sous son bureau le feuillet du calendrier avec son chiffre oublié.* (« L'Elfe-Patate ») Le friselis de lumière sur un mur au bord de l'eau ; la chute en spirale d'une feuille d'érable… Le bonheur peut être *fondé* sur ce qui a trait à la beauté. Or quoi de moins saisissable, de plus évanescent, de plus éphémère que la beauté (*Cédille au ciel* en témoigne) ? Barbarant : *Je puis dire aujourd'hui : la beauté chaque fois me ramène à l'envie de vivre.* La beauté peut être la façon qu'a une femme ou un homme d'être emporté(e) loin de soi (de ce qui est *circonscrit*), emporté(e) depuis sa présence même, sans quitter cette présence, emporté depuis le lieu et le temps de cette présence, sans quitter ces lieu et temps : emporté(e) dans son *aura* (*l'aura est l'apparition d'un lointain, quelque proche que puisse être ce/celui/celle qui l'évoque* — Walter Benjamin). *À Nicole G. : « Tu as [une] nuque qui me rappelle les cygnes, les cyprès, les mosaïques byzantines et les joncs brisés sur l'eau. »* (*J1*) Plus généralement, nichée en chaque trait *soudain* et semblablement immuable de la nature (qui est par essence *auratique*), la beauté fait plus que nous ramener à l'envie de vivre, elle nous fait vivre, et c'est en cela (à travers notre sens esthétique mais aussi à travers la primitivité de la joie qui module notre regard aux heures creuses de la pensée) que nous pouvons tirer profit de notre constitution humaine, qui nous alourdit souvent d'angoisses et de pensées contradictoires. Du reste, le bonheur, état de joie qui a oublié sa propre finitude, lorsqu'il est appréhendé et approfondi

[1] C'est *l'expérience de rien* dont parle Jean-Luc Sarré dans *Affleurements*.

par l'écriture poétique (Valprémy a atteint ce bonheur : son journal porte la trace de cette conquête miniature), a autant à voir avec le plaisir qu'avec la jouissance, si l'on reprend les définitions qu'en donne Barthes. En effet, *le plaisir est lié à une consistance du moi, du sujet, qui s'assure dans des valeurs de confort, d'épanouissement, d'aise […]. La jouissance est le système […] travers lequel le sujet, au lieu de consister, se perd, éprouve cette expérience de dépense qui est à proprement parler de la jouissance.* Alors que le bonheur individuel est toujours un sentiment englobant de plaisir qui ignore sa propre finitude, le bonheur développé par l'écriture poétique[1] est tout à la fois redondance de la concrétude du moi et éclatement de ce moi dans un sentiment presque extatique, permis par le visible et suscité bien souvent face à la nature. Ce sentiment de bonheur résulte d'un sens (chatouillons ici la polysémie du mot) de l'accueil compris par l'être tout entier, fibres nerveuses et rêves. Valprémy le répète, n'est jamais construit le bonheur : c'est plutôt la résultante d'une disposition d'accueil de tout l'être. *Je n'ai fait que passer, accueillir*, écrit quant à lui bellement Jaccottet. Le bonheur peut survenir quand tout l'être s'est fait accueil, et se retire ainsi le droit d'être abrité, d'être abri : *ce qui enfin nous sauve*, c'est *d'être sans abri* (Rilke). En somme, le sentiment de bonheur résulte d'un sens de l'accueil qui vise à ce que l'être entier fasse place à l'insu, dans une non-attente face à tout

[1] Cette écriture poétique s'immisce dans la vie de Valprémy bien avant le geste d'écrire, en ceci qu'elle suscite chez l'écrivain une certaine disposition à l'accueil, par le regard, mais aussi par l'ouïe, de l'infime pouvant survenir à tout moment dans un resplendissement *insu* et comme incréé.

ce qui arrive, laquelle vise à ce que chaque instant soit une nouveauté non soluble dans le langage même, sinon par son éclat. Gide nous l'enseigne : *que chaque attente, en toi, ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. Attends tout ce qui vient à toi ; mais ne désire que ce qui vient à toi.* Ou encore : *Saisis de chaque instant la nouveauté irressemblable et ne prépare pas tes joies, ou sache qu'en son lieu préparé te surprendra une joie autre.* Ou encore : *Le rêve de demain est une joie, mais la joie de demain en est une autre, et rien heureusement ne ressemble au rêve qu'on s'en était fait ; car c'est différemment que vaut chaque chose.* Dans cette disposition à l'accueil généralisée, chaque chose survenant est délicieuse, même lorsqu'elle ne semble initialement pas l'être. Gide, encore : *Ce soir une bourrasque lamentable sanglote et ruisselle contre ma vitre ; je m'efforce de la préférer à tout.* Bonheur profond en somme d'être vivant (ce dont *rend compte*, page après page, jour après jour, le journal de Valprémy), de n'être que gratuité entourée de gratuités particulières et infrangibles qui s'offrent à nous autant qu'on est capable d'accueillir leur venue, dans un instant sans consistance qui n'a aucune autre légitimité que le fait d'être pure présence ; Sartre : *il est clair que ce qui existe au présent se distingue de toute autre existence par son caractère de présence.* Alors éphémère le présent, pour le poète ? Mais non, éternel plutôt. *Toujours est déjà là.* (*GGDC*) Kierkegaard : *L'éternel est au contraire le présent. Pour la pensée, l'éternel est le présent conçu comme la suppression de la succession (le temps étant la succession qui passe). […] On ne retrouve donc pas dans l'éternel la distinction de passé et d'avenir, parce que le présent est posé comme étant la suppression de la succession. Le présent est l'éternel ou plutôt l'éternel est le présent, et le présent est la plénitude. […] L'instant désigne le présent tel quel, sans passé ni avenir ; c'est en cela que consiste l'imperfection de la vie sensible.*

L'éternel désigne aussi le présent sans passé ni avenir, et c'est en cela que consiste la perfection de l'éternel. Nous ne sommes que dans cette présence aux autres, à nous-mêmes et au monde, et dans ce présent qui n'est que présence ; à tous les moments je suis au milieu du chemin de ma vie (peut être chaque jour, chaque nuit éveillée la parole de Dante), autrement dit : à tous les moments — pour reprendre le vers d'Isaïe que traduit Claudel dans son journal — *je suis contemporain de toute ma vie.* Aussi, également y a-t-il le passé, qu'il soit vécu ou fantasmatique. Ce passé que l'on porte en soi à chaque pas que l'on fait dans les allées imprécises du temps et qui nous fait parfois regarder les choses avec une douceur un peu douloureuse. Ce passé qui nous fait marcher, comme l'écrit Valéry, *dans son incohérence propre, — abstraite et amoureuse et triste et irritée et extralucide et enflammée parfois*… Ce passé nous rappelle à chaque instant que le présent étant éternel, ce qui advient au sein même du présent n'appartient qu'à l'éphémère, qu'à l'exactitude de l'éphémère. Il n'y a rien d'éternel sinon le présent. Autrement dit : il n'y a jamais rien d'acquis. Bernard Mazo : *Savoir que rien n'est jamais acquis / et le dire dans l'évidence du poème*… Il n'y a rien d'acquis signifie que le plus extrême dénuement est ce qui possiblement nous guette à tout instant de notre vie. Du Fu : *Mais je ne suis encore toujours qu'une petite semence tourbillonnant dans le vent.* Ce temps est ce qui nous fait horreur ; néanmoins, il est possible d'en faire son miel. D'en tirer parti. Car ce qui nous détruit jour après jour, dans un enfouissement lent de toutes nos capacités (ce dont témoigne *La Mamori*) est aussi ce qui nous construit, dans une sérénité et une enfance du regard sans cesse reconduites. Ainsi, comme l'écrit Cécile Guilbert : *le temps n'élit jamais personne : il gâte les élus — ses alliés*

— *ceux qui amoureux de lui en sont aimés en retour, pour rien, sinon leur pure dépense d'être. Qui de nos jours se sent vraiment enveloppé, caressé, aimé par le temps ? Qui sait l'éprouver, non comme le véhicule d'une perte, mais l'inépuisable gisement d'un don ?* Oui, il s'agit bien de l'inépuisable gisement d'un don. Ce don tient à tous les possibles contenus dans le ventre du temps (sans cesse à disposition de notre fougue). Mais il est également lié à la conscience réflexive que nous avons du temps, à travers le gisement de souvenirs qui se tient en chacun d'entre nous, certes instable (en état de décomposition et de recomposition lentes et constantes), mais néanmoins *toujours-là* (pour Valprémy, ce furent — principalement — les souvenirs éblouis liés à la petite enfance, ainsi que nous le verrons). *Une tendre richesse délaissée, troublée comme la vue de l'or dans l'eau m'a laissé voir sa rougeur primitive au fond d'un souvenir* , comme l'écrit Valéry, — et il résume là tout l'attrait qu'a pour Valprémy le souvenir, façon qu'a un instant délaissé par la conscience réflexive de se rappeler ensuite, parfois des années après, violemment à la conscience pour qu'elle le modèle sous la figure d'une exception. *La vue de l'or dans l'eau*…, l'eau étant ici aussi le temps. Car oui, nous sommes environnés d'or[1], et c'est notre tâche que de le reconnaître puis de l'extraire pour le faire exister en tant qu'or, loin de ce qui le masque, loin de ce qui amoindrit son éclat. Nous sommes, à chaque instant de notre vie, comme Gonzalo Pizarro ou Francisco de Orellana partis à l'est du Pérou pour trouver un roi vivant en un palais de pierres précieuses, le corps recouvert, oui, recouvert entièrement

[1] *Il pleure, assis, sans le vouloir, moins qu'il ne le voudrait ; dans le même interstice, venu d'un monde lointain, intouchable, un long lingot de lumière tremble et l'attire et le console.* (*LZ*)

d'or, ce roi appelé El Dorado. La forêt en laquelle ils s'enfoncent et qui prendra le nom de forêt Amazonienne est pour nous le temps qui s'offre à nous autant que nous nous offrons à lui. L'on est à chaque instant de notre vie possiblement un Howard Carter arrivant un quatre novembre sur le chantier des fouilles, découvrant un silence inhabituel, lequel indique que quelque chose vient de se passer. *On m'annonça aussitôt*, écrit Carter, *que sous la première hutte qu'on avait attaquée, on venait de mettre à jour une marche taillée dans le roc. […] Nous étions […] devant l'entrée d'un escalier creusé dans la pierre à quelque quatre mètres en contrebas*. Il nous appartient, à chaque instant de notre vie, d'emprunter cet escalier… Libre alors à nous d'adopter une attitude qui consiste à considérer le présent, quand bien même ce dernier se tient, organiquement s'entend, dans une posture abîmée par le flux temporel, comme une audace toujours neuve, une audace offerte à l'homme afin qu'il en fasse quelque chose. Toutes les pertes que nous fait subir le temps peuvent, par le biais d'un renversement du regard commun, se transformer en trouvailles que nous offre le hasard ou le destin afin que nous les expérimentions, outils à nous donnés pour que nous en éprouvions la consistance dans nos mains et que nous nous en servions au sein même de notre existence (l'œuvre de Valprémy ne *dit* pas autre chose). Il est si facile de se plaindre, et ce n'est pas là déployer un lieu commun. Il est si facile de renouveler un constat d'échec, tant notre siècle n'en finit pas de s'évaporer dans un nihilisme qui n'en finit pas de poser, dans les consciences, des bases solides. Il nous faut prendre le temps avec humour (attitude que ne cesse d'avoir Valprémy), et considérer avec une sagacité d'enfant que tout a un sens, que ce qui apparemment en est le plus dépourvu

est ce qui justement peut nous enrichir d'un sens possiblement nouveau. Ne seront convoqués ici que deux exemples émanant de poètes, d'écrivains dont les univers ont des affinités avec le monde protéiforme de Valprémy. Cécile Reims face à Alain Veinstein dit qu'avec la vieillesse, les mots ne tombent plus sous la pensée comme avant, et donc plus sur la langue avec la même dextérité, laquelle nous semble, à nous qui ne sommes pas encore touchés par cet âge de la vie, évidente. Il arrive souvent alors que l'on soit amené à les chercher avec ardeur, ces mots qui se dérobent inlassablement. Ardeur et inquiétude ? Cette situation pourrait nous désespérer. Cécile Reims choisit d'adopter l'attitude contraire. Elle dit que c'est comme si l'on était devenu soudain un chasseur, à la recherche du mot embusqué, un chasseur parti dans une quête. Et alors, dit-elle, c'est une grande joie quand on trouve le mot qu'on cherchait. Oui, une grande joie, insiste-t-elle, alors que cela au contraire pourrait en toute logique accentuer l'impression de dépossession de soi propre à la vieillesse (Jaccottet : *Plus je vieillis et plus je croîs en ignorance, / plus j'ai vécu, moins je possède et moins je règne*), et qui a fait dire à Claude Lévi-Strauss à la toute fin de sa vie qu'il avait l'impression d'être un fragment (une brisure) de lui-même en lequel s'était reflétée la totalité de son être. Le second exemple, qu'il n'est pas besoin d'expliciter, c'est Borges parlant de sa cécité : *Toutes les choses peu à peu nous abandonnent. […] Tout ce qui était proche s'éloigne, cela peut aussi s'appliquer au lent processus de la cécité dont j'ai voulu vous parler ce soir, et j'ai voulu montrer que ce n'est pas un malheur total, que ce devait être un instrument de plus parmi tous ceux, si étranges, que le destin ou le hasard nous dispensent.* Borges, et Valprémy à sa suite, nous invitent à considérer, inlassablement, avec une stupéfaction

heureuse, le fait même d'être vivant, comme une rareté douée d'ailes (c'est-à-dire douée de possibilités *annexes* innombrables qui la constituent en tant que réalité). En éprouvant le bonheur d'être un corps, un corps vivant (*j'existe mon corps*, écrit Sartre) : finalité de la danse pour Valprémy. Un corps en proie au vertige doux de ses sensations autant qu'au vertige du monde qui s'offre doucement ou brutalement, de toutes parts. Être vivant, cela ne va pas de soi, n'est-ce pas ? C'est atroce — *atroce* — la façon que l'on a constamment de comprendre chaque chose dans la façon qu'elle a d'être acquise à notre entendement autant qu'au champ, certes restreint, de notre action. La vie n'est pas une évidence. Elle est un miracle (Valprémy, lui, ne le savait que trop). Il faut se souvenir un instant de la situation de la terre au sein du système solaire. La Terre n'est pas située n'importe où, au sein de ce système. Elle chemine entre Vénus et Mars. Or, cette position est absolument idéale, en matière de température et d'insolation. Grâce à ce positionnement dans l'espace, l'un des principaux constituants de l'atmosphère de la terre s'est liquéfié : la vapeur d'eau s'est condensée, et cela a donné naissance à de profonds océans. Or, ces océans, c'est la clef de la vie. Car ils ont servi de « régulateurs thermiques », emprisonnant en eux le gaz carbonique en excès afin qu'il soit hors de l'atmosphère et faisant que l'effet de serre ne donne pas lieu à des températures extrêmes. Et ici n'est point évoquée l'influence déterminante de la lune ! Ce positionnement absolument miraculeux de la Terre fait qu'il y a 2000 minéraux différents, pas moins de 2 millions d'espèces vivantes différentes cataloguées, *cataloguées* car les spécialistes imaginent plutôt que le nombre d'espèces est proche de… 15 millions (même s'il tend à se réduire sans cesse) !

Aussi, nous sommes tous, faune et flore, — banalité qui n'en est pas moins *vraie* —, des miracles donnant à l'espace notre éclat, celui-ci étant une offrande présente dans les mains tendues que constitue notre unicité. Et pour s'en souvenir, il est possible de lever les yeux au ciel — ce qu'a fait avec une touchante constance Valprémy — et de regarder les étoiles (leur nombre ? environ 1 000 000 000 000 000 000 000 000 dans notre univers observable). Joie qu'il y a à contempler le monde. Joie qu'il y a à admirer la venue du monde, — ce qui ne va pas de soi bien que cela soit depuis que l'on est, c'est-à-dire depuis non seulement le « toujours » individuel mais également le « toujours » de l'histoire. Ce geste de regarder les étoiles, les nuages, le ballet lent des choses à distance infranchissable conduit Valéry à des élans de poésie, jusque dans le ventre difforme de ses cahiers qui sont l'écrin d'une pensée analytique et tâtonnante. Un exemple ? *Étoile : Au ciel uni mat bleu sombre, à corps noir, — quelque chose infiniment douce, vive et élevée perce — accompagnée d'éclat, de distance, de pureté, pénétration, finesse, isolement — présences*. Il s'agit de regarder, incessamment, de jouir des yeux pourrait-on dire, car le monde, dans ce qu'il a de plus beau, de plus inédit (qui peut être aussi le plus apparemment terne, répétitif, su), s'offre d'abord par le visible. *4 heures et demie du matin (le réveil est prévu pour six). Je ne veux pas partir en hâte. Dehors une nuit superbe, très noire, aux étoiles parfaites.* (*J2*) Valprémy, en défendant à corps et à cris le *viol safran des paupières* (*EÉ*), professe que c'est le voir qui permet l'extase de tous les instants, laquelle consiste bien souvent en un aveuglement doux (Éric Sautou : *Un papillon s'échappe / Il y a toute l'eau des rivières / On est aveuglé soudain*). Aveuglement qui paradoxalement se mêle intimement à une lucidité de

plus en plus approfondie (de plus en plus construite) du *dire* de l'œil (car toute vision est d'abord langage). Aveuglement suscité par un approfondissement (permis par un sur-place) de la vision. Souvenez-vous : *il suffisait, sans penser à rien, de les fixer longtemps, dix-sept minutes au moins, dix-huit ; mais qui veut fixer longtemps trois pierres noires au fond d'un trou ?* (*LZ*) Le romancier James Baldwin rapporte à un interviewer : *Je me souviens de m'être trouvé à un coin de rue avec le peintre noir Beauford Delaney, dans le Village, on attendait que le feu passe au rouge, il a pointé un doigt vers le sol et m'a dit : « Regarde ! » J'ai regardé et tout ce que j'ai vu, c'était de l'eau. Alors il m'a dit : « Regarde encore ! », ce que j'ai fait, et j'ai vu de l'essence dans l'eau et la ville qui se reflétait dans la flaque. Cela a été pour moi une grande révélation.* C'est là l'attitude du poète qui considère le visible, la posture de la présence qu'est le présent, avec émerveillement. Laissant ici James Baldwin, l'on prendra deux exemples distincts mais qui se relient intimement, deux exemples relatant deux expériences de poètes (en l'occurrence il s'agit d'Aragon et de Borges) fondées sur le *voir*. Deux expériences qui ont fondé aussi d'une certaine façon leur écriture, en ce sens qu'elles ont façonné leur écoute face à ce qui advient. Aragon, tout d'abord : *On a l'envie de ne rien faire. On traîne. On est lourd. Tout ce qu'on entreprend paraît oiseux, bien particulier. Il n'y a pas moyen de fixer son attention sur ce que les gens vous disent. Alors on se cache pour être seul. […] Quand je suis seul, enfin, mes regards s'attachent à tous les objets. Comme ils luisent. Il règne une lumière inaccoutumée. Les moindres aspects du monde sont tout à coup pleins de sens. Est-ce que je viens de retrouver la clef d'un grand secret perdu ? Il s'établit un mystérieux rapport entre moi et tout ce qui m'entoure. Une espèce de complicité. Je reste immobile à m'attendre. Je n'y suis pas encore. Ça vient.* Et un peu plus loin : *La*

connaissance de moi-même, toute récente, m'entraînait à saisir chez les autres, gaucherie ou souplesse, la beauté, la laideur : tout m'émouvait, éprouvant le passage d'une attitude à un geste. Alors, que se passe-t-il ? *Le miracle s'étendait sur ma vie comme le pétrole sur l'eau. Il la recouvrit tout entière. Ainsi commença cette existence que ne dominait pas l'idée de plaisir, dans laquelle l'idée du plaisir trouvait peu de place, mais que le plaisir même emplissait comme il l'emplit encore aujourd'hui sans que jamais cet étrange soleil ait subi d'éclipse depuis l'époque de la révélation de ma nature humaine.* Il s'agit bien ici d'une révélation *essentielle*, fondée sur le fait même de voir et d'exprimer sa vie avec une nudité originelle de l'âme (c'est-à-dire une gratuité foncière). Et sur le fait de décliner sa vue dans un rapport constant à l'altérité (c'est-à-dire dans une empathie qui la rende *expressivement* vivante, et d'une sensibilité qui ne soit qu'accueil). Borges, maintenant. Et c'est bouleversement de lire cela lorsque l'on a à l'esprit, vivace, le fait qu'il est devenu lentement aveugle. *Je dois consigner ici une expérience que j'ai vécue, il y a quelques nuits : bagatelle trop fugitive, trop extatique pour que je la nomme aventure ; trop irrationnelle, trop sentimentale pour mériter le nom de pensée. Il s'agit d'une scène et de la parole qu'elle énonce : cette parole, je l'avais déjà dite, mais jusqu'alors, je ne l'avais pas vécue, je ne m'y étais pas adonné tout entier. […] Je vais en faire l'histoire, avec les accidents de temps et de lieu qui l'ont amenée à se produire. Voici comment je me remémore la chose. L'après-midi qui précéda cette nuit, je fus à Barracas : localité que ne fréquentent guère mes habitudes, et assez distante des lieux que je parcourus ensuite pour que ce jour en acquît déjà une saveur étrange. La nuit qui le suivit était sans emploi prévu ; comme elle était sereine, je sortis après dîner pour marcher et me souvenir. Je ne voulus pas fixer de but à cette marche ; je tâchai de ménager la plus grande*

marge de probabilités pour ne pas fatiguer mon attente par l'obligation d'imaginer d'avance une seule d'entre elles. Je réalisai, dans la mauvaise mesure du possible, ce qu'on appelle marcher au hasard ; j'acceptai, sans autre parti pris conscient que celui d'éviter les avenues ou les rues larges, les invitations les plus obscures de la chance. Malgré tout, une sorte de gravitation familière me poussa vers certains quartiers, dont je veux toujours me rappeler le nom et qui dictent le respect à mon cœur. Je ne veux pas désigner par-là mon quartier, le cercle précis de mon enfance, mais ses environs immédiats, encore mystérieux : régions limitrophes que j'ai possédées entièrement en paroles, et bien peu en réalité, voisines et mythiques à la fois. Le revers du connu, son dos : telles sont pour moi ces rues avant-dernières, presque aussi réellement ignorées que les fondations enterrées de notre maison ou notre invisible squelette. La marche me conduisit au coin d'une rue. J'emplis mes poumons de nuit, dans le calme infini d'une pensée en suspens. Le spectacle, sans doute des plus simples, semblait simplifié encore par ma fatigue. Ce qu'il avait même de typique le rendait irréel : c'était une rue à maisons basses, qui signifiait au premier regard la pauvreté ; au second pourtant, sans doute possible, le bonheur. Elle était des plus pauvres et des plus belles. Aucune maison n'osait aller jusqu'à la rue ; le figuier faisait de l'ombre à l'angle ; les petits portails — plus hauts que les lignes allongées des murs — semblaient taillés à même la substance infinie de la nuit. Le trottoir était à pic sur la rue ; la rue était de boue élémentaire, boue d'une Amérique non encore conquise. Au fond la ruelle, déjà sentier de la pampa, se défaisait en direction de Maldonado. Sur la terre trouble et chaotique, un mur rose semblait non pas accueillir la lumière lunaire, mais épandre la sienne propre. Rien, je pense, ne saurait mieux nommer la tendresse que ce rose. Je restai à regarder cette simplicité. […] Un oiseau chantait peut-être ; peut-être éprouvai-je pour lui une amitié petite, de la taille d'un oiseau ; mais le plus certain est que dans ce silence déjà vertigineux, il n'y eut pas d'autre

bruit que le cri, lui aussi intemporel, des grillons. Cette pensée facile : « Je suis en mille huit cent et tant » cessa d'être un groupe de mots approximatifs et atteignit la profondeur d'une réalité. Je me sentis mort, je sentis que je percevais abstraitement le monde : crainte indéfinie, imbue de connaissance, qui est la clarté la meilleure de la métaphysique. Non, je ne crus pas avoir remonté les eaux présumées du temps ; bien plutôt je me soupçonnai en possession du sens réticent ou absent de ce mot inconcevable : « l'éternité ». Plus tard seulement, je parvins à préciser cette imagination. Voici comme, à présent, je l'énonce. On l'a ressenti ici, voir — et Valprémy n'a pas éprouvé autre chose — nous plonge tout à la fois dans l'éternité *et* dans la temporalité la plus précise. Et dans les deux exemples retranscrits en cette longue introduction, c'est *toujours* une expérience extatique qui fait une disposition d'accueil face au monde et aux autres. Et donc qui fonde une écriture, c'est-à-dire une approche formelle éblouie de l'insu, de l'oublié, de l'incompris…, construite sur l'idée sous-jacente d'un partage. Les choses sont en extase sous nos yeux. *La mer est en extase sous mes yeux. Toute chatouillée de petits soleils.* Phrase de Valéry que prolongera Franck André Jamme sans le savoir[1], voulant en vérité parler de Lokenath Bhattacharya : *Les choses qui nous requièrent sont des feux. Dommage ou tant pis pour la nuit.* Oui, tant pis pour la nuit, car les choses sont bien en extase sous nos yeux (elles le sont : elles sont)… lorsque l'on *sait* les regarder. C'est-à-dire lorsque l'on prend le temps de le faire avec cette *primitivité*

[1] Mais c'est cela aussi qui fait la saveur de la création : les filiations secrètes que tissent inlassablement tous ceux qui se penchent de ce côté-là de la vision vive perdurant dans une *forme* (c'est-à-dire de la vision vive qui donne *traces* sans jamais y trouver assise, juste tremplin pour continuer, aller plus avant encore, plus avant…).

(naïveté) du regard chérie par Valéry, par Borges, par Valprémy (c'est là tout le sujet de *Cache-cache vinaigre*)... Se présentent alors à nous des synesthésies : *L'œil n'en finit plus de vouloir tout embrasser (fragrance des eucalyptus).* (*J1*) Aussi y a-t-il un miracle, extrême et répété, d'une infinie douceur (la douceur qui est cette façon qu'a l'être d'être en accord avec lui-même), dans le fait même de vraiment *voir*, du matin jusqu'au soir, jusqu'à elle : la nuit. *Au réveil, je suis à la naissance de toute chose.* (*J1*) *Et si s'intitulait chaque jour ?* (*J2*) Mais Borges est devenu aveugle. Alors lui sont restés les souvenirs se mêlant à la cacophonie des bruits du jour. Et le toucher. Borges écrit ainsi : *À trois ou quatre cents mètres de la Pyramide, je me suis incliné, j'ai pris une poignée de sable que j'ai laissé tomber silencieusement un peu plus loin et j'ai dit à voix basse : « Je suis en train de modifier le Sahara. » L'affaire était mince mais dans leur banalité mes paroles étaient exactes et j'ai pensé qu'il m'avait fallu toute une vie pour pouvoir les prononcer. Le souvenir de cet instant est l'un des plus significatifs de mon séjour en Égypte.* L'on peut tous perdre la vue. Et voir, c'est déjà éprouver — Valprémy l'a répété — la sensation des choses (la sensation de leur *palpitation* dans le visible), véritable palpation opérée avec les seuls yeux, pour le poète. Aussi, il faut prendre conscience à chaque instant du miracle qu'est voir, éprouver cet acquis organique comme une bénédiction (rien ne nous est dû ; tout nous est donné). Bénédiction, car il y a la vie, son foisonnement que rien ou presque ne saurait capter. Sa richesse de détails, de couleurs… Sa richesse de noir et de blanc. Guy Goffette a raison de rappeler qu'il est *comptable à jamais / de la lumière inconsolée / sous la paupière des aveugles*. Tout poète, du reste, l'est. Le regard de Valprémy (comme celui de Paul de Roux) est vorace : il est tout sauf une présence-absence au

monde, comme ce qui permet le constat des choses observables. Il mâche ; il est possiblement directif au sein même du visible au point d'en recueillir une petite partie et de se l'amalgamer, d'en pétrir toute la couleur, toutes les nuances, de la digérer, de la faire sienne en même temps que de la reconnaître comme étant à jamais éloignée de *soi*. Aussi le regard (tel que l'expérimente Valprémy, et, au-delà, tel que l'expérimente chaque poète) est-il — pour reprendre une expression de Jean-Luc Sarré — le *mâcheur de réalité. L'œil n'en finit plus de vouloir tout embrasser…* (*J1*) Il y a une dévoration du visible, de la vie qui est — soit dit en passant — le fait même de vivre. Comme le rappelle Bernard Mazo, *on n'est pas quitte avec la vie en l'éludant. On est quitte avec la vie en l'épuisant.* Le regard du poète (le regard de Valprémy), qui résulte d'une disposition particulière d'accueil, laquelle disposition fait sens dans tout l'être au point que l'être ne fasse plus sens que par rapport à elle, n'est pas herméneutique, ne vise pas à analyser ou à tirer des conséquences générales de faits particuliers ; il n'est pas déictique, ou didactique ; il fait de toute chose observée, vraiment observée, une chose *au fond toujours surnaturelle*, pour reprendre la formulation de Sophie Loizeau. Le regard de tout poète est un processus de dénudation (sans cesse recommencé) de la matière — l'art de Valprémy ne cherche pas autre chose — ; il est un approfondissement de la nudité originelle des choses. Pour cela, le regard doit rester *nu*, c'est-à-dire débarrassé le plus possible des *a priori* qui le constituent pourtant nécessairement en tant que regard. Pour que *l'œil soit un cocon, une ampoule nue, un bocal de talc ou de lilas pilé* (*LZ*), pour qu'il *change de cap et voie sans aller voir* (*LODG*), Valprémy a *ôté l'aimant, la pile de l'œil, la courroie d'étincelles de l'œil dans l'œil, toute la pierraille précieuse, punaise ou rivet*

*d'or. Ôté l'ampoule de l'œil, l'allumeuse, le tic-tac néon, la cible 33 tours. Ôté le merlan de l'œil, la cuiller à plume, l'hameçon. Ôté l'œillet de l'œil, le quartz et le mica, la mouche volante, l'escarbille rusée (*souffle, souffle et gobe !*) […] Ôté le feu de l'œil, du ciel de l'œil, du bouillon bleu. Ôté le bûcher d'eau. Voilé miroir et vitre artiste. Touillé la peau des mares, des étangs, la flaque plate. Lavé l'œil à la cendre, à la suie, au jus de plâtre, de mûres. Essoré l'œil.* (*CC*) Cette *opération*, complexe, est nécessaire. Vitale, même. Car, ainsi que le théorise Jean-Marie Pontévia dans ses *Écrits sur l'art et pensées détachées*, *le visible, à force d'être visible, cesse d'être vu. [...] Toute notre expérience perceptive nous prédispose, en effet, à voir toujours plus ou autre chose que ce que nous voyons ; nous ne cessons d'anticiper, de prolonger, de structurer, de composer (avec) ce que nous voyons pour lui assigner une identité. […] Nous ne sommes pas assurés d'une sorte de virginité de l'œil ; l'œil a au contraire toujours déjà été défloré ; il n'y a pas de spectacle primitif (pas même la* scène *ainsi baptisée) qui ne se dessine sur le fond d'un déjà-vu.* Jean-Michel Le Lannou développe cette idée dans *La forme souveraine* : *La vision, soumise à la reconnaissance, s'effectue comme substitution de signes au donné. Elle s'exerce dans l'évidence d'une immédiate confiance dans le discours. C'est lui, qui, de droit, croyons-nous, norme le visible. Quel est l'effet de cette confusion ? Celui-ci que le discours confisque la vision. Que fait le savoir au voir ? Très directement, il l'aliène. Il y opère une incessante dé-présentification, c'est-à-dire la générale substitution du su au purement vu. La puissance du discours se soumet ainsi tout ce qui apparaît. Le savoir « transforme tout en signes », et par son opération inaperçue le sensible devient discours. Que voyons-nous alors ? Rien d'autre que l'idéalité que « nous » substituons au réel.* Tel *système de couleurs*, chacun de nous « *sur-le-champ le transforme en signes, qui […] parlent à l'esprit »* (Valéry). Voir

n'est alors que « *substitution uniforme et instantanée et qui prend entièrement la place de la sensation, l'absorbe* » (*Id.*). Pourquoi cette substitution advient-elle ? Quel en est le motif ? N'est-ce pas la nécessité vitale qui l'impose ? Qui donc l'opère ? Chacun de nous, dans les conditions quotidiennes du pragmatique. En elles, l'homme, et ce inéluctablement, *ne voit que ce qu'il songe* (*Id.*) Tel est le pouvoir implicite du savoir : il produit une hallucination utile. Et, de fait, *la plupart des gens y voient par l'intellect bien plus souvent que par les yeux* (*Idem*). Le sensible ne se présente là que soumis aux exigences de la vie, dans et par *l'organisation linguistique du champ d'observation* (*Idem*). Le discours imprégnant la vision, celle-ci est directement ordonnée à la pratique. Ainsi, en cette modalité du voir, sans nous attarder, nous passons à *tout autre chose*. Qu'advient-il ? Que le réel n'est pas vu. Valprémy, en son œuvre entière, s'attache à lutter contre cette manière de voir qui est de *ne rien voir qui soit purement vue* (*Idem*) : il contient, puis abolit (paradoxalement, car sans jamais divorcer d'avec la pensée) la domination du *logos*, cherchant à *restaurer une sorte de primitivité du voir*, pour nous amener à une variation libératrice, dans la façon qu'a notre œil de vivre, d'écouter, d'être en lien, d'être notre lien avec le monde. L'art de Valprémy *rend visible le visible*. Ainsi l'horizon : *L'horizon — rincer l'œil — peaufine son profil, ses nébuleuses rupines et grasses, gigots saignants, bourriches en sachets-surprises, fumerolles tutti frutti. Il flotte des tombolas, des mousses molles, il flotte, il jute des roses roses, des crinières de gaze, des papillotes à la pelle. C'est carnaval dans les lointains, dans les hauteurs, manœuvres de bergères.* (*LODG*) *La couleur — c'est dit — rince la vue comme — c'est dit dans la seconde — la pluie d'été le bleu caillou.* (*MM*) Ainsi le ciel : *Nuages à la queue leu leu, cent parchemins en marche qu'on ne lira jamais.* (*LZ*) *Ciel,*

son nom, sa petite musique, sa motte. Est-ce un baba sec ? un civet ? un bon gros chou de par chez nous (bleu baptême, bleu layette, bleu garçon) ? est-ce une gousse de gaz, un ventre, un lampion de frairie, une vessie géante ? est-ce une loupe, un édredon ? la voile ronde d'une frégate ? ou l'haleine des anges, leur diarrhée ? est-ce l'écharpe d'un dieu dandy, le long tulle d'Isis ? est-ce le bout tout au bout du bout du tunnel, ou l'entrée, la porte miraculeuse ? est-ce pulpe, est-ce peau ? est-ce l'Afrique ? une vague envolée (tout le vestiaire) ? est-ce un puits sans écho, un œuf, une éternelle plaie ? (*CAÇ*) Regarder, ce ne doit plus être, autant que faire se peut, reconnaître, ni même connaître, mais voir. Alors les choses observées, comme *l'ombre poreuse des oliviers* peuvent-elles s'ouvrir *à la nudité du regard* (Eugénio de Andrade). C'est avec les yeux vraiment nus que l'on peut boire le visible (c'est-à-dire que l'on peut exprimer son regard en tant que regard : en tant que ce qui est propre à éveiller — autant qu'à recueillir — la vision). Eugénio de Andrade encore : *Avec le soleil grimpant aux arbres, / sans retard / le matin jaillira plus pur / et pourra se boire.* Il faut écouter ce poète, pour se rendre compte de l'aspect performatif du regard, tel que l'a *éprouvé* — inlassablement, sans se lasser jamais — Valprémy. Eugénio de Andrade : *Sur le chemin du soleil la terre est nuptiale.* Tout peut se faire nuptial sous le regard, véritable soleil, ainsi que le note Giraudoux. Il s'agit de voir, de voir vraiment. De *voir la merveille*, précise Valéry dans ses Cahiers. Et de faire que tout soit nuptial. Et ensuite le poème doit-il s'attacher à recomposer cette intuition fondamentale et ineffable comme quoi rien n'est figé, comme quoi tout devient naissance à chaque instant, mort à soi-même pour être renaissance à soi-même. Comme quoi tout est perpétuellement une danse dans la lumière (c'est-à-dire une impossibilité de s'en tenir à la moindre

posture), un mouvement. Comme quoi tout est une gratuité céleste. Comme quoi tout est *minutes heureuses* (nous ne pouvons que revenir à ce point de départ). Ces minutes, Valprémy s'est attaché, en donnant une place gigantesque à la vision dans son œuvre, à les faire exister en tant que ce qu'elles sont : en tant qu'épiphanies. C'est comme si son exigence artistique individuelle (il fut un infatigable travailleur) les avait révélées en tant que ce qu'elles sont *vraiment* (c'est-à-dire une puissance d'apparition — dans la conscience — s'actualisant sans cesse). C'est comme si cette exigence avait agi envers elles comme bain révélateur dans une entreprise quasi photographique. Les *minutes heureuses* sont, dans les livres de Valprémy, des épiphanies, mais aussi (et cela revient finalement au même), ce sont des chants particuliers. Valéry : *Les choses nous parlent à leur façon — Parfois chantent.* Il s'agit pour le poète de retranscrire leur chant. *Messidor a dit : « Au septième chant de mon coq ! »* (*C*) *Il a vu les îles paludéennes, les calottes glaciaires, regorgement des chèvres, la danse molle des neuf princesses. Il a entendu le chant des sirènes, des baleines, cueilli des orchidées sur le bitume des grandes autoroutes.* (*IPLA*) García Lorca va plus loin encore, et Valprémy le suit. García Lorca : *Quand j'atteindrai le sommet… / Laissez-moi chanter / parce qu'en chantant […] / je verrai la seule étoile / qui n'existe pas.* Valprémy : *Mon chant palpe la peau de l'air* (*UCDLC*) Ainsi, les choses ne font pas que chanter. Elles apparaissent également — avec leur chant — par le biais du chant poétique. García Lorca fait apparaître par son chant poétique l'étoile, et Valprémy la peau de l'air, c'est-à-dire qu'ils les font exister (au sein de l'espace de leur chant poétique) dans leur unicité, et donc dans leur *chant* propre, les arrachant ainsi à l'indifférenciation. Remarquons que chez García

Lorca la présence d'auditeurs est suggérée (*laissez-moi chanter*), quand bien même le chant est imposé à ces derniers. La présence d'autrui demeure le tremplin fondamental et comme fondateur du chant poétique. Faire apparaître pour quelqu'un par le chant poétique les choses dans leur chant (c'est-à-dire les faire apparaître dans la façon qu'elles ont de chanter en apparaissant pour notre regard, bien que cela soit immédiatement et durablement inaudible à notre regard, ou alors faut-il être entièrement à l'écoute de l'enfance qui palpite en nous, de cette enfance qui est une façon pour l'être de venir, à chaque instant de sa vie, avec son monde *léger comme des ossements de fleurs* — Georges Schehadé — que rehaussent les rêves d'un trait léger mais profond de couleur…), voilà ce que pourrait être, selon Valprémy, écrire. Être entièrement à l'écoute (modulée) de l'*archipel d'enfance*… : là est la clef principale. *Sur la ligne estompée du sentier de hallage, légère en ses sandales tressées, elle pense l'archipel d'enfance, delta d'ombrages, les lentilles d'eau en tapis, des barrages brefs et la mousse des souches*[1]. *Il manque la clé principale pour décrasser nos crânes et nous faire regretter le temps où le vent, ses griffes, ses zébrures, était une image vivante, où l'on habitait les plinthes, le temps des gnomes à barbe sous l'humus fleuri, le temps des frangins de cache-cache et de culbute, de leurs cris aux noms tout neufs et majuscules.* (*LZ*) La toute petite enfance de Valprémy est heureuse. Ses parents habitent Périgueux, mais les dimanches, les jours fériés, les petites et grandes vacances se passent dans la campagne du Ribéracois, le plus souvent chez ses grands-parents paternels, Angel et Marie, dite Texille ; il vouera un amour sans faille à sa grand-mère Texille, la *Reine des guêpes*, qui

[1] « Un Printemps c'est fleur, même acide » : texte inédit datant des années 1978-79 et inséré dans *Compost*.

décédera nonagénaire en 1979. *Je ne vis plus ici, je me rappelle, ou plus exactement, je me reconnais en un temps qui n'est plus, un temps, un espace qui furent ma joie d'enfant et ma richesse. Je veux dire que dans ce lieu, ce décor, cette géographie, et grâce à la présence de la grand-mère, un amour qui ne connut pas d'ombre, j'ai rassemblé, j'ai pu rassembler des jours entiers de bonheur. J'ai vécu en continuité (sans les fractures du désespoir) et par-là même, les jours se superposant, dans une sorte d'immobilité, de suspension heureuse. Les promesses étaient tenues à chaque réveil, promesses non formulées ; il suffisait de soulever les paupières, comme ce matin, et de capter la lumière jaune et blanche enflammant en un point précis le lambris du plafond […] (miel — le bois, œil du rapace).* (*J1*) Et dans la bourgade natale de Valprémy vivent ses grands-parents maternels : Siméon Dumias est couvreur-plombier-zingueur ; sa femme, Germaine, couturière, tient aussi boutique de quincaillerie où les clous, les vis, les boulons voisinent avec les coupes et les vases en faux vénitien. Le disparate qu'il a tant chéri dans son œuvre vient-il de là ? Quoi qu'il en soit, l'enfance de Valprémy est une enfance de cabanes (inventées à mesure qu'elles sont habitées), de grand large (même sans saisir la main — alors timidement — tendue du voyage), de trésors (merveilleusement dilapidés). *Ici-bas, […] dans l'obscurité de la chambre, juste avant les pulsations du rêve (à Séville, trois éventails très-chrétiens lâchèrent des taureaux, des pivoines et des naines poudrées au pied d'un reposoir), juste avant l'embaumement du sommeil (anesthésie brutale ou philtre cotonneux), avant le dépli des fatigues, j'habite les cabanes que j'inventais quand je les habitais.* (*NBN*) *Les enfants saoulés de grand air habitent des terriers, des cabanes aveugles où s'usent sans se presser des bougies grasses et des piles électriques ; et si la corvée du coucher déclenche immanquablement hoquets, menaces et caprices musclés, c'est moins pour prolonger les courses, les*

rigolades ensoleillées que pour goûter patiemment l'extinction des feux du voisinage et le scintillement persistant des étoiles, de la lune, de toutes les planètes du système. (*PLB*) *Petit frère, lutin dodu, mon gnou, mon cachalot, nous aurions bâti ensemble des châteaux de sable, des forteresses, des donjons entourés de larges douves. Nous aurions bâti des cabanes à la cime des arbres et, en creusant dans le fond du jardin, c'est un trésor qu'on aurait découvert, enfermé dans un coffre ciselé d'or et d'argent, dans une boîte, une caisse en bois.* (*LM*) L'enfance de Valprémy est une enfance de chambres toutes ouvertes ; de chambres de chanvre et de fougères. *Pas d'escaliers, des échelles partout, des cordes à nœuds et des tremplins de mousse, des corridors ronceux, des chambres de chanvre et de fougères pour s'y plier en quatre, s'y vautrer, pour entendre le tintement du monde, ses histoires de charrettes, d'enclumes en laine et de sabots.* (*LZ*) Son enfance est une enfance de simplicités. *Une mélodie simple comme une chanson d'enfant, comme une berceuse, sembla monter des soubassements et occupa pleinement l'espace. L'émotion me gagnait, je n'osais plus regarder autour de moi.* (*LAM*) Son enfance est une enfance de *merveilleux* ; une enfance à l'écoute *des dahlias fauves des princesses en sueur, cadenassées* (*LM*), à l'écoute des *poupées mortes, nues, chaudes encore, mouillées de bave et de groseilles, percées à jour, à vif, dans le cachot secret, l'appentis noir des fièvres folles* (*NB*), une enfance de contes toujours vrais (avec ardeur) *où l'esprit et le désir* de n'importe quel *petit héros malmené pour un rien, châtié à bras raccourcis, abandonné de tous, privé d'un frère de sang et de dessert, ont le pouvoir d'animer la matière, de faire voler les pierres, les cabanes, les radeaux en péril.* (*CCV*) *Malgré l'eau et la belle écriture, le balai soulève la saleté, et les nuages montent jusqu'au plafond, sauf ceux que mémé écrase sous ses galoches, ceux qu'elle étouffe sous ses jupes. Les grains de poussière flottent dans la lumière qui filtre à travers les croisillons de la porte d'entrée. On dirait un ciel*

de nuit en plein jour, une voie lactée. C'est magnifique ! (*LAM*) *Compte la blonde poussière, la presque bleue, l'électrique.* (*M*) *La maison redevient neuve, brillante, […] même les murs pisseux que papa repeindra à la Saint-Glinglin. Maman sait que chaque homme, une fois dans sa vie, peut s'envoler tout seul, sans l'aide de personne, sans courir ou agiter les bras. Justine est certaine que si on tourbillonne sur soi-même à la vitesse d'une hélice, sur soi-même ou autour d'un arbre, un gros, un châtaignier par exemple, au bout d'une heure ou deux, on risque de décoller.* (*LAM*) Et il ne faut jamais oublier ces certitudes. *Il avait oublié le pays des nains, des doryphores, du couteau dans l'eau, des plantes à cabane, un monde où les silex sont des coupe-coupe, des miroirs de princesse, des tourtes de deux livres et les fourmis des dromadaires, où les dragées tombent dans des mares de sang, où maintenant n'est pas hier, ni demain après-demain, où l'on se console d'un rien, d'une brindille tordue, d'une miette de mica, d'un ver coupé en deux, où les vieux frères et les parents sont interdits, où l'on parle enfin comme on veut, sans surveillance, comme ça vient, brin à brin, mot à mot, au fil de la langue. Ici, au royaume des gnomes et des fées, du Poucet futé, du morpion insupportable pas méchant pour deux sous (même coupés en dix, en longueur, les vers, ça repousse), ici les cloches sonnent à l'heure, quand il faut, juste pour calmer les estomacs creux, les grenouilles du ventre, et appeler le soir, lent à venir, juteux sur les chaumes, rouge comme un rouge baiser, comme un tambour de cirque, un soir de petite peur bien jouée avec le premier frisson qui tombe du marronnier toujours très noir, un soir qu'il faudrait peindre sans l'aide de personne, exactement, en secret, pour se souvenir plus tard, l'hiver, dans dix et cent ans.* (*PLB*) En renouant *au présent* avec l'enfance, avec les contes qui sont comme son fleuve secret, l'écriture de Valprémy est (se découvre) fondamentalement partage : elle n'existe que dans cet élan vers qui la caractérise, qui la fonde en tant que trace ; elle est

dans cette échappée hors du temps aussi (d'où le goût profond du poète pour les archaïsmes, et plus généralement pour la préhistoire) qui la place *de facto* dans un partage non fondé sur l'instantanéité de la rencontre. Une rencontre ? Celle avec le lecteur, bien sûr. *Chaque poème espère quelqu'un, est la patiente diction de l'attente, chaque poème émet le vœu de contenir*, écrit Stéphane Bouquet, donnant une définition rigoureuse de la poésie. Chaque poème espère son lecteur. Le lecteur est le *voisin* décrit par Emmanuel Moses dans « Le Présent » : *Tu es mon voisin. Ta maison se trouve au-delà des champs enneigés qui n'appartiennent ni à toi ni à moi mais à un tiers que nous ne connaissons ni l'un ni l'autre. Pour parvenir de ta maison à la mienne, il faut marcher une demi-heure, et encore d'un bon pas, ce dont tu es plus capable que moi. Nous nous voyons rarement et pourtant, tu es mon voisin. On pourrait dire que les champs (et à présent la neige bleuie par le raz-de-marée du soir) nous réunissent parfois, même si je pense au contraire qu'ils nous séparent, ayant mis de la distance et dont de la durée entre nous. Mais dans l'unisson comme dans la séparation, tu es mon voisin alors que sous un autre ciel que celui-là — lui aussi nous relie comme un drap tendu dont chacun tiendrait un bout — nous serions peut-être deux étrangers, si infime soit notre écart.* Le drap tendu c'est la page, le ciel c'est le poème. Et ce partage indissociable du processus d'écriture poétique ne prend pas seulement la forme d'un livre, *évidemment*. Il y a une multiplicité de formes de partage fondées sur l'écriture (et Valprémy a été attentif, au cours de son existence, à chacune). Il peut s'agir tout aussi bien de dédicaces, d'adresses ou de cadeaux (comme ce fut le cas, par exemple, avec Mallarmé). *De la série de faits inexplicables tels que l'univers ou le temps, la dédicace d'un livre n'est certes pas le moins secret. On la définit comme un don, un cadeau. […] Celui qui donne ne se prive pas de ce qu'il*

donne. Donner et recevoir sont la même chose [Dar y recibir son lo mismo]. Comme toutes les actions de l'univers, la dédicace d'un livre est une action magique [Como todos los actos del universo, la dedicatoria de un libro es un acto mágico]. On pourrait aussi la définir comme la manière la plus plaisante et la plus sensible de prononcer un nom. Je prononce maintenant votre nom. (Borges) Ainsi, la poésie chemine aussi hors des livres, dans les marges, dans la vie, dans les carnets, dans la correspondance (Valprémy a consacré beaucoup de temps à sa correspondance) ; elle est avant tout sens du partage, sens de la liaison à l'autre. Aux autres (car l'altérité n'est jamais perçue, à travers elle, théoriquement ; elle l'est toujours *empiriquement*). Elle est cela même : cette liaison musicale qui nous permet d'exister face à l'autre, dans une distance infranchissable (car l'altérité de l'autre suppose une intériorité que rien ne pourra jamais approcher) et néanmoins franchie par cette-impossibilité-pourtant-rendue-possible d'être glissé *soi* dans une parole et lancé vers l'autre, balle arrivant, de rebond en rebond et souvent de hasard en hasard[1], entre les mains de l'autre, quand bien même la consistance de la balle est rendue autre par la palpation de la main en question. Éluard écrit sur un exemplaire de *L'amour la poésie*, à l'attention de Gala : *Tout ce que j'ai dit / Gala / c'était pour que tu l'entendes / Ma bouche n'a jamais pu quitter tes yeux.* Écrire, c'est toujours une façon pour le poète d'inventer l'aveu qui est destiné à l'autre. À l'autre reconnu autre : à l'autre aimé, désiré. Écrire est toujours façon de reconnaître qu'*âme, mon cœur* (même *âme sèche, roide*), *est une assiette de noce.* (*MM*) Chez Valprémy, le désir

[1] Les rebonds et les hasards étant le chant, les vocalises de la parole, mais aussi la cacophonie, la dénaturation de l'idée de chant, laquelle idée sous-tend la poétique de Valprémy.

(charnel) est, du reste, ce qui a — notamment — entraîné le désir d'écrire (désir et non besoin, le besoin d'écrire étant né de la blessure, de l'obésité…, comme nous l'avons vu). *Il y eut d'abord*, confie-t-il au cours d'un entretien, *un « Carnet du désir » où je réunissais […] les passages érotiques des livres qu'on me prêtait (Miller,* Tropique du Capricorne*) et une sorte de catalogue exhaustif de mes lectures que je résumais avec soin (nombreux ouvrages sur les religions, l'ésotérisme). Puis les deux cahiers se mêlèrent, s'étoffèrent les commentaires*, où perce — tige, émouvante de fragilité, hors de la terre — l'écriture personnelle. Très présent dans l'œuvre de Valprémy, et plus encore dans son journal (*c'est l'aventure de ma peau — J1*), le désir amoureux est cette lumière et cette ombre, qui entraînent le souffle sur le chemin torsadé et toujours nouveau (même lorsque cent fois l'on revient sur ses pas) des caresses. *Parfois, quand l'union des corps, union extrême, touche à la perfection, une curieuse tristesse me vient : que pourrais-je mieux réussir ?* (*J1*) *Pourquoi est-ce que j'aime tant faire l'amour […] ? Plus encore que les diverses sensations du plaisir (recevoir et donner), plus encore qu'une preuve tangible de l'union,* c'est *un moment privilégié d'oubli.* (*J2*) Oui, *j'ai besoin d'aimer totalement, jusqu'à me perdre, m'oublier.* (*J1*) S'oublier (*je est ailleurs, excentré* ; *je suis autre et choisis l'écart délicat… — J1*) pour pouvoir sérier le don. *Après diamantine, étincelle, œil cinéma, pulsation de l'éclair, marches neuves (humer à l'amble) couleur de peaux, ce temps whisky des rencontres, il faut sérier le don* (*EÉ*) *Bise, bise, mon cou, mes boucles, bise mes joues, là, au coin, ma lèvre ouverte, mon genou cru* (*MM*) *Ton cul à point, un pain de ciel. (TLMPDLV) J'ai vu ton cul comme un fraisier* (*LZ*) *La peau se suce aussi ? Tout fait ventre.* (*CDCO*) *Dans la mansarde rose Ariane me masse le dos et les jambes. Après la gare, un orage*

et la pluie. Nus, tous les 3. Casta Diva sur bougies. Il y a toujours des passants dans cette maison. Je dois dormir. Les caresses ensommeillées de Pierre, brèves et sûres, le seul réveil de cette nuit. Si désirés[1] *au matin. Ariane via Colombo et Clo, elle pleure et rit. Après-midi de chambre, autres sommeils. Il me boit (tout se délivre). Je le bois. Il me lit des haïkus (il se passionne pour le Japon). Il fait nuit. Marche dans le parc de Marly, nos mains dans sa poche. Il compte les étoiles dans le bassin. C'est bien ici, mieux qu'avec tous !* (*J2*) *Cadets, on a roulé très riches dans la paille des granges ; nos lingots de chair s'écaillaient feuille à feuille.* (*LODG*) Le désir est cette lumière et cette ombre, qui emportent le souffle dans la nuée, et dans la terre retournée, mêlée aux odeurs des germinations (c'est chaque instant). Car en désirant l'autre, et en l'aimant d'amour, on a des gestes qui sont devenus des flottements, des buées ; des racines. *À Fès, la peau ruisselait dès l'aube et trempait nos tuniques légères ; il nous fallait boire sans cesse à la régalade le long des rues pentues ; on touchait du doigt les odeurs, on palpait l'air comme une chair neuve et dorée.* (*CCM*) *On touche le ciel presque, on le mord* (*CAÇ*) *Bougainvilliers violets sur ciel bleu-nuit… à s'y caresser.* (*J2*) *Oh ! ma robe au moulin. Et mon coude aux orties. Étole des nues à la renverse. […] Mouillée, j'attends l'éclair. […] Zob est un cri de princesse […] Nomme la foudre […]. On est nu pour ce faire. […] Roses étaient les jours, la lune, luisantes nos soies.* (*LDDAMB*) *Dans la nuit des germinations le chemin de l'étoile est un lit renversé.* (*TO*) *Aimer, […] toucher la peau nouvelle, dodue, pain brûlé, toucher, humer, la sueur des blés en bottes, des cent mètres triomphants, le souffle, même, grenu, des mûriers.* (*GGDC*) Se tenir *au pied de l'acacia d'amour*, y rester un instant. (*D*) *Dans l'herbe, les prunes tremblent.* (*LDDAMB*) *Mes couleurs sont louve et*

[1] *Sic.*

violette. Ma fenêtre ? un tilleul. Mon désir ? chair à chair, le bastion. J'invente sur le pouce des grelots de fortune, des gris-gris presque vifs. Ici, crapauds, jonquilles ont le même âge, la même étoffe. (*LDDAMB*) *Ici l'âme rêche, exquise du crapaud.* (*MA*) *J'épelle des noms impies, des noms de l'outre-monde.* (*LDDAMB*) *Ta bouche […] souffle […] des mots qui portent chance, qui appellent le coq des nuits sans peur et sans reproche.* (*PCDTQP*) *Qu'il fait bon vivre et souffrir au pays des […] caresses ! Il y pousse des bleuets blancs, des vertiges de chaleur ; ça picote sous les ongles, sous la frange, ça bulle et ondule ; on y joue les fakirs volants, les saintes très pâles et très légères ; on y meurt sans y croire dans un berceau d'agneau* (*LODG*) *Sur nos lits d'écorchés s'entrouvrent des grenades, des jardins andalous, des lys, des violettes. Entrailles bénies, rosaces, chapelles, et l'œil voyou des crimes de dentelle.* (*LODG*) Valprémy va jusqu'à marteler dans un texte paru en 2004, dans le vingt-huitième numéro de la revue *Diérèse* : *Pas d'exotisme colorié. Chacun porte son Afrique s'il est resté l'enfant. / L'espace géographique est toujours celui du désir. / La bête est celle du désir. / Le bestiaire est nombreux. / Le désir est nombreux. / Il lui faut le sable, pas tout le sable, le grain, le triangle des dunes.* Et de conclure provisoirement, rimbaldien : *La fleur donne son nom.* Il ajoute dans son journal : *Bien sûr je n'évite pas tous les pièges et je ne me maintiens pas toujours dans la lumière de mon désir. Mais, souvent, je me suis senti en accord avec mes exigences et j'ai eu envie d'aller plus loin que ces « mesures aïeules » qui ne me permettaient que d'avancer ; plus loin, vers le haut, vers le bas, et renverser les pôles, avec l'amour au cœur.* (*J1*) Bien sûr, parfois, cela ne *fonctionne* pas. *Donné mon corps […]. J'ai attendu, attendu, de mardi à lundi, rien n'a germé, poussé : ni pâquerettes entre les orteils, ni collier de roses, ceinture de jonquilles, ni brin de muguet fiché dans le nombril, guirlandes de liserons grimpant autour des cuisses, ni, en plein milieu, en plein purin, gerbe de blé, d'iris,*

de coquelicots. (*KÀP*) Cela ne fonctionne pas quand l'on donne corps à la *gymnastique de l'ordure* (Valprémy contredit ainsi Aragon). *Chez Simone H. Des inconnus partout. Ils ne parlent que de cul. Simone, insouciante, nue, se couche dans le canapé où je suis assis. Elle place mes mains sur son sexe, mes doigts dans sa fente. On boit. Les autres aussi cherchent le contact. Je me répète cette phrase : « gymnastique de l'ordure ». Puis, je goûte les lèvres, la langue du jeune homme à l'odeur de pomme. Simone s'accroupit pour enfiler son tampax. Dans l'assiette, sous l'omelette, le visage d'un pape. Les filles pètent et rotent.* (*J1*) En cela, faire l'amour, c'est être avide, c'est *presque* mordre (parce qu'il y a *cette libération nue […] de l'animalité contenue, domestiquée — J2*), *mordre dans les épices*, *mordre des fleurs* (*J1*) : cela n'a rien d'une gymnastique. *Ce seront noces à crocs nus. Où tu niches, branle-bas d'étoffes. Quatre épingles ? débraillé ?* (*M*) *Commencé un recueil de prose poétique qui s'intitulerait :* Entre mordre et lécher. *Le laurier neige. Pétales de papier sur la peau. Jouir près du figuier.* (*J1*) *Je chante pour les oiseaux. Claude me rejoint dans une cabane, au milieu des dunes. Il affirme qu'il a aimé mon impatience. Il me déshabille. Il fait froid. Il me dévore. […] Je pleure dans le soleil. Le vent est un fouet. Je suis bouleversé. Est-ce un élan de foi ? Je m'agenouille sur la mer.* (*J1*) *Vu très brièvement Yves. On ne se dit rien. Une fois, il embrasse comme on dévore.* (*J1*) Cela ne fonctionne pas quand l'on n'a pas donné tout, toute la surface de son corps, qui est cœur. *Donné mon corps, toute la surface.* (*KÀP*) *J'étais nu et toi vêtu. Tu me surpris à la lecture qui occupa la majeure partie du jour. Je demandai : « Explore-moi ! » et ton visage glissa partout. Je n'avais qu'une pensée : offrande.* (*J2*) *Au guichet de la poste, un homme me fixe. Il est petit, rond, quelconque. […] Il me suit dans la rue, jusque devant ma porte. Je l'invite à monter, il a l'air béat et craintif. Je vais me laisser dévorer. Dans la chambre, immédiatement je me mets nu, m'allonge sur le ventre. Il se déshabille*

à son tour. Tout mon corps brûle et cogne. Je n'ai jamais été si vite dans l'offrande. (*J2*) Cela ne fonctionne pas quand — alors que l'on a donné tout, toute la surface de son corps, qui est cœur — l'autre *boucle sa ceinture, boucle son armure.* Se *cadenasse. Fait le mort, le sourdingue. Tranquille, pépère. On ne le quitte plus. On ne l'a pas trouvé.* (*CCV*) Il faut — il *faut — baisser sa garde, oublier la formule.* (*LDDAMB*) Il faut — il *faut* — pouvoir dire cela, sans mentir : *Tu me fends l'écorce* (*TLMPDLV*). Ou bien : *Je veux me multiplier* dans les frôlements, dans les envolées qui restent à fleur de peau. Pour que *tous les fragments de l'être se révèlent. Et c'est gai, ce craquement d'écorce.* (*J1*) Nos mains, dans les caresses vraies, sont comme ces feuilles de papier que Matisse gouache puis découpe (découpant, en elles, une forme). En sachant que, merveille des gestes qui sont d'amour, ce n'est plus dans du papier que le peintre découpe la forme qu'il a choisie. *C'est dans l'espace. Et il a un mot extraordinaire — il a 80 ans quand il le dit — : il dit que sa main qui découpe* se comporte comme *un oiseau* (Bernard Noël). Cela ne fonctionne pas lorsque les caresses ne sont pas telles (ne sont pas *elles-mêmes*) : lorsqu'elles ne donnent pas à respirer l'amour (même naissant) sur le versant de l'éblouissement cru d'une journée romaine, par un grand soleil tout chahuté d'oiseaux ; lorsque, musicales (il y a les soupirs : cordes de harpe pincées par le souffle d'un baiser), actives, vivantes (laissant sur leurs passages de savantes et précises circonvolutions d'encre[1] soudainement mélangée — jusqu'en son cœur : jusqu'au profond de son noir — à la couleur : à la retenue et à la générosité folle, à la voracité et au respect...), elles ne répondent pas à l'injonction

[1] *Écrire* est toujours de rigueur : c'est vivre.

rimbaldienne comme quoi *l'amour est à réinventer*. Car les caresses sont tout sauf une écriture solitaire, une écriture-sans, parcourue qu'elles sont en leur plus intime par les frémissements de l'aimé(e), toutes habitées des syllabes de son corps, comme peut être présent l'être aimé quand il est pris, pris pour être gardé, pour être rendu *sauf*, dans les bras que peut devenir une phrase lorsque musicalement elle conjugue l'intensité folle d'une écoute toute à l'inouï de l'autre. La poésie est une façon de reconnaître que la personne que l'on aime ne compte que comme personne aimée (et les poèmes de Valprémy ne s'adressent en définitive qu'à des personnes aimées — *Le dit d'A.-M.B.*[1] en est le parfait exemple), c'est-à-dire personne dont l'unicité brille (à mesure qu'elle est — se reconnaît — partie d'un tout ; à mesure qu'elle se découvre mariée à l'*entour* : à la nature[2]…), laquelle unicité a été reconnue (mais non dans le sens d'une connaissance), par soi, quels que soient les aléas dont l'existence peut parer cette unicité au point de possiblement la soustraire (un instant ?) aux regards. Aussi Éluard dédicace-t-il de cette manière *Les nécessités de la vie et les conséquences des rêves* à Breton, et cela dit tout : *En attendant, / Il n'y a qu'un seul André Breton, / celui*

[1] Il s'agit d'Anne-Marie Beeckman, elle-même poète.

[2] *Pour ses cheveux, Rose récolte la sauge des prés, les bourgeons du peuplier, les fleurs de camomille et de capucine, les feuilles de la bardane, du buis, l'écorce et les jeunes rameaux de l'aulne. […] Elle défaille dans sa crinière. Sous la brise, les frisons des tempes, de la nuque, lui donnent la chair de poule. La nuit, sans relâche, elle crante, tresse, frise, ébouriffe. Elle compose des nids oblongs où couvent les oiseaux des rivières, crêpe des gerbes, entortille des treilles, cisèle des galeries pour les mantes religieuses, les criquets, pique bluets et coquelicots, bâtit des carènes de navire, élève des huttes et des bûchers ; un ruisseau cascade sur des massifs de morilles, un brouillard d'aubépine nappe des fourrés roussis.* (RR*ECQ*)

que j'aime. Et cette unicité, pour reconnue qu'elle soit, n'en finit pas de se dérober inlassablement à l'étreinte obligatoirement factice du poète qui cherche à *enserrer* avec ses mots ; cette unicité, approchée par la poésie, devient à chaque instant telle qu'elle paraît appréhendée pour la toute première fois. Devient à chaque instant telle qu'elle semble être ce qui apparaît. Il n'y a pas, par le biais de la poésie, un approfondissement de la connaissance de l'autre. Il y a un approfondissement de la reconnaissance de la méconnaissance inaltérable de l'autre (*Rose est partout ! dans l'air, dans les arbres, sur les prairies et la brande […]. Il ne sait pas si Rose est plusieurs — RRECQ*). Approfondissement qui peut nous plonger dans une désolation douce. Ou bien nous réjouir. Car l'être aimé étant inconnu (c'est l'*obscure merveille* — Borges —), il est source *perpétuelle* d'enchantements dans la quotidienneté de la vie et des rêves au centre de laquelle il (supposément) se tient. L'autre aimé, c'est l'être — c'est ce *toi* — qui fait que, soudain, *la mer entre nous sera une magie* (Borges). Mais cela ne s'arrête pas là. Il faut considérer, dans le même temps, que l'être aimé s'approfondit sans cesse, *à l'intellection* et *au regard*, de mille (et une) teintes nouvelles. S'approfondit à chaque instant. Par la vertu du *regard d'amour* qui n'est pas un pinceau ajoutant des *détails* à la personne aimée, fruits de l'hallucination d'une conscience amoureuse (et d'un inconscient *emprisonné* dans un attrait modulé par l'imprégnation ; dans une pulsion). Ce regard d'amour est, bien plutôt, un pinceau utilisé pour les chantiers de fouille faisant apparaître la richesse de la personne réellement, patiemment appréhendée. Non pas par le seul regard, par les seuls sens, mais par l'être entier devenu regard, devenu sens (comme aimantés par un éblouissement durable qui fonde l'être

dans une *nouvelle* dynamique le reliant à l'autre aimé). Aussi Éluard écrit-il dans *Facile*, résumant ces deux idées complémentaires faisant toute l'inventivité en même temps que la merveille de l'amour : *Et dans ma tête qui se met doucement d'accord avec la tienne avec la nuit / Je m'émerveille de l'inconnue que tu deviens / Une inconnue semblable à toi semblable à tout ce que j'aime / Qui est toujours nouveau.* La poésie s'adressant à ceux qu'on aime et leur signifiant qu'ils sont pour nous toujours nouveaux — et ainsi toujours aimés avec la même richesse et la même inventivité, et la même primitivité d'un regardé ébloui, attentif, patient —, elle forme pour Valprémy une scène de la parole et de l'écoute où se retrouvent possiblement des êtres que l'écriture fait se rejoindre. Ou plutôt dont l'écriture fait apparaître les liaisons particulières afin qu'ils puissent eux-mêmes les *reconnaître* et *s'en préoccuper*. Et c'est en cela que l'écriture, telle que la défend Valprémy, répond *aussi* à la définition du bonheur qui est la plus juste car la plus instinctivement formulée. Cette définition, Bergman la confie dans *Cris et chuchotements*, à travers le personnage mémorable d'Agnès : *Les êtres que j'aime le plus au monde étaient près de moi. Je les entendais parler doucement. Je sentais la présence de leurs corps, la chaleur de leurs mains. Je voulais arrêter ces instants et je pensais : ceci est en tout cas le bonheur. Je ne peux souhaiter quelque chose de meilleur. À présent, pendant ces quelques minutes, je peux goûter la plénitude. Et je suis remplie de gratitude envers ma vie qui me donne tant.* Mais le paradoxe, c'est que l'écriture suppose un repli sur soi, sauf dans le temps de l'écriture minuscule rappelée plus haut (les dédicaces etc.), et encore certaines dédicaces manifestent-elles un nécessaire repli sur soi (fût-il miniature). Ce repli sur soi est inséparable de l'entreprise d'écrire (les deux se mêlent au point que reconnaître

l'un, c'est reconnaître l'autre) : on entre en art comme on entre en religion. Il y a bien, dans ce sens, un *refuge de l'art*, que le narrateur de Lolita pense pouvoir partager avec le personnage éponyme, à la toute fin du roman. Ce repli sur soi est fondamental car l'approche formelle de révélation du visible — laquelle étreint *dans le même mouvement* la singularité du moi du poète — suppose un travail, un long, long travail. *Il faut s'installer à sa table*, comme le note Barbarant. Valprémy a connu ce rituel, jour après jour. En témoigne son journal, quasi dessiné (il s'est inventé tout spécialement une calligraphie), qu'il disait être *le sédiment de son travail littéraire*. Journal tenu quotidiennement, pendant quarante ans ! *Je ne me souviens pas, depuis 64*, avoue Valprémy lors d'un entretien, *d'une seule journée sans écriture.* (*Morceaux choisis*) Le travail (d'écriture) permet tout d'abord de casser le flux du vécu et du visible (qui n'est qu'accumulation, concrétion), pour déployer ce qui peut *ensuite* être cristallisé en épiphanies. *La vie entière est*, ainsi que le précise Stéphane Bouquet, *ce mouvement d'accumulation puis tout cela nous asperge ; le jus collant des fruits coule, laisse des traînées sucrées sur les peaux, envahit la bouche que nous tenons toujours ouverte, et y cristallise le poème.* Le travail en outre permet de conférer une unité à l'ouvrage qu'il modèle (qu'il pousse hors des obscurités folles, irisées de la conscience et de l'inconscient). Une unité à la vision particulière *déployée* par l'ouvrage en question (ce peut être un journal, comme ce peut être un récit — *L'appartement moutarde* —, un roman — *Pablo, les baigneurs* —, ou un recueil savamment architecturé — *Amoroso* —...) Comme le remarque Valéry, *l'homme n'a qu'un moyen de donner l'unité à un ouvrage : s'interrompre — et revenir.* C'est par ce travail incessant, inlassable, exténuant, que l'on atteint les clartés, car il induit un

demi-jour mental, engourdissant l'être, la mémoire, la conscience, autant qu'il les maintient en éveil. Valéry, toujours, tant sa parole est éclairante : *Les plus grandes clartés se font en quelque sorte, et dans un demi-jour mental.* Ce travail suppose un repli sur soi, puisqu'il faut obéir à l'*appel du silence* et être très attentif, corps et âme, à la *vertu de la solitude* (ce qu'a aimé Valprémy : *plus que jamais l'écart m'est nécessaire — J3 —* ; *retrouvé la solitude qui m'est nécessaire, la méditation — J1*), mais ce repli, quand bien même il nous protège du monde humain, ne doit jamais devenir *un refuge, un coussin* (Barbarant). Nous protège du monde humain, oui, c'est-à-dire nous dérobe à sa vue. Pour vivre heureux, vivons caché. *Je n'existe vraiment que dans la solitude.* (*J1*) Quignard : *Toute œuvre à laquelle on consacre ses jours est profondément encapuchonnante. C'est même cette possibilité d'invisibilité qui attire celui qui s'y plonge afin d'y soustraire son visage et d'y protéger sa vie.* Mais, ce repli sur soi est d'abord (et non paradoxalement) geste dirigé vers autrui. Puisque la survenue des mots dans l'espace intime du livre en train de se faire, ne vise qu'à rendre partageable une émotion, fruit d'un rapport dialectique savamment *et* instinctivement instauré avec la saveur de tout-ce-qui-est-approchable-par-les-sens (en l'occurrence ceux du poète). *Les mots ne servent qu'à retrouver l'émotion, et à la rendre partageable — ce qui est tout.* (Barbarant) Les mots, c'est d'abord une signification, c'est-à-dire une exceptionnalité du sens (un mot ne peut être remplacé par un autre mot ; chaque mot a sa propre légitimité, sa propre raison d'être), mais aussi une euphonie particulière, une musicalité, en même temps qu'une obscurité qui peut aussi être séduisante (à ce sujet, cela fait sens que Valprémy ait passionnément aimé *Les Minutes de sable mémorial* de Jarry, recueil à l'obscurité *accomplie*). *Je persiste à croire que ce*

que j'entrevois, ce que j'ai entrevu, qui doit être dit, sera partagé un jour ou l'autre […] par un lecteur attentif, fatalement épris des mots. (*J3*) Quignard : *J'aurais passé ma vie à chercher des mots qui me faisaient défaut. Qu'est-ce qu'un littéraire ? Celui pour qui les mots défaillent, bondissent, fuient, perdent sens. Ils tremblent toujours un peu sous la forme étrange qu'ils finissent pourtant par habiter. Ils ne disent ni ne cachent : ils font signe sans repos.* Les mots font signe, nous font plonger dans la réalité de la langue. Mais cette réalité peut-elle être seule réalité pour le poète ? Ce serait un peu vain de considérer les choses ainsi. En réalité, les mots, pour le poète, ne valent jamais uniquement en tant que réalités linguistiques que l'on ne saurait briser (c'est-à-dire *disjoindre* de leur socle langagier). Ils valent aussi en ce qu'ils font corps, invariablement (ne serait-ce que parce qu'il y a les *habitus* qui ont formé notre pensée), avec la chose nommée. Barbarant, parlant du mot *lilas*, écrit ainsi : *si le mot et la chose me plaisent tant, c'est peut-être (ceci écrit en plein hiver, en plein souvenir) parce qu'il ne s'agit pas d'une fleur, parce qu'il ne s'agit pas d'une forme, mais d'une multiplicité dont l'ordre relève de la seule harmonie, et non pas d'une architecture. Un élégant brouillon. Une écume de fleurs.* Les mots, parce qu'ils font corps avec la chose, peuvent la susciter. C'est cela leur magie. Ils ouvrent des portes, ils rappellent à nous le visible, en le rappelant indéfectiblement à eux. Il ne suffit pour ça, très souvent du reste, que de quelques mots. Un, deux, trois. Barbarant : *trois mots — et s'ouvre un univers, coloré, vibratile, sensible jusqu'au bout des tiges de fleurs.* Quatre, cinq, six mots…, le nombre que vous voudrez. Mais les mots, aussi, *peut-être font obstacle, retiennent du côté de la conscience, interdisent l'abandon.* (Barbarant) C'est là tout le paradoxe. Les mots peuvent constituer

un obstacle, interdire le partage, devenir en soi un monde autosuffisant, valable pour sa seule perfection formelle et énigmatique (ou valable pour sa seule imperfection déstabilisante). Comment faire pour que cela jamais ne soit (ou pour que cela soit *le moins possible*) ? Valprémy nous présente la (une ?) solution. Il s'agit de *déparler*. Car en parlant, on ne communique pas ; l'on communique — le plus souvent — les banalités qui ne nous portent pas (dans les rivières du monde) mais portent nos préjugés. Le poète est le *souffle-gorge. Inoffensif, c'est lui, taiseux, joli comme un cœur, blond, avec une mèche soyeuse qui ballotte sur son front au gré de sa marche un peu lente, un peu molle. Il ne tue pas les merles, les geais, les mésanges. Il les capture avec des filets très-doux, sans appeau ni mil, sans boulette de lard. Juste un guet tendu, une longue patience. Pour lui, une poule s'appelle merle, un lièvre pigeon. À tout bout de champ, du matin au soir et du soir au matin, il ne dit que ça, des noms d'oiseaux. Mais aussi « poitrail » et « jabot » ; aussi : « jouer, c'est souffler, beaucoup souffler ».* (*LS*) *Souffler c'est rejouer, c'est commencer de commencer.* (*MA*) Le poète souffle (joue) dans nos gorges : *écrit sous l'ombrelle rose et blanche des pommiers, des cerisiers, sous leurs œufs neige, leurs paillettes hydrophiles, quand les parfums sont des copeaux de savon, une guipure de fête qui troue l'épaule pâle et crue d'un page, d'un enfant de chœur, d'une princesse presque aussi belle que la belle d'entre les belles, la cruelle, cousue d'épines. Il écrit, il pince un abricot, une reine-claude, écosse pois et feves, soupèse coings, melons d'Espagne, passe-crassanes, picore cassis, groseilles et raisins noirs ; il écrit et baise chaque soir, à l'heure de l'angélus, l'écorce en loques du noyer foudroyé. Il y frotte sa joue, il y cogne son front. Il chuchote, il marmonne. Il déparle* (*LZ*) Déparler, ce n'est pas seulement *délirer dans un patois incompréhensible*, suivant l'acception du terme qu'a recueillie Valprémy dans son enfance (*J1*) ; déparler, c'est se

débarrasser des paroles (l'ordinaire de la communication humaine, qui est mû par nos schèmes, nos *topoï*, notre goût profond — fruit de l'imprégnation — pour les catégorisations), c'est se débarrasser de l'immédiatement-compréhensible (immédiatement : sans recherche préalable — même très brève — du/des sens, véritable chatoiement)… afin de faire advenir le langage, et, à travers lui, l'humain. À la manière d'un Rabelais (en ayant logiquement, massivement, sans restriction aucune, recours à l'humour — ce point est essentiel dans l'œuvre de Valprémy). *Neuf clous rouillés trois fois utiles sous la langue, il ne faut plus parler, hurler, murmurer. Les mots couchent dehors, au bois et au balcon, les mots frileux, les mots armés, tout le potage, l'alambic ; plus parler (la règle c'est la règle), plus rire, déglutir. Il faut rincer sa bouche au jus sable et salpêtre, il faut sucer pâte de sel, d'épines noires, mâcher chardons, bogues pilées, rata d'avoine et de coquilles. Et là, comme un dernier mensonge, cracher le compliment des fêtes, des estrades, la prière au Jésus barbouillé, le babil sourd du p'tit modeste,* merci, merci, merci, *les treize poèmes aux treize aimés, pour finir les treize, les treize à la dizaine.* (*LDDAMB*) Faire advenir le langage, ou plutôt les langages. Faire appel à toutes les saveurs de la langue. Toutes, même les moins aimables (car c'est en elles que l'humain, dans son élan qui ne ment pas depuis le fleuve de l'animalité, affleure le plus, le mieux) : *Je parle encore couleuvre, sangsue.* (*MA*) *Remue l'épave, l'or est ma vase.* (*LDDAMB*) *J'ai la potion pour intimer l'attente. Sauvage est ma bouillie, bienheureux le blasphème. Je lis dans le miel mou, dans la cervelle des noix, dans le sable crispé des pisseuses.* (*LDDAMB*) Agir ainsi afin que jamais la langue ne choie de la vie en laquelle et pour laquelle elle s'est construite, déployée, développée. En allant chercher la vie dans ce qu'elle a de plus cru et en soufflant cette vie, toute cette

vie dans la langue, Valprémy se sauve (nous sauve) d'une coupure possible — par le langage et par la complétude esthétique vers laquelle celui-ci tend par l'entremise du travail poétique inlassable — entre soi et l'autre : entre soi et la vie aux alentours de soi. Faire appel à toutes les saveurs de la langue (les accueillir, avec les maladresses, avec les heurts, avec les surprises ; accueillir et les musiques et les bruits), c'est faire venir à soi toutes les langues, toutes les caresses (même celles qui rudoient), c'est faire venir à soi le monde ; sa sauvage beauté. Il ne faut bien sûr, pour cela, oublier *aucune* langue. La *LANGUE* framboisée *du matin des princesses* ; la *LANGUE* rôtie ; la *LANGUE* noire *des baisers cachou sous la conque des cuves* ; la *LANGUE* aphteuse *du croqueur de sable* ; la *LANGUE* clouée ; la *LANGUE* herbue*, salade de* ; la *LANGUE* jumelle*, sosie de langue à* ; la *LANGUE* blanche *du commun des vivants* ; la *LANGUE* fourchue ; la *LANGUE* patoise*, au charbon, au sillon* ; la *LANGUE* fleurie *fichée racaille […] Commerce frais des langues à l'étal* : 1. grisée *la langue de l'ascète, cendreuse du pince-mot, du claque-bec, et plate comme sole, comme carpette usée, langue morte, en friche, qui ne lèche, pourlèche que les murs élus des grottes et des caves, qui n'a rien dit encore, rien beuglé, murmuré, ni* pouce*, ni* mange*, ni* je suis, moi, la boue de l'homme*, ni son ange, ni la lueur des forêts, ni l'esprit de feu, de vin, ni la pierre du chemin, le bon grain, l'asticot, rien, rien, rien qu'une plainte aigre, bègue, qu'un morse de pacotille.* 2. rouge *la langue du coureur des bois, de l'apprenti voyou, rouge gibier, rouge camion, et luisante, trempée à souhait, comme limace sous l'averse, langue à laper, à boire cul sec, à rire, à fouir en dépit du bon sens, langue des cent baisers ardents pondant ses mots dans la bouche des loups, mots croquants, gras — purée de mots, platée d'écume —, mots mouillant (à la renverse) l'encolure blette, le peigne gris des filles privées*

de bal et de chahut. 3. sèche *la langue du voyeur, du sorcier qui-n'y-touche, tannée comme cuir d'Espagne, comme semelle d'été, langue d'os et de corne, langue ficelle pendue, muette, petit fouet chasseur de mouches, pistil stérile (juste pour l'image), langue de carême, du désir confit, dardée, velue, au festin des lucarnes et des serrures*. 4. jaune sale *la langue du fumeur, du mâcheur fou (brindilles, réglisse, petite ciguë, crottes de biques, hosties rancies), langue — alors — comme un essuie-plume, comme patte de panthère, langue de l'as du passe-thé, du roi de la bistouille, du poète des natures mortes aux boutons d'or de jadis, langue goûteuse, crachouilleuse, langue de calfat, d'empois moussu, langue de longue vie, d'étoupe, de chagrin*. (*KÀP*) Et pour autant, privilégiant la vie dans l'écriture (la vie qui est tout sauf *jolie* ; belle, oui ; jolie, non), faut-il s'interdire la joliesse ? Écrire, c'est ne rien s'interdire ! *Écris ! Trempe ta plume, ton calame, ton doigt ! Trempe ! Écris :* « boulange, losange, éboulis » *! Écris comme papa, comme dans les livres, comme dans le poste, comme le monsieur et la dame sur l'estrade, comme personne. Écris :* « glaïeul et glycine » *! Écris :* « lilas, groseillier » *! Écris :* « ambroisie, framboisie » *! Écris :* « kolkhoze, Tananarive » *! Écris :* « Nabuchodonosor » *! Écris sans crier gare, au débotté, entre chien et loup, entre chatte et hyène, entre deux eaux, deux vins, écris — pisse — du couchant à midi, écris — bave, saigne — de l'aube à minuit, écris au compte-gouttes, sur la touche, au beau milieu de la partie. Écris* : « salsepareille, musoir, comblanchien » *! Écris le petit a, le grand Z majuscule, le W, écris le tréma, la virgule, l'alphabet des mûriers, des étangs, écris — tire la langue — la grammaire du ciel dans les flaques, derrière la vitre, écris la voyelle qui bêle, la diphtongue, la double consonne, écris — cache ta page* — « barracuda, versicolore »*, écris à l'endroit, à l'envers, sens dessus dessous, écris, tâtonne, brouillonne, rature et gomme, écris, persiste et signe, conjugue le tonnerre, la boue et le flocon, le silence isocèle, ce qui fermente sous les ongles, ce*

qui fouit, ce qui scintille à mots couverts. Écris : « bagatelle, bivouac » *! Écris :* « salmigondis » *! Écris* « clystère, calèche et korrigan, boumba ! boumba ! Ah ! croquer l'escroc » *! Écris le plein et le délié, la patte de mouche, écris morse, braille, patois, sabir. Écris* « porchaison »*, écris* « clowns, croque-morts »*, écris la leçon de chose, le trinôme, ce qui s'efface, qui fuit, qui enfle et désenfle, l'effondrement des sables, le sel irisé des sainfoins, écris la bouche qui bise, la bouche qui lèche et mord, les cent visages, déjà, qui tournent, tournent, tournent sous ton crâne. Écris :* « foutaise, fesses de nonnes » *! Écris :* « forban, amore mio » *! Écris :* « mazette, solstice, benzine ! » *Écris* « saillie, béchamel » *! Écris au scalpel, à l'emporte-pièce. Écris, souffle, ahane, écris le bout du chemin, la fin de course, linceuls et vivats, écris le mirage, la surprise, le biais des songes et la rancœur croupie.* (*LZ*) En définitive, la poésie *ne revêt pas que la couleur du sang, elle couche dans des terriers et dans la soie, sous les lambris stylés, dans les linceuls blets. Elle se montre visage nu, emprunte les masques de Venise, de l'Orient, de l'Afrique. Elle visite la cour des fermes, la cour d'amour, les salons des châteaux, occupe les landes en friches, les champs de bataille, fleurit au jardin de Monet. Occise ou bâillonnée dans les prisons, elle souffle avec le grand large.* Aussi doit-elle être *murmurée, susurrée, chuchotée, lue, ignorée, oubliée, retrouvée, transmise de bouche à oreille, de paume en paume balbutiée, chantée et clamée.* [1] Il faut *pétrir la langue — l'âme y est, sa cuisine.* (*LDDAMB*) *Fleur, fleur, nos cœurs en fleur* (*M*) ; nos *fleurs* sont nos *langues pliées…* (*AM*) *Claque la langue, pleine, déliée.* (*MA*) Les dépliant, nos langues, les déliant (s'ouvre le cœur), nous nous rendons à notre propre humanité, et à la vie qui en est le soleil et l'ombre intermittente. Rappelez-vous ce que le prince Mychkine a

[1] « Il faut en finir avec les définitions », in *Cassiopée ou l'Envers du Rien*, n°3, décembre 1983 (texte inséré dans *Compost*).

dit de M : *Les enfants ne lui laissèrent plus de répit : ils la persécutèrent plus cruellement que par le passé et lui jetèrent de la boue. Ils lui couraient sus : elle s'enfuyait mais, comme elle était faible de poitrine, elle s'arrêtait à bout de souffle, tandis que les poursuivants lui criaient des injures. Un jour je dus même en venir aux mains avec eux. Puis je pris le parti de leur parler, de leur parler chaque jour, toutes les fois que je le pouvais. Parfois ils s'arrêtaient à m'écouter, mais sans renoncer à insulter M. Je leur exposai combien elle était malheureuse ; alors ils ne tardèrent pas à se contenir et prirent l'habitude de passer leur chemin sans rien dire. Peu à peu nous multipliâmes nos entretiens ; je ne leur cachais rien et leur parlais à cœur ouvert. Ils m'écoutaient avec une vive curiosité et se mirent bientôt à éprouver de la pitié pour M. Quelques-uns la saluèrent gentiment quand ils la rencontrèrent […]. Un jour, deux fillettes se firent donner quelques livres qu'elles allèrent lui porter, puis elles vinrent me le dire. Elles racontèrent que M. avait fondu en larmes et que maintenant elles l'aimaient beaucoup. Peu après il en fut de même de tous les enfants qui, du coup, se prirent également d'affection pour moi...*

*

* *

Un seul sillon, là-bas, un bambou, un totem, c'était la loi — au ciel du ciel la pure image et le missel de mots ? Jachère, terreau, mille brabants, je zone et je récolte. J'attends le colporteur, son singe, la gerbe d'épices, de rubans. Je mâche encore sable, étoupe et fourmis rouges. (*M*)

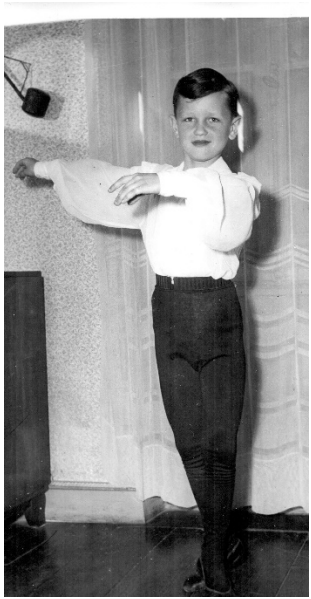
QUELQUES PHOTOS



Avec sa grand-mère
paternelle
« Texille »



Toute la famille en 1960



Débuts de danseur



Ci-contre, au Grand Théâtre de Bordeaux avec Aline Gendre



Son bureau dans
l'appartement
moutarde



Et celui de *Robin*



Avec Teiva, son filleul



Robin, lieu de rencontres



Avec Jacques Izoard et Sylvie Nève



Avec Jean-Pierre Bobillot et Louis-François Delisse

CHOIX DE TEXTES

"La bruyante Athènes
diffuse de trois"
Homère
L'Iliade

Je suis l'impitoyable, la cruelle, mon bouclier couvre le tonnerre, les éclairs, les guerres, la clameur des siècles, la voix selle brisée des époux abandonnés. Je suis le soulier, la méduse, la louve nourricière, le biberon universel; mes bouches mamelles fermes et pleines abreuvent les tribus de la terre, le voyageur égaré sur des chemins de traverse. J'trousse! Je suis l'accoucheuse, la délivrance. J'trousse! Entre la mère et l'enfant, je choisis la mère. nul anneau n'emprisonne mon doigt, mes chevilles, je suis vierge et juge et chaste. mon sexe est clos pour toujours, j'ai fait la promis (juré / craché). Je jette des pierres dans le petit linge des promises, des serments morbels sur la couche des mariés et ma meute fidèle saigne le mâle en rut. mon frère, le benêt, montre sa lune, s'agrippe au mien. pensif, je le tue net.

Michel Valprémy

Emblèmes évidés

[1984]

1

... de ce rêve expulsé (trompe-l'œil d'une histoire inachevée, viol safran des paupières), jamais écrit, raconté... ne rien imaginer, déjà, la peau réveil (au plus succinct, au plus immédiat), le remous des viscères, la langue loukoum saur, l'eau égouttée sur les ratures du dernier soir...

2

Il sait (la brume charpie) que l'aventure se détaille. Il sait (un soleil filtré) que l'aventure s'ankylose... tache nicotine sur phalanges, dispensées des mots... un ailleurs, se précise, profile et figure l'impact du hasard...

3

Poinçonné mon pouce, oblitéré front, rincé ma bouche d'eau citron née, choisi sceptre, lunettes moirées, traîne d'apparat, hostie vanillée, sarbacane, plume Sergent-Major... les courtisans rient sous cape...

4

... élégance scabreuse des iris, latences, jusant du désir... quel œil me renversera ? Tout se viande... la mémoire fouisseuse, à prier sur un envol, défroisse le fil des fêtes, lampions des jupons et des fronces...

5

Elle découvre la nuit sous ses cils suinte l'ambre. Les canons de la stèle fixent (muets) des balcons alourdis de guirlandes oisives. Inconnus, disparus, amputés, borgnes et gazés pullulent dans le bronze. Les orphelins spéculent sur des tombes régulières. Elle plante ses bagues en terre, extirpe un géranium, le pose en surprise sur ma page. Dans l'étoile des rues, ultime sarabande, s'amenuise l'harmonie cuivrée des uniformes...

6

... une anguille d'eau claire (l'ai cousue dans la chape, de ton ombre) te calque les souffles à l'écho des forêts, diapason d'écailles frottées...

7

... anfractuosité de nos dits, sapes névralgiques du doute... Que d'abus (et gémir) sur le sang de l'encre ! Un manuscrit tavelé (douceur poivrée de la sueur) pâlit sous le rayon mobile d'une treille, grimace dérisoire en regard des fusils, de l'électrique, des fléaux spatiaux...

8

Un cliché ovale, cloué sur la poutre, les grains d'un chapelet sans usage, un flacon de brillantine bleue, seul luxe entre soc et topinambours. Il franchit des douanes, déroule cartes, mode d'emploi, lexiques, fascicule d'évadé. Chaque jour, sur le même seuil, elle circulait (portefaix) plus loin que tous, vers le canton voisin, aux grilles du cimetière...

Ta verrue sous le champ, mets fin de l'animalcule... tes dents ne trôneront pas sur l'étagère de l'ossuaire (aucun soin en ce temps aïeul), le jeu était perdu d'avance. Dans la bulle du premier âge, sur ma nuque, le poids de tes mains torses, gluantes du lait des figues...

9

Quel peuple originel pour nous couvrir de poudre, du sang des sacrifices ? Sentier, parenthèses d'un exode initial, source de l'Écriture... d'un pied nu traverser les mers vives...

10

Après diamantine, étincelle, œil cinéma, pulsation de l'éclair, marches neuves (humer à l'amble) couleur de peaux, ce temps whisky des rencontres, il faut sérier le don, exposer le troc...

11

Les petits chefs de l'art provincial (despotes sans lumière) dictent des ordres barbelés, distribuent muselières en récompenses, on ignore leur calendrier d'erreurs. Des képis galonnés luisent dans les coulisses, l'invention se mord la queue (plaira au plus offrant) ... les fauteuils sont rivés...

12

Aspergé d'alcool fumant, au soleil cru, je me flambe et me tache. Tu racleras mon corps évidé, résolu en tes paumes unies. Ton rire soufflera, la poussière pourpre...

13

Je brouillonne un slogan sur des drapeaux inertes (inscriptions illisibles de fraudeur), sculpte, des hampes torsadées et vaines (nul indice d'écoute)... n'attends plus rien, même le plaisir vertical de midi... le facteur est passé...

14

Crans de ton front, nervures d'agacé, c'est un matin d'écluse tarie, à distance non osée... je te montre l'échine, m'étire dans l'orbe retroussé d'un élan castré...

15

Le chien t'a suivi, je couche dans sa niche, la gale creuse. Je renifle l'odeur des vieux mâles, des femelles saignantes. Le fils du boucher ajuste mon collier, jette un os sec...

16

Il approche, porte la bruyère. Nous sommes morts cent mirages après l'accord. Que ne demeurons-nous pas dans l'espace mémorable ?...

17

Je dresse mon blason, l'histoire pend (franges d'or usé) et l'heure ancienne... la même lumière estompe les couleurs. La brodeuse cuisine. Aucune main récente pour esquisser la clé, l'armoirie d'un autre âge...



Travaux obscurs

[1985]

PROLOGUE
(lettre à S.)

Le jeune homme s'appelait Gari le Preux. Il hélait son cheval à cinq pattes. Son cheval n'était pas harnaché, ni mors ni sangles. Gari posait sur le dos du cheval une selle en cuir souple. Le cheval n'avait pas de nom, il connaissait la voix de Gari. Gari était promis à une mort violente, décollation, vivisection, strangulation. Le pommeau de la selle était une bulle de cristal biseauté où passaient les ombres des grandes migrations, les fièvres des récompenses. On y distinguait aussi des écureuils, des sirènes et ces formules qu'il devait comprendre plus tard. Le siège était incurvé en deux alvéoles destinées à bien modeler, sans les mâcher, les fesses de l'écuyer pas plus grosses que deux oranges jumelles. Un plumet de tétras-lyre décorait le troussequin. Sur l'un des quartiers, une mince rigole servait à recueillir les jus des frayeurs, l'écoulement des désirs.

•

DESSINS

Ce n'est pas un barbouillage, il ne dépasse pas les traits. Il tire la langue, frotte son œil malade. Il dessine une église qui ricane, une église avec deux flèches d'ardoise hautes et cruelles, un lieu sacré sous une peau de coccinelle (points noirs sur fond vert, l'ardoise sous la mousse). Il n'a pas le temps de se moucher, de respirer la colle d'amande, la moisissure du compotier. L'ombre est une porte ouverte, un store brisé. Tout est perdu déjà.

Il faut éviter les bavures, talquer ses doigts. Il ne faut pas trembler, craindre le retour des laboureurs, les menaces des bigotes. Il faut tourner le dos à la cheminée, se méfier des escarbilles, des esprits de feu. Le bonhomme ne ressemble pas à l'infant, à la laitière mordue. On ne peut habiter ici, c'est une contrée inhospitalière, mauvaise, sans coutumes. C'est une contrée qui dévore les parents, sans odeur, les grands-mères poilues du menton, les pages potelés, plus beaux que l'agneau, la transparence du mica.

Il peint entre terre et terre une mouette, rouge toute rouge, sur un frottis d'azur qui fit rêver la mer, une girouette fixe, un poignard. Il peint la mouette et de grands goélands comme des mouchoirs glacés, des pélicans voleurs de filets, coupeurs de doigts. Il ne peint pas encore le songe, mais la brume. La même distance poudreuse.

Au risque d'être moqué, battu, privé de pommes chaudes, enfermé avec les boucs, il trace un filin de poudre d'or entre les deux flèches hautes et cruelles. Sur le filin bondit un funambule mutilé, un unijambiste crâne rasé. L'acrobate ne tombera pas[1], la foule prie en vain sur le parvis de l'église qui ricane.

Il y a d'abord la constellation tremblante du givre. Il y a ensuite des glacis d'eau et de crème, l'équation des banquises, puis dans un ordre insoupçonnable, les sommets des pics, la candeur simulée des communiants, la source, la neige, l'écume versatile. L'ivoire et l'écru, le premier doute en marge de l'épreuve sont gommés sans regret. Il y a encore la page vierge.

Des poissons, des madrépores, des lichens effervescents, on ne sait plus. Les corolles suintent, déflorations inconséquentes. Il trace des horizons faciles. Il craint toujours les poux, les farces d'avril, l'accident des manèges.

Il suffit de ne pas se presser, de bien réfléchir avant de commencer. Il suffit de tirer des plans. Une pluie carnivore avale les usines, des pollens infectent l'œil du cyclope. Il y a du sang sur le calot du groom, sur les brandebourgs, sur les ballerines rose pastille de l'écuyère. Le spectacle fini l'église bondée brûle. Les cabots

[1] (À l'instant crucial on inventera les ailes, on renversera la feuille).

roussis montent des girafes (fond jaune, points noirs), les lads vertueux accompagnent les saillies. Les faiseurs de pluie perdent leur pouvoir, la nuit attendra trois jours avant de descendre.

Il a plu trop vite, les rigoles ont drainé, les cendres fumantes, les osselets, des plaintes inouïes. Sous le tertre rasé il creuse un grand trou noir. Au fond de la caverne il entasse pêle-mêle sorcières, loups-garous, démons aux crinières fauves, tous les méchants du monde et de l'univers. Il s'acharne sur les gens d'armes, les confesseurs, les douaniers. Son pardon est reporté au solstice d'été. Il esquisse une brousse salubre ; des crucifiés, des momies s'y reposent, une chimère multicolore couve les œufs des humains. Des joueurs de tambour, des trompettistes infatigables éloignent la grêle, la pestilence.

Il cligne des yeux, use d'une loupe. Il délaisse les glaïeuls, les mantes religieuses, il crève la mappemonde trop bleue, trop jaune. Les aurores diaphanes, les lueurs occasionnelles le pétrifient. Il peint les reflets, les moirures, les bulles aux 7 couleurs, l'aveuglement des pépites. Il peint ce qu'il ne voit pas, ce qu'il devine, l'ombre des reproches, les fautes inqualifiables, les péchés du crépuscule, hésite sur la teinte des prières, des frôlements, sur les turbulences de son cœur.

•

L'OR

Dans la nuit des germinations le chemin de l'étoile est un lit renversé.

Il n'a conservé que sa règle tachée d'encres rouge et noire, d'empreintes violettes, de nuages nocturnes, une règle léchée, croquée, un bois verni avec la bave des rêveries, enduit de poussière de craie blanche et de morve, trempé dans l'eau glauque des caniveaux, dans le sirop des lilas, des coquelicots, dans des orifices crotteux.

Après trois jours de jeûne, de fustigations, s'étant enfin mouché, puis purgé, branlé, ayant goûté la mousse d'une mixture caustique, il réussit à capter le pouvoir fouisseur des taupes, le sixième sens des chauves-souris.

Il s'évanouit à midi, à quatre heures. D'une pâleur extrême il redoute la révolte des lis. Les bouchons de mie mastiquée, de fientes durcies furent inefficaces. L'angélus, le cri des coqs, les plaintes du plaisir maternel l'ont assourdi pour toujours.

Il excite la colère des femmes à la vaisselle. Il surveille l'ossuaire des chiens. Les travaux obscurs des dragueurs de fonds. Il collecte les faïences brisées, les capsules des buvettes, les flacons opaques, laiteux, bleu de geai, les galets valvaires. Malgré le sel et l'ail, malgré la rédaction d'une comptine occulte entonnée doigts croisés, des fantômes obscènes voltigent dans la pénombre des siestes, des ogres bouffeurs de cuisses et de quiquettes fraîches. Il ne tremble pas d'épouvante. Il pleure, il n'est plus excessivement pur.

Il n'a d'autre souci que la convexité du monde.

Il est le Maître. Il y voit désormais la nuit, il est le Grand Préparateur. Il sent le soufre, les vieux chiffons humides. Il épingle la bête à bon dieu (fond rouge, points noirs) sur la feuille d'érable. Les nervures saignent, un ru continu. Annulant l'implosion des sèves, l'abrasion des herbes, l'œuvre du charançon, il entend la musique des sphères.

Il méprise les dînettes, le caillou et le sable ne nourrissent plus son âme. Il méprise la fente de sa voisine, le gland humide du garçon de course. Il recueille l'humus, des boues molles, ses rhumes et desquamations, la poudre puante sous l'ongle des orteils. L'or viendra. Il n'y a rien à craindre, sa patience est sans limite. Sa mère a bouclé ses cheveux, parfumé ses aisselles. C'est le soir de l'apprenti boulanger. Il n'y a rien à craindre.

Des jonchées de bouteilles brisées ont racorni ses talons. La ronce et l'ortie ne suffisaient plus. Une épine de prunellier perce sa cuisse, il défèque sans plaisir. Il souffre, il agonise, refuse de prendre sa température, de surveiller les pendules. Il fouette son sexe raidi, le trempe dans des solutions glacées. Son isolement n'est pas quantifiable. Des écharpes cachent les miroirs.

Il n'a pas vu les anges. Ses rêves se rebellent avec indécence. Sa ferveur est une boule de feu, un torrent d'étincelles. Il n'a pas vu la mer, le marbre. Il n'a plus chanté depuis la mort du forgeron, depuis le vol de l'enclume. Il n'a pas vu l'aura des villes englouties.

•

DESSEINS

Il y aura un chemin, une ville fortifiée, des douves spongieuses. On racontera une histoire interminable, des desseins inaboutis. Filles et garçons impubères castreront les grands héros casqués, les dompteurs. Les femmes infidèles tisseront des oriflammes. Le pays ne sera plus perdu.

Des kyrielles de papes emmaillotés connaîtront la première intromission du pal. Éperdument le quidam choisira sa maison.

C'est l'heure ! La plage recule, un rideau se déchire. Des marins déboussolés meurent dans le cri d'une sirène ridée. C'est l'heure ! un tesson ouvre les veines, des chauves jalousent l'herbe. On ne distingue plus le moindre contentement, ni le vin ni la peau.

Des enfants roses et blancs, goûteurs de lait, des enfants coupables de jeux innocents, tranchent des cordons invisibles, s'accouplent en riant dans des prairies fauchées. Émus, les délateurs maniaques décousent l'uniforme.

À l'intersection des 4 chemins les indécis s'épuisèrent, choisirent de mourir sur place, de manger leurs mains. On voit des tombes dans les champs de tournesols, de sorgho, dans des parcelles en friche. Il dansera jusqu'à la sueur. Il rampera sur le sable de midi. Il dansera jusqu'à brûler ses seins, jusqu'à la récompense.

Quel chaos derrière les monts, en ubac ! On ne doit pas désespérer de nos chairs blettes, imberbes. Viendront l'écaillé et la fourrure, l'âge des licences. Là-bas, après la foudre, des peuplades couleur d'endive, des tribus bigarrées inventent la patience, guérissent la brûlure des tisons. Les plaies de l'esprit.

Il y aura de grands naufrages. Des navires chargés d'épices heurteront des bancs de coraux. Les coffres crevés répandront

leurs trésors, parures mayas, candélabres d'obsidienne, pénis d'ivoire, crânes en réduction. Nains et eunuques peupleront des îles vierges. Il y aura de la tourbe et de la vase, des sables aurifères. Il y aura des châteaux, des musoirs et des balcons, des princesses décadenassées, une providence satisfaite. On glissera des aiguilles dans les lits des demeures royales. Ici, on ne fera plus de feu, aucun rayon n'effleurera les lustres, les passementeries. L'air du large étouffera les grands bouquets d'aubépine.

Plus tard, quand ce sera possible, des personnages jouant avec l'obscurité déposeront leurs yeux sur des donjons muets, crisperont leurs ongles dans l'écorce des arbres. Ils s'embrasseront, se trancheront le cou.

•

ÉPILOGUE
(lettre à S.)

Gari enfonçait ses mains gantées dans la crinière du cheval. Des naseaux du pur-sang jaillissaient des vapeurs bleues, des agates, des éclairs, des lézards. Gari disparaissait dans la poussière du galop. Il ne se retournait pas. Il n'avait rien dit. Sur son visage poudré (S. vous étiez trop faible pour le deviner), je lisais très nettement qu'il ne devait plus dormir avant la trente-troisième nuit, que les sauvages et les barbares baisseraient leurs armes, lui offri-

raient des fruits et des coiffures de feuilles, des breuvages qui chassent le sommeil. Dans ses yeux bleus ou verts ou gris bleu ou gris vert je voyais des chatons de coudrier, de l'écume et des lacs, une pluie passagère sur des touffes d'orties.

Je devais attendre longtemps encore son retour, je devais attendre avant de partir.



Un cri dans le couloir

[1986]

Il poudroie sur l'ordure, flocons en filigrane au ciel de faïence (mémoire brochée) ; outre-monde — le mien —, la griffe au cou des pendus, au ventre des enfants morts. Mon chant palpe la peau de l'air ; la saison est aveugle. Puis, sans y toucher, du bout des cils, je fouille une actualité magazine, à la lisière de l'image.

Les grands gongs, la danse cogne, les castagnettes copient l'huître et l'écaille, les éventails poissent les lustres. Je quitte l'autre fête, une virée vineuse ; le couloir sent la pisse, les rots des gavés ; l'amant magnétique branle la fuligineuse ; créole au cul, ou mastodonte du ring, au top cervical, un bâtard double son sexe, sirote le crachat.

« Couve ça favori, ta paillette m'agace ! »

La rue dépavée, muette sous le manteau ; l'ongle et le gel — il neige, on aboie. Que diront-ils devant nos écorchés ?

Hâte-toi, vieux déjà, le miel dans le gosier, les lunettes, l'œillet, pitre verni, poète du musée, roucouleur au salon de rescousse !

C'était un voyage en bordées astérisques. On rapportait la nuance et le blâme (l'encre rouge fractionne). Rubans au revers, des chimpanzés studieux habitaient les cadres du couloir, couronnaient de persil l'as et la raison.

Icare me prend aux ailes, me colle sa glu. Mille couloirs bouclent le sujet de l'envol — des murs, de l'eau, des silex. Le rêve plane au destin de la plume. C'est l'air qu'on interdit, l'orange et la folie sans masque.

Enfoui sous l'oreiller, plus fin que le poisson d'appât, je colique ma trouille. Un cheval crève la terre battue et le couloir bondit... Jadis, un trésor vivant étouffait dans ma poche (accroupi sur la fleur, l'accouplement des bestioles luisantes, pour chier) ; mon faux-nez brillait d'un rouge incomparable, plus vif que le pavot, plus rouge que les mûres pas mûres, que les cerises sauvages, qu'un soleil blessé.

Dans les couloirs aseptisés (partout l'ordre et le grade), les calots blasonnent ; des inquisiteurs fauves trafiquent l'aveu — lavabo, matraque ; des bourreaux, ménagères du sang, javellisent le pus, leurs cols éclaboussés. Le cri brille au bâillon.

Un CRI dans le COULOIR, une note pointée, le vent nouveau souffle la porte (c'était imprévisible, inconcevable) ; des feuilles jaillissent du remous, pâles, sans nervures, des lames coupantes ; le plafond fendillé s'étrécit, l'enduit crépite. C'est la rumeur des rues, des places, des bas-fonds ; la charnière coince et je m'entends.

L'ongle du pouce bleu, la brume égale dans les fentes, un cri dans le couloir, le pas sur la moquette — une boue jaune — et du crin et ces feuilles, l'ombre déjouée, le voisinage d'un opus posthume, les fleurs du papier peint dans la cuisson des murs, un jus de cave, de rigoles, et ton sexe au décor.

La brume égale, le silence des veines dans le dernier rebond du cri ; la langue éponge la surprise au poignet ; un autre cri cassé, une douleur faillie s'engorgent, incubent. Au premier rayon, la nuit mange les draps.

Couteau figé de l'ongle taché de bleu, un pouce à demi mort dans le couloir sans cri. Le pas sec crayonne une frise datée, un signal révolu. La turbulence étouffe sur une terre vendue ; perdurent combats de haie à la section du bec.

Dans la cour, le trompe-l'œil des barrières. Mes serrures reluisent. Un dogue glacé en appelle aux spectres. Je guette l'essaim de la cité, la main caresse une page noircie.

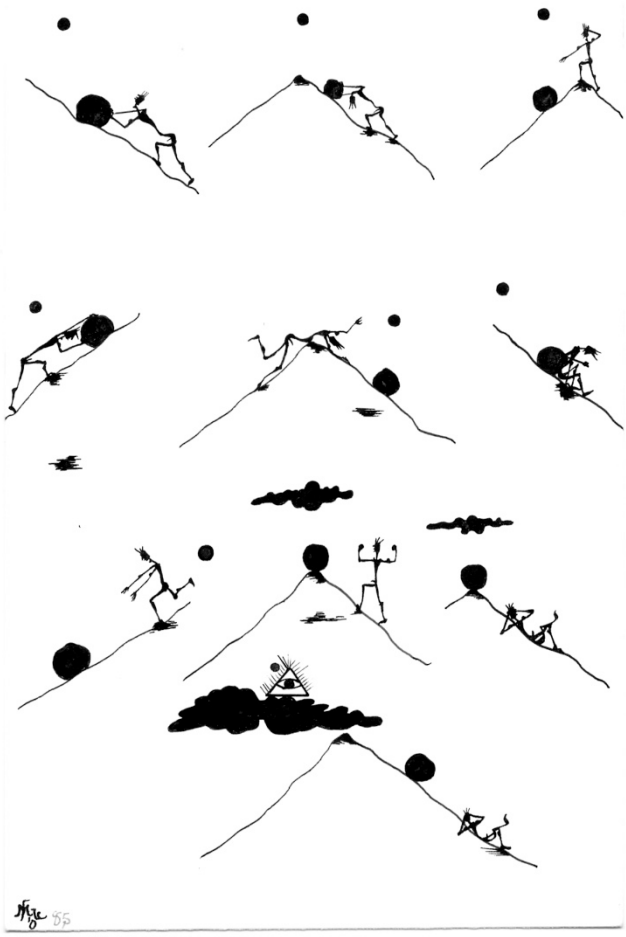
Il y a ton ventre épluché (désir dosé) et mon front qui ressemble à la peau des vieux sacs. Dans le couloir, l'ombre gagne l'ombre et l'ombre éteint l'appel, l'ardente clameur. Un monde siamois fossilise ; c'est l'heure d'anecdotes.

Tu perds ton image, despote abstinent, et fous au compte-gouttes en recopiant l'hier. Ma montre explose, je te coupe jarret (à force d'y croire, de renoncer). L'ongle du pouce tombe, les fentes sont bouchées, le cri n'est qu'un écho vieilli, le couloir fond à minuit dans l'extrême gelure.

Les enfants sucent des crottes caprines, des pendus éjaculent aux yeux des vivants ; mes objets bout à bout étiquettent l'histoire — ongle bleu recelé. Le risque fléchit, nul accroc sur la manche — boutons comptés. On ne détourne plus les bornes du couloir.

La brume au générique, des morsures sur les plinthes, des grumeaux de cire, les caillots de l'encre comme mère d'alcool. Alors, le plafond s'ouvre sur l'accent des vents chauds.

Pépites ensevelies sous le sable, les décombres — le songe fariné. Ailleurs, cribles et passoires ; un rébus clignote



Cocagne

[1987]

1

Il y a, au centre du royaume, une flamme qui s'éteint. La sentinelle dort. Un souffle fétide venu des mortes eaux agite la cendre, les plumes des sagaies. La lune ne rit ni ne pleure ; sous un fin nuage noir, elle est un corsaire borgne. Le factionnaire dort et ronfle ; son rêve lui promet des retraites aux flambeaux, des bûchers, une colline incendiée. Plus que la chaleur prodigieuse et trompeuse, la satisfaction du devoir accompli au summum des possibilités humaines, une prouesse digne, en tout cas, d'un sergent ou d'un maréchal-des-logis-chef, fait frissonner l'homme de quart et le perd. Le casse-tête sacré, une matraque hérissée d'une myriade de clous, glisse de ses mains et roule cahin-caha jusqu'à frôler l'orteil tabou de Messidor, l'Éclaireur Supérieur, le Grand Écouté. Ce prince, plus beau que la fille trop courtisée, qui d'un seul regard fait vibrer les cloches à jamais muettes, grave comme un marmot dénoyautant des prunes quand la pâtissière hâte le jeu, ce monarque preux et tranquille prend peur. Il dit au silence : « Au septième chant du coq ! Au septième chant de mon coq ! »

2

La brume, la menteuse, ne devait pas revenir avant la fin du monde. C'était écrit sur les tablettes de Ratichon le sorcier, un escroc qui pince jusqu'au sang les possédés trop lents à guérir de la fièvre diabolique. Elle est là pourtant, avec son odeur fade, jalouse de l'arôme du calumet, elle qui, sale qu'elle est, a caressé le cul des vaches, leurs bouses aussi larges qu'un couvercle de marmite, et maquille son pilou douteux en traîne nuptiale plus longue que, mis bout à bout, les voiles de cent souveraines.

Messidor grelotte, une feuille tombe, déchiquetée ; c'est la main d'un squelette. Il ne donne pas l'alerte, sauve le traître endormi, le guetteur préféré aux dents toujours luisantes sous le bec-de-lièvre. Ainsi, Messidor, le pur entre les purs, n'est qu'un félon ordinaire, indigne du forçat broyeur de mûres. Après-demain, déjà, il sera un géant, plus fort que Porcheron qui porte des mulets sur ses épaules ; il engloutira des sangliers entiers en deux coups de fourchette, boira des pinards lourds et aigres, puera de la gueule et des pieds ; les poils de son ventre descendront jusqu'à ses genoux, des vieilles femmes de vingt ans les tresseront avec adresse pour découvrir sa fleur sérieuse et couper le cou de son oiseau sage et cruel.

3

Messidor s'approche du mur de ceinture, un pied trois pouces de haut, une roche dure taillée par les esclaves, des minus à peine

sortis de leur parc, qui sentaient la crotte molle et le lait. Chaque jour, à tour de bras, le garde-chiourme les gifla, les fessa. Mais malgré les gémissements, les larmes abondantes, malgré les zébrures violettes de leurs reins, fiers de participer à l'édification du séjour des Maîtres, ils redoublaient de courage et chantaient sous le knout ; l'ahan obstiné bandait à l'extrême leurs muscles chiches, rongeait leurs os mous, les gratifiant pour le restant de leurs jours de gauchissements héroïques, de cicatrices énigmatiques qui, offerts en pâture aux invités des noces et banquets, pimenteront les atmosphères douceâtres, exciteront un remue-ménage nostalgique et mouillé dans la matrice des quasi-centenaires.

Messidor vacille au bord du précipice. La nuit roule comme une mer féroce. Les temps de l'abondance sont finis, les guérillas glorieuses, les razzias dans les vergers, dans les vignes, la conquête des nouvelles terres : la ronceraie, le liséré oriental de la tourbière, le talus fangeux du pré de Beauclair. Plus de rapts, plus de scalps ! Les couffes et les boisseaux vides, on manquera de fruits et de pain pour quatre heures. Dans les troquets, les rimailleurs ne chanteront plus la renommée universelle des rebelles.

4

Le coq lance son premier cri. Est-ce celui du berger ? Est-ce le chapon du nègre ? Le vieux déplumé de l'accordéoniste qui ne sait pas que son soufflet est crevé ? Est-ce le frisé des deux maries-salopes ? L'ébouriffé du rouquin ? Un autre encore, inconnu, trop loin ? Messidor a dit : « Au septième chant de mon coq ! » C'est sa

dernière chance après l'indigne clémence pour le chéri, le petit renard qui sommeille toujours, le pouce dans sa bouche couturée. Une erreur, la moindre hésitation, et il s'écroulera, coupé en deux par le glaive du manitou.

Messidor connaît ce cri par cœur, un cocorico unique, jaune comme le cuivre du clairon, pointu d'abord, légèrement fendillé, craquelé puis courbé et luisant, bleu acier, fier, content de lui, qui n'en finit pas, ne veut pas mourir avant le verdict du jour nouveau et suspend les cauchemars, les rêves très doux.

Ses oreilles bourdonnent, le cœur bat trop vite, l'écho joue aux quatre coins. Au septième appel, Messidor est un roi déchu. Il ne pleurera pas, maintenant la tribu l'observe. Un seul indice de mollesse et les braves brandiront cordes, burins, sécateurs, des tomahawks, des coupe-légumes, une forêt de canifs.

Il faut gagner le ciel aujourd'hui même. Messidor décrète l'exode.

5

Rubiette est désignée. Elle creusera la fosse, perdra ses ongles un à un ; et si, le terrassement achevé, ses mains offrent l'aspect dégoûtant de deux moignons sanguinolents, la cochonne devenue vierge aura accompli la besogne la plus noble de sa misérable existence. Que peut espérer la fille du Rouquin sinon de décrocher, à la faveur de douze travaux infects, quelques miettes d'une âme bougrement ordinaire ? Seul un bigle éperdu d'amour pourrait, à

la rigueur, supporter sans vomir ce visage moucheté de grains de blé niellé.

Rubiette hurle, trépigne, s'enfuit. Les prêtresses, soulagées d'échapper à la corvée, déploient un zèle inaccoutumé et la rattrapent, qui par les nattes, qui par les socquettes, qui par le fond de culotte. Elles la trempent dans la barbotière, recensent les péchés qui sortent de ses oreilles, de ses trous de nez ; il y en a de très légers qui s'évaporent sans délais, des foncés plus noirs que la suie, grimaciers et querelleurs, des tout ronds sous des chapeaux d'épines, des fumeux qui sentent le putois ou le rat grillé.

Ensuite, Rubiette est roulée dans le sable coquillier. Les abbesses frictionnent nombril et bas-ventre avec du papier d'émeri ; elles hésitent entre la tonte radicale et la peinture au brou de noix, renoncent par manque de temps ou, sans doute, pour éviter, dans l'autre monde, l'inférieur, celui des ancêtres et des tuteurs, un châtiment qui jamais ne comptera pour du beurre, de la roupie de sansonnet.

6

La sentinelle est au cachot. Entre planches mal jointes, […] Messidor l'observe, le cœur pas plus gros qu'un rognon de lièvre.

Après l'élection forcée de Rubiette, il a mouchardé, a livré son page en sucre à la maréchaussée. Le jeune soleil du dernier jour donnait déjà, et le trouble du Grand Écouté, goutte à goutte, perlait sur son front. Il savait qu'il n'esquiverait pas les questions de Tatillon le binoclard qui, dans une autre aventure, un autre été,

s'appelait Œil-de-taupe, puis Hublot, ou Visière, lors de la traversée de la Rivière Verte, quand tous les galériens périrent noyés. Messidor cherchait une planche de salut, mais la spirale vertigineuse du triple foyer droit de Tatillon l'engloutit. Alors, à demi fou, il pointe ses index, les deux, vers le tordu du bec enfin réveillé par les insultes et les coups. Messidor jubilait ; il se haïssait, savourait le saccage secret. Un roi sourd, incapable de reconnaître le cri d'un coq familier, dominait le pays et les régions circonvoisines. Le plaisir secouait Son Altesse ; le peuple ne vit que la colère, applaudit. Le jeune soleil du dernier jour portait plus d'ombre que de lumière.

Messidor regarde le prisonnier, nu, les chevilles, les bras et le cou enchaînés. Judas debout, les genoux fléchis, la tête inclinée sur son épaule tuméfiée. Un fil de morve, de bave, dégouline de sa bouche malade et brille dans l'obscurité. Messidor se souvient du jardinet d'amour, là-bas, derrière les cabinets ; là-bas, avec pour seul témoin le gardien des merdes dont le silence était acquis par une promesse d'avancement et la permission, juré craché, de jeter un œil, il couchait le mignon sur la terre fraîchement sarclée. Après avoir bâillé plusieurs fois, après avoir reçu son cadeau quotidien, quelques sucreries, une image, une fleur de soie, un bouton irisé, l'enfant ne se faisait plus prier. Messidor, très lentement, une heure entière, glissait sa langue le long de la fissure, de la lèvre supérieure au nez, sans jamais déborder.

7

La fosse est terminée, Rubiette envoyée illico à l'infirmerie. Elle a bien travaillé ; les surveillantes n'ont usé que trois badines, pas davantage, et leurs paumes à peine rougies sont bien vite adoucies par le jus d'une seule patate. Oui, c'est un beau trou, profond, trois pieds sept pouces, dans une terre dure noire, martelée avec soin, même sur les bords et le bourrelet extérieur. On a envie de toucher, palper, enfoncer l'ongle, de croire que c'est permis, inscrit sur les parchemins, que le mât gigantesque fabriqué en cachette par les compagnons charpentiers, dix fois plus long que, paraît-il, celui du maire ou de ses conseillers — il dépasse donc le grand chêne et troue les nuages —, que ce mât-là, par la faute d'un fourmillement insignifiant dans le bout des doigts ne risque pas de s'écrouler, de se briser sous le poids des nomades, leur interdisant irrémédiablement une contrée céleste, une oasis ouatée, sans coq, sans feu de camp, où les punis ne le sont plus, où le roi, chaque soir, oublie le nom de son aimée.

Messidor jette la première offrande dans le trou, une couronne de perles multicolores qu'enfilèrent les favorites répudiées, les épouses jamais contentées, fût-ce d'un baisemain. Derrière lui, la fille des donateurs s'impatiente. Popeline a coupé une tresse, […] Rubiette, bien sûr, est excusée ; Prémolaire, l'éternel édenté, propose la moitié de sa boule de gomme ; des anonymes se débarrassent de tout et de n'importe quoi, Saint-Frusquin d'une chaussette trouée ; et Vieille Soupière, le cuisinier, en profite pour déverser les rogatons d'un mois de bombance ; avec Croupion, on évite le pire, car toujours prêt à montrer son fondement à des spectateurs

lassés d'une exposition trop fréquente, et réduit à la mendicité à force de soudoyer son public, il avait décidé de chier sur place. Une taloche seigneuriale sauve la cérémonie. Enfin, Ratichon porte le ciboire, un cristal très pur, et l'élève solennellement. Bien qu'aveuglé par un soleil au zénith, le populo distingue la frise légendaire, des matelots en uniforme bleu qui chantent des « ohé ! » et dansent sur une mer écumeuse. Ratichon brise la coupe. […] Popeline pousse un hurlement de truie égorgée ; elle dit que l'automne est passé sous sa jupe.

8

Ouf ! Le mât est dressé, droit, superbe, si large à sa base que les bras les plus longs ne peuvent l'entourer ; quant à la hauteur, c'est à perte de vue. La décoration, harmonieuse, combine rayures écarlates, guirlandes de fleurs, étoiles et comètes, pattes de mouches indéchiffrables, scènes de chasse à courre — une biche agenouillée verse des larmes grosses comme des ampoules —, cœurs percés de flèches venimeuses, une paire de fesses ingénues, sans poils, où l'on reconnaît la main rageuse et désespérée de Croupion.

La sueur, le sang ont trempé la terre sur un rayon de plus de deux mètres ; il y eut des blessures superficielles, des égratignures au front des filles curieuses, d'autres profondes, incurables, véritables entailles mortelles dans la peau veule des esclaves. Par trois fois, le mât capota. Les victimes, une bouillie informe, sont ensevelies à cette heure par les proches parents qui, sous la chaleur

insupportable, se souviennent de la baignade insouciante d'hier, rêvent d'une sieste interminable à l'ombre des saules, des fourrés, des barques renversées. Ah ! dormir du dernier sommeil, pendant dix mois s'il le faut.

9

Messidor s'assoit sur le trône. On apporte le breuvage mentholé, les corbeilles de fruits. Il hésite ; ses mains volettent, capricieuses, du gobelet à la poire, de la pêche à son cou, à ses cils, à la pomme verte, à la rouge. Il choisit le raisin noir, le dépose à terre et, de sa sandale tressée où pendent les ergots ennemis, l'écrase lentement, grain à grain. Le sacrifice peut commencer.

La sentinelle est traînée au milieu de camp, à l'endroit de la faute, dans la cendre encore tiède. Sa nudité ambrée, affaissée, douloureuse, fait pouffer les badauds, surtout ceux qui, au bord de la rivière, trouvent mille excuses, le fond de l'air frisquet, l'eau glacée, boueuse, une digestion difficile, l'apparition soudaine et improbable d'un aspic, pour ne pas se dépouiller de leur chemisette ou de leur maillot de corps.

On crache sur l'infâme des molards longtemps préparés, des glaviots arrachés du fond de la gorge. Le condamné ne tressaute pas, on dirait qu'il est déjà mort, empaillé. Messidor incline la tête ; dans ses yeux, Tatillon voit rouler un torrent de framboises en coulis, tourbillonner des pivoines, des roses sombres et trempées. Alors, en moins de deux, la bastonnade est à son comble, la chair

si tendre transformée en capilotade. Puis, les bourreaux, cinq costauds pour chaque membre, nouent les courroies qui résistèrent aux manœuvres diluviennes. Mais, avant le supplice, l'écartèlement, avant les « Oh ! hisse ! » et les « Ollé ! », Trente-Trois, fils d'un tôlier et chirurgien de service, cisaille la lèvre difforme en suivant bien l'ourlet. Messidor éclate d'un rire tonitruant et le mât, un instant, tressaille. Popeline dit que l'hiver entre dans son corsage.

Dans une clameur terrifiante, les assistants se ruent sur le corps amputé, déchiqueté, les uns pour recueillir la relique qui, au cours de l'ascension les gardera d'un dérapage fatidique, les autres pour boire le sang, manger le cœur, le foie, et à plus forte raison, les roupettes mignonnes, si, dans la mêlée, par un heureux hasard, en échange de quelques horions, ils parviennent à mettre la main ou le pied dessus. La fièvre grandit, les morsures s'égarent sur des épaules, des cuisses, elles, bien vives. Messidor n'a pas quitté son siège sublime ; ses sujets, les gradés et les serfs, les brutes, les timorés, arrachent leurs déguisements. La chaste contrée craque de tout côté ; une marée humaine, silencieuse, hormis des clapotis, de brefs étouffements, des borborygmes feutrés, ondule et frétille, de l'heure du goûter au premier carillon de l'angélus.

10

Ratichon ne partira pas, son ministère et sa soutane lui interdisent l'escalade. […] Il doit aussi recoller les morceaux du martyr, remplacer les pièces perdues, dévorées, veiller sur les tombes. Pêle-mêle, balluchons et cabas attendent au pied du mât. La nuit

infidèle et bonne retient son encre. Trente-Trois n'en finit plus d'humidifier les quiquettes irritées, de pommader les fentes boursouflées des demoiselles surprises de porter sur elles une fontaine de délices sans pareille qui ne fait que regretter les chatouillements et les pinçures en vigueur jusqu'ici ; notre spécialiste tripatouilleur au doigté hors de pair extirpe de l'autre boutonnière, délicate, microscopique, les tiges des herbes mauvaises, des brindilles, des os de poulet et même, contre toute attente, un manche de casserole. Devant tant de chichi, Croupion hausse les épaules ; la mine réjouie, prêt à grimper, il s'impatiente. Alors pour ne pas perdre de temps, les culottes sur les mollets, il calme ses démangeaisons en frottant outrageusement son postérieur contre le mât.

Les migrants rassemblent leurs forces. Personne n'ose parler ou soupirer. Est-ce la peur ? Courage ! Les oiseaux appellent. La terre triche et pue. Les promesses viennent d'en haut.

Messidor hurle : « Qu'on apporte la scie, le grand passe-partout ! »



Rose, Raoul et Courte-Queue

[1988]

(L'histoire commence et se déroule en ces années- là ; du ciel tombèrent d'étranges cailloux en forme de poisson.)

C'est l'hiver, à l'aube. Raoul découvre Rose, elle charroie du fumier frais et fumant. Il bande comme un cerf, est saoul comme une vache. Il la veut pour toujours. Des vapeurs bleuâtres nimbent la figure de Rose, ses joues grasses et rubicondes, une citrouille mûre sous un bonnet noir, diablement belle. Sur les collines, il pleut de l'or, des genêts, une flopée de sous neufs. Le fumier sent bon le nom de Rose, et la campagne entière fleure le purin remué. Rose est partout ! dans l'air, dans les arbres, sur les prairies et la brande ; elle sort de terre comme les ressuscités ou les taupes égarées. Rose jette sa fourche, relève ses jupes jusqu'au menton. Elle s'accroupit et pisse. Raoul croit ce qu'il voit et peut-être en Dieu pour la première fois. Caché derrière les lauriers-cerises, il voit une lune pleine, la forêt domaniale, des broussailles sauvages et l'ouverture du puits de la mine. Il ne sait pas si Rose est plusieurs, si elle répand de l'eau claire, du vin bénit ou quelque encens. Il voit

le piment rouge. Sa trique crève le coutil. De grands oiseaux blancs percent les nuées. Rose s'essuie d'un revers de main. Raoul perd son jus, dégueule chopines et pain à l'ail.

Des mois passent, les plus jolis, de Pâques à la Saint-Jean. L'emphysème emporte le père de Raoul, l'influenza son frère de lait, la mère meurt de chagrin, une chèvre de vieillesse. Raoul ne dort plus, boit pour oublier qu'il boit, pour oublier la Rose, ses mamelles devinées, la croupe mulassière, grumeleuse, très fendue, sans fond, toute cette chair crémeuse et terrible ; Rose à la vaisselle, au balai de bruyère, souriante et ravie ; Rose aux champs, devant les bœufs, derrière le brabant ; Rose armée du coutelas, bras levé sur le verrat gueulard ; Rose, la Rose, demi-nue, penchée sur les marmites, les cuisses écartées devant un feu d'enfer. Raoul brûle, il donnerait son chien pour renifler les poils de Rose, même bonnement sous les bras. Il est inconsolable ; et riche, malgré la chèvre.

Rose endure les sévices ordinaires : taille prise, mollets et tétons pincés, doigt à la raie. Elle ne répond pas coup pour coup aux insultes, aux rebuffades ; les maîtres las confondent souvent bestiaux et valetaille. Que lui importent ces tripotages ! Elle a doublé ses dessous. Que lui importent ses dents gâtées, perdues, sa démarche de jument prête à mettre bas ! Rose est folle de sa chevelure, folle à lier. Elle, qui n'est pas mauvaise bougresse, moleste les teigneux et crache sur les pouilleux ; le contact d'un pelé la tuerait

sur l'heure. Pour ses cheveux, Rose récolte la sauge des prés, les bourgeons du peuplier, les fleurs de camomille et de capucine, les feuilles de la bardane, du buis, l'écorce et les jeunes rameaux de l'aulne. La bourrasque ou l'orage ne la font pas reculer, elle ne craint ni le clan des voyous du crépuscule ni les pentes escarpées des hautes terres. Rien n'est trop imprudent, sa toison avant tout !

À l'automne, la contrée est en ébullition. Les barbares assiègent la Ville élue entre toutes. On dit que le désert qui la jouxte recule ; on ne l'aperçoit plus du haut du beffroi. On raconte que les pierres de ce désert, qui ne sont pas aveugles, entrent en grande colère ; elles s'élèvent et tournoient dans l'air qui guérit de tous les maux et que personne n'a respiré. Il est trop tard, l'homme à la peau d'écume, au ventre lisse, ne viendra plus. Ici, une troupe d'énergumènes, bandits de grand chemin, vauriens du même acabit, pille les greniers, crève les paillasses. Sur la place des bourgs, ces salopards masqués giflent les notables captifs, l'un après l'autre, sans hâte. Les bannis d'autrefois, un sodomite, doux bardache réchappé du soufflet de forge, les voleurs mutilés, tous les mécréants rient sous cape, méfiants encore. Une tempête de neige étouffe l'outrage. Le prêtre tonne en chaire. Il faut se serrer les coudes contre les loups, contre Raoul.

C'est un affreux depuis toujours. Sur son berceau déjà, on hésitait entre le crapaud, le surmulot et la gargouille de la chapelle. Raoul ne criait pas, ne souriait pas ; on l'oubliait. Le frère de lait

fut bien soigné, en cas. Quand il sut marcher, Raoul remplaça l'épouvantail du champ de maïs, immobile du matin au soir, les bras en croix. Puis sa mère, dans un geste malheureux, une erreur de distance jusqu'alors improbable, renversa une assiette de soupe aux choux bouillante sur la tête du crapaud. Les passes du rebouteux furent inefficaces. On n'insista pas, il retrouva sa place de tourmenteur d'oiseaux. D'abord purulentes, les cloques durcirent. Cette pourriture sèche dessina des alvéoles de chair plissée ou tendue à craquer, minuscules concrétions, arborescences brunâtres, grisâtres, violâtres, écœurantes. Il était si laid qu'on l'accusa de toutes les calamités : le lait tournait, les poules et les canes ne couvaient plus, naquit un veau à cinq pattes qui ne survécut pas ; et la coulure des vignes, l'invasion des doryphores, le puits tari, la barque chavirée. On ne le battait pas par crainte des contagions. Seule une voisine bancale et menteuse le consolait : « La beauté ne fait pas mûrir les tomates ! », disait-elle gravement. Raoul grandit plus que de raison, plus que tout le monde en ce pays. Ce colosse n'aimait que son chien, un roquet presque aussi laid que lui. On affirmait que les mains de Raoul étaient palmées, que sa bouche s'ouvrait sur quatre rangées de dents, que des écailles phosphorescentes couvraient son poitrail et son dos ; on mentait. Pour le vrai, des filles songeuses quand luisent les étoiles, des épouses délaissées, égarées, furent pourfendues par une corne inimaginable, un tronc d'ormeau de dix ans d'âge, affûté comme un soc, brûlant comme braise. Rendues à leur famille, à leur mari, elles parlent encore du mandrin dans leur ventre, des grognements de la bête.

Rose défaille dans sa crinière. Sous la brise, les frisons des tempes, de la nuque, lui donnent la chair de poule. La nuit, sans relâche, elle crante, tresse, frise, ébouriffe. Elle compose des nids oblongs où couvent les oiseaux des rivières, crêpe des gerbes, entortille des treilles, cisèle des galeries pour les mantes religieuses, les criquets, pique bluets et coquelicots, bâtit des carènes de navire, élève des huttes et des bûchers ; un ruisseau cascade sur des massifs de morilles, un brouillard d'aubépine nappe des fourrés roussis. Pour célébrer sur son chef ces carnavals, des fêtes nautiques jamais vues, mille processions royales, elle dérobe rubans multicolores, dentelles, laines crues ou angoras, n'épargne ni la queue des coqs ni les ailes des pintades ; le dindon la fuit comme la peste. Dans son réduit, ça sent les fers chauffés, la peau cuite, les ongles brûlés. Au matin, l'eau sucrée noie les pièces montées. Personne ne doit la surprendre, connaître le secret. Elle partira bientôt. Elle a entendu le nom de Raoul, elle a entendu la disgrâce.

Il maltraite son chien qui ne le lui rend pas, qui lèche ses orteils crasseux, ses larmes, et réchauffe son ventre malade. Raoul a froid, comme chacun. Il entame la dernière barrique. Il est cerné, la mort pue le vin. Rose est loin, placée chez les riches.

Aucune comète ne paraît à l'est, nul cavalier vêtu de brocart et d'hermine. Malgré leurs yeux crevés, les oiseaux des cages modulent des cadences connues. L'an nouveau ne promet rien. La Ville

élue entre toutes est muette. Le désert rétrécit, une assemblée de fidèles n'y tiendrait pas.

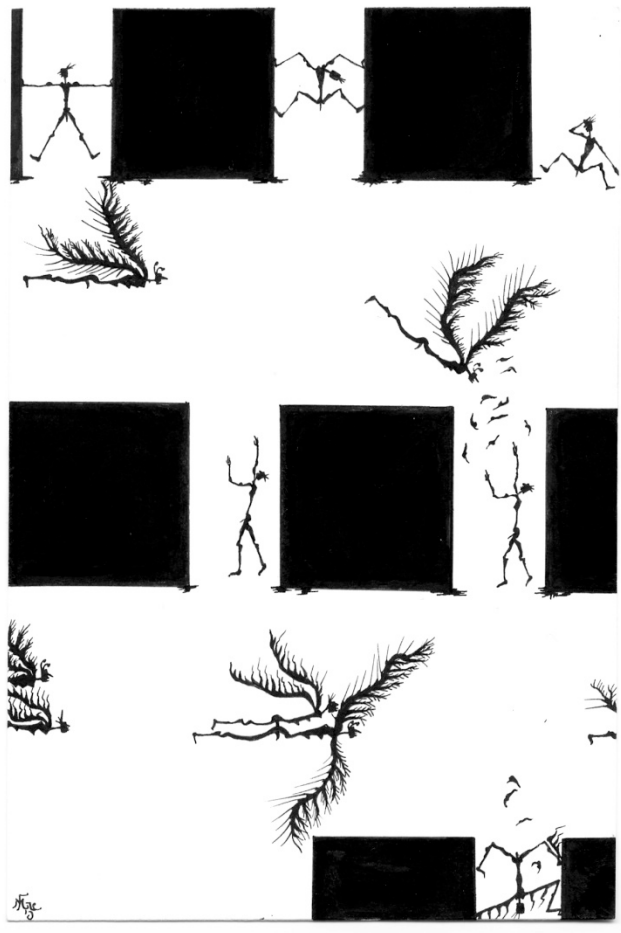
Rose surveille ses décoctions, invente des embrocations parfumées. Elle nettoie son démêloir, les peignes de corne, ou d'os, elle ne saurait dire, puis, en dernier, le plus précieux, tout d'écaille de caret, cadeau de la patronne, un soir très chaud dans le boudoir. Elle veut le voir ! de ses yeux voir ! Les crapauds ne crachent pas de venin, leur derrière ne lâche rien d'autre que du lait ; ils n'ont mordu personne, il n'en pleut jamais en grande quantité ; ce sont des menteries rapportées par des bouches méchantes. Raoul est-il olive ? gris roux ? Très vert rayé de jaune ? Rose rabat son capuchon bien bas sur le front, elle se méfie des fils de l'araignée, des lichens sauteurs. Elle coupe à travers champs, légère, joyeuse dans ses sabots. Elle défie les détrousseurs au bandeau sur l'œil, fait la nique aux braconniers, aux garnements lapideurs. Le dégel brouille la terre, le soleil est une fleur de pissenlit. Rose sue, les cuisses excoriées. D'une rive à l'autre, au gué des Ablettes, elle tire un mendiant par la manche, brèche-dent chauve, mais propre. Il porte, pendu à une ficelle qui lui sert de collier, une sorte de poisson en bois usé, craquelé, un poisson à l'œil d'or. Le gueux prédit beaucoup de lumières dans un val étranger, des flamboyantes, des sulfureuses, et puis si grises, plaintives. Il annonce des midis gourmands, le fruit d'un autre monde, des batailles, beaucoup de batailles, enfin l'ire sanguinaire d'un chacal. Il dit aussi que tout est perdu d'avance, que Rose devrait retourner d'où elle vient ou, mieux encore, mourir sur place. Il dit qu'il ne parle que pour elle,

il ne sait rien de celui qui lui survivra. Rose ne voit pas la main tendue ; on ne récompense pas les charlatans, ces baragouineurs à la langue de vipère, trop fainéants.

Les loups ont fui. C'est une bonne année ; on ne compte pas plus d'une douzaine de victimes à moitié dévorées ; des enfants pour la plupart, et quelques contrefaits qui, bénits par l'Église, les mains et le cou soigneusement taillades, servirent d'appâts. Il n'y a plus de temps à perdre, la saison est propice ; il faut protéger les femmes, capturer Raoul, le dépecer vivant, le couper en morceaux et cuire son âme damnée.

Ce n'est pas la cloche, ni le craquètement des grues. Le sang lui monte à la tête comme les bulles des fontaines ou de la piquette. Rose est au but, au songe ; elle ne peut pas se tromper. Ça folâtre, gazouille, pépie ; on dirait le chant du pinson ou du bouvreuil dans des bosquets plucheux ; on dirait la fauvette et le rouge-queue ; il tombe des plumes, de la mousse ; les bambins soufflent des pétales sur les cils d'une pucelle ; un buisson de roses, les roses, ah ! écorchent si peu d'une dame la robe d'argent. Rose regardera Raoul droit dans les yeux, sans loucher, sans plisser son nez, sans sortir son mouchoir. Elle ne le touchera pas d'abord, ne crachera pas par terre trois fois. Pour sûr qu'il lui offrira du lait ! Mais, comme la sanie des panaris, comme la chiasse des chouettes sur les fagots, l'air sent soudain. Dans la demi-obscurité du chai, Rose

découvre Raoul. Il ronfle, la tête dans ses bras. À ses pieds, le cadavre d'un chien, pourri, infect. Rose bouscule les bouteilles vides, des pots graisseux et, avant que de tourner de l'œil, entrebâille la lucarne. Les araignées reculent, les rats, les cafards. Un rayon fluide enflamme la charogne, les os et le moisi. Raoul gigote ; sa chemise, aussi grise que les taies du Maître à la fin des chasses, dénude le corps géant, mat, sans écailles, sans rayures jaunes. Rose croit ce qu'elle voit et peut-être au démon pour la première fois. Elle voit l'énorme trayon, l'anguille mordorée à tête cramoisie, une racine qui respire et vit, ronde, épaisse, plus majestueuse que les tiges ratatinées des Messieurs toujours impatients de sortir leur infâme rejet fleurant les saponaires communes. Rose fond et coule ; elle a vu la paire de pépons. Elle veut Raoul à jamais. Alors, elle mouille de ses larmes, des vraies, mille et mille jaillies de son cœur empli à ras bord, sur le point d'éclater, des larmes lourdes comme les gouttes d'une pluie d'été, comme le lait au sein des nourrices, des pleurs du premier jour de veuvage, de l'orpheline chagrine, tirée par les cheveux — les plus fins près des tempes, — Rose mouille le front de Raoul, le menton et le cou, baise infiniment la brûlure, d'une bouche pointue, très silencieuse, ou appuyée, ouverte jusqu'aux oreilles, ventouse apaisante, avec un souffle tiède et le bout de la langue. Rose et Raoul se bercent dans la puanteur. […]



Il pleut l'ange

[1988]

1

L'illusion n'est pas le rêve, elle tue lentement comme génuflexions de courtisan. Déjà les papilles du goûteur sont brûlées : gibiers mortifiés, sauces vineuses, menthe forte, gingembre, rien n'y fait ! Les mites ont dévoré l'écharpe, ça schlingue au bord du vase. Bientôt les asticots mangeront les yeux.

Pourtant, l'irisation des rayons matutinaux sur le verre dépoli de la fenêtre laisse présager une circonstance propice à des manœuvres fumeuses.

Un cierge vacille dans la brume. […] Frais rasé, le mousquetaire suranné scie ses béquilles et chausse des escarpins. Il faut sortir, visiter des lieux saints, des cellules austères, contempler des rosaces et, dans l'incendie, ressentir la proximité de la mort ou des métamorphoses.

2

Les nuages, une frise entière, le déposent sur la dalle. Il pleut l'ange, la fresque ruisselle et fond. Le soleil de dix-huit heures — le rouge — coule son chromo, inonde la surprise. Les orantes n'en croient pas leurs yeux à jamais dignes de foi. Des prélats perdent la face et bavent quand le chérubin choisit une pose exquise ; est-ce fleur, l'animal gracieux ?

Je découds les revers de ma veste, les doublures ; dans la bourre des ourlets, j'ai caché jadis des lames de canif, de rasoir, des ciseaux fins, des scalpels de laboratoire. Blême de convoitise, avec les gestes d'un expert en dépeçage, je commence le noble et sale boulot — un seul gloussement et les visiteurs (espions, cafards) renverseront les grilles au nom d'un martyr rôti ou fendu en deux. Sans anicroche, je collecte une boucle de cheveux dorés, les plumules de l'oreille, la veine ardoise du poignet, une gamme de couleurs de peau : l'opale miellée, l'abricot mûr, le caramel. L'ange souffre un peu quand j'entaille la rotule et les cartilages du coude.

La cloche tinte, le gardien du cloître joue du loquet, de la casquette. Je néglige à regret les globules tièdes, les lymphes, le sperme, une cascade de jus puants. Je restitue mon butin, ne conserve qu'une amulette, une goutte de sa sueur que je glisse entre deux orteils.

3

L'agneau du pré joue au mouton de mer. À l'horizon, l'usine lâche le soufre et le gris. Je mime mes hauts faits, les parades, des rôles d'exception ; très tôt j'inventai un alphabet, des poésies, des mots d'amour parfumés, des insultes inouïes, un chapelet d'insultes, un tombereau = *Mon zinnia, mon animal follet, ma putain sous le nimbe !* Il incline la tête, dégrafe le col de sa chemise ; son duvet n'a connu que l'enfer des soupentes, les clartés électriques. Il entend encore le bruit glacé des baisers maternels, le boucan des réprimandes tutoriales.

Essoufflé, presque nu — une chaussette tricotée main fait montre d'opiniâtreté — il galope droit devant lui, à l'aveuglette, à perdre haleine, se jouant des fondrières et des lambeaux de peau, des petits fragments de chair juteuse qui s'accrochent aux branches épineuses. Il court pour échapper aux shérifs étoilés, pour oublier les bulletins médiocres, l'image pieuse des missels, le dégoût des nuits sans lune, sans fantôme.

Las ! grosso modo, en fin de sprint, la terre est encore la terre, légèrement voilée, cabossée, elle tourne dans le même sens, toujours. Alors il perd un cil et je formule des vœux chastes. Je retarde le moment fatal, le ressac des salives ; commencer, c'est commencer de finir.

4

Mine de rien — je suce une pierre poreuse —, je l'ai conduit sur le sentier qui sent l'étron tout sec. C'est un chemin interdit ; des costauds sont morts de désir ici et des gamines curieuses de surprendre, de toucher la grosse chose des hommes.

Monte la clameur d'un autodafé, un nuage de moustiques entonne vêpres et complies. […] Le pèlerin met genou en terre et s'allonge sur les bogues de vingt automnes. Dans l'ombre du châtaignier, sa tempe luit comme une coquille, les paupières en disent trop long, les fentes mentent, tout ce bleu en écailles. Est-ce un fermier, un boucher ? Fait- il commerce de limonades, de pain d'épices ? A-t-il dompté des bouledogues ? Parle-t-il aux éphémères, à la mante religieuse ?

Il fleure l'encre de Chine, la transpiration des stades, des après-midi de plein air. Mes mâchoires battent la mesure du fandango, le cœur cogne dans l'eau, dans l'huile froide. La proie, de mon spectre vieillard ondule, siffle — le serpent change de camp. Son sexe est toujours haut, j'évite les comparaisons. Mon strip-tease fait fiasco. Il rit, il n'a pas tort. À l'aube, il passera la frontière.

5

Après le feu aux poudres, les jours passent, un à un. Certains perdent le nord à mi-parcours, outrepassent les bornes de la décence, d'autres exhalent une plainte de courtisane moribonde et repentie ou, en désespoir de cause, esquissent une chichiteuse queue de poisson. C'est la pagaille sur la croûte, sur les eaux. Les vents cardinaux, une nébuleuse où tout appel s'épuise, ne chôment pas. Il y a des batailles cruelles perdues d'avance, des luttes sans mercy au son des fifres et des tambours, des guérillas sans récompense. Les chats perdent leurs poils, les mouettes leurs plumes, un ministre son portefeuille. Des robots forniquent, un volcan s'éveille, les facteurs sont en grève, m'oublient.

Je lis dans le marc de café, écorche mes gencives, prie comme femme de marin ; des ex-voto en papier mâché emplissent mes tiroirs. En phase lyrique, je romance : ton absence a brisé ma *vi-ie*. La surprise est au clou, je réponds aux petites annonces, l'almanach rose, la chiennerie.

Dehors, un bijou de captive au cou, la fille de l'affiche pleure ; elle mord dans son kleenex et les lèvres, les deux croissants framboise, roulent sous les bottes de l'éboueur. Dans les vitrines, le sexe est une viande au rabais. Les enfants de la foire au plaisir louchent sur le nougat rance, leur ballon bicolore empeste le mazout. Le dos en sang, un fakir de service réclame une ambulance. Je vais m'asseoir dans l'or et la pourpre ; les divas aphones, les grandes voix inhumaines chantent en solo. Sous le feu croisé du laser, un bandit de trois heures du matin tète ma langue.

6

Il a vu les îles paludéennes, les calottes glaciaires, regorgement des chèvres, la danse molle des neuf princesses. Il a entendu le chant des sirènes, des baleines, cueilli des orchidées sur le bitume des grandes autoroutes. D'accord, je porte un igloo sur le dos. Il a partagé la natte des lépreux, rêvé dans des lits douillets ou sur la terre battue des cités troglodytes. Il a prêté son corps à des camionneurs obèses, à des bergers en rut. L'écorce de ma main craque en dépit du bon sens.

Oui, parfois c'est un ange qui jalouse l'azur, qui marche sur les flots quand mon radeau fait naufrage. Il me préfère plus vieux que moi, veut tout manger dans ma bouche, les spaghetti aussi. Parfois c'est un zèbre qui caracole à la lisière des forêts. Il se cabre, secoue sa crinière. Je le bouchonne, l'étrille, le roule dans l'avoine. Le soleil de dix-huit heures — le rouge — muse un brin. Le chromo est un retour de guerre, les ennemis s'étreignent dans la roseraie d'un cimetière. Le zèbre perd ses rayures. Tout noir. Tout blanc.

Je me courbe sur le ventre du dormeur, sur cette racine lisse que les gnomes de la nuit ont meulée, une feuille de papier à cigarette ne passerait pas entre mes lèvres et le nid. Si près du but, Satan ne pense plus au baiser, il vend son âme aux enchères et mord.

7

Il refuse d'être le palmier de mon rêve et m'offre des chrysanthèmes. Nous marchons sur une plage déserte, dans le goudron. Les mâts blancs des bateaux percent la nuit. On entend un chant funèbre et doux, des enfants sont donc morts. Dans un bar, les marins ont troué toutes les filles de leur village. L'ange trouble toujours le fidèle. Mais la soupe, le brouet du temps des beaux parleurs, est froide, désespérément.

MAS-TU ABANDONNE
10/63

Miettes en sauce
— reliquaire —

[1993]

Le petit doigt du saint, une esquille de lièvre en sauce, couché, bonbon d'os, dans la crèche, les copeaux. Comme l'or profus s'éparpille et fleuronne (beurre râpé, jaune riche — coucou/cocu —, soleil sur les meules). Je le suce, je m'en perce la doublure des joues, la langue aussi, trop grasse, cardinalice et menteuse — ô roulette, dentistes en surplis !

Prépuce au fond de l'ampoule ouverte comme un œuf — les mains des idolâtres (ça poisse) ont graissé la coquille. Sur un lit de feldspath, de gypse caillé (et le tungstène en treille) repose une rondelle de peau, une tranche de cou, ratatinée, fraîche pourtant du dimanche dernier (la volaille, à plat dos, cul béant, attendait son farci).

Sentinelles, deux grillons affrontés, secs, chevauchent, pour la pose d'artiste, un coffret émaillé dit au Casque gaulois, bleu caporal, et presque intact malgré le caniveau (vermicelle ou lessive). C'est le trésor des trésors, une gaze au toucher. Cheveux de Marie-Jeanne. Les mots, déjà. Cheveux de Marie-Jeanne. L'abeille prise ; une friction d'orties.

Sans tenailles, sans fil noué, ma canine est morte. La souris, petite, petite, fait chou blanc. Je vis sans récompense (mais la langue appointée colmate l'intervalle). Ma prière zézaye et chuinte. Sur l'autel hydrophile — c'est son nom —, la perle de ma chair, un gros grain de riz bouilli et rebouilli, au dieu du maïs et des éponges emportera mes vœux. Bel évier neuf (sa faïence, sa parure), pluie miraculeuse. Et la joie entre toutes du métayer ventru et des filles de ferme bottées comme les hommes.

Noire, aiguisée, elle est là, bec d'oison, griffe de chimère naine, dans sa valve fossile (gloire à vos cœurs de feu, Vénus & Jacques !). Épine dans le mille, au milieu du genou couronné. Je tombais à plaisir ; en boxeur, en danseuse, en enfer ; à bonheur, en habit de kermesse. Longtemps sans tache, je riais le dernier.

Quand tu vivais, pantin chéri, cochon pendu, je bisais l'eau des sources et des vitrines. Perizonium de poupée ou fichu de grand soleil, ton mouchoir déplié (l'amidon de tes sucs, comme une craie

craque et s'émiette), plié, déplié, humé, léché peut-être, une fois l'an, et rangé poliment dans sa châsse gothique en carton colorié à la main.

Sur la langue, au bout, le nom de chose, le petit nom, le nom commun. Ni verre à dents, à moutarde, ni coupe en or ciselé. Calice, c'est pour les fleurs savantes, pimbêches clouées à quatre épingles dans l'herbier... siphon, les marionnettes... si belle en ce miroir... si Paris en bouteille... un petit coup, c'est agréable... Au bout de la langue, à un poil près... Ciboire de fête, ciboire de cristal (on entend le ciel pleurer ses gammes), ciboire aux œillets de poète. Nos hosties en pluie : l'immangeable monnaie-du-pape et ces croûtes de fromgi rouge pour ne pas toujours faire semblant.

Bouton blanc de culotte, un ostensoir, entre deux portes, dans le fouillis crotteux de l'ombre.

Remède de mémère, recette de nonnette (toutes bonnes et pauvres ?), confiture et poison, bocaux du dernier rang, fioles du haut de l'échelle. Mon flacon sort du fumier, quasi neuf, rose comme un ongle de gamine, une perle de pacotille (les nuages pareils, au réveil, les gencives de bébé). Idole rose dans sa niche — un pur badigeon —, idole au long cou, adorée de mes yeux seuls, pleine à demi de mon sang de mauviette, de fifille pleureuse, rossée

— ô Blandine ! — derrière la haie par la meute riante des barbares à clous.

Parchemin cramé sur les bords, roulé aux petits soins, en bûche de Noël, et scellé richement (cordelière à six brins, graisse de bougie) qu'il me glissa dans l'interdit, sans avoir l'air — ni le jouir ni le rire —, à minuit, sous l'olivier béni. Je vois un outil, une carotte à tête d'homme (on dirait), je vois une corne de bœuf. Ce serait trop beau. L'énigme n'est plus au ciel. Je vois, côte à côte, des cercles magiques, deux hérissons roulés en boule, un jet d'eau qui mouille mon cœur signé. Plus beau qu'une Marie sainte, qu'une salope en rubis. N'ayez pitié ! Je m'entends avec moi.



L'appartement moutarde

[1995]

[…] Aux environs de Pâques, en prévision des vacances estivales, un concours fut organisé par la librairie *MOTAMO*, gigantesque entreprise dans laquelle j'occupais un poste de premier plan. Il suffisait d'écrire quelques lignes sur le thème de *L'Italie éternelle* pour gagner quinze jours de voyage dans la péninsule transalpine avec la personne de son choix. En outre les travaux primés devaient faire l'objet d'une plaquette luxueuse dont l'alibi culturel masquait tant bien que mal la seule réalité que l'on dût prendre en compte : une publicité de grande envergure pour une maison qui n'en avait nul besoin, puisqu'elle écrasait déjà, et de quelle manière ! ses rivales miniatures chaque année moins nombreuses. Ce projet me déplaisait et je ne m'en occupais que dans la stricte mesure de mes fonctions. La pire démarche me fut confiée : prendre contact avec deux huissiers et sélectionner les personnalités du jury, un Professeur d'université, un second, un troisième, un Chef

de la Propagande Artistique, un Directeur des Affaires culturelles, des Conservateurs, des Administrateurs, des Artistes confirmés etc. Le soir même du lancement de la compétition, l'idée me vint d'envoyer sous un faux nom mes deux paragraphes consacrés aux *« grands échassiers de la lagune »*. Mon hésitation me tint éveillé toute la nuit. J'en eus des démangeaisons sur la poitrine et les avant-bras. Au petit matin, dans une grande exaltation, j'écrivis d'un seul souffle les phrases qui, je n'en doutais plus, me vaudraient d'être couronné.

Le touriste qui met pied à terre sur l'île bénie de Torcello longera d'abord un canal extrêmement bucolique, mais beaucoup moins odorant que ses rivaux du grand centre vénitien ; ensuite, il ignorera les étals des dentellières — à Burano, on en vit de plus somptueux —, jettera un œil distrait sur le péristyle de Santa Fosca, sur le pavement à mosaïques et le Jugement dernier de la cathédrale, puis, empruntera, derrière celle-ci, à condition qu'il ne soit pas alourdi par une platée de lasagnes huileuses ou une double ration de spaghetti al nero, un sentier herbu, boueux, crotté, qui semble n'être dessiné pour personne et ne conduire nulle part. Si, en outre, ce visiteur néglige le risque de passer pour un poseur, un romantique attardé aux yeux de deux compagnons de voyage qui, dans ce désert marécageux, regrettent leurs exclamations de la Piazza San Marco et les extases, les pâmoisons d'un syndrome de Stendhal qu'ils trimballent infatigablement […] hors des murs de Florence, ce visiteur, donc, laissera tout bonnement couler ses larmes et, sous un soleil de plomb, immobile, statufié, il s'absorbera dans la contemplation d'un monde qu'il espérait depuis trop

longtemps, qu'il croyait perdu à jamais, un monde de premier matin du monde, où le ciel, la terre, la mer simplement s'unissent et se confondent, un monde extensible, lumineux, sans inquiétude.

Hébétés, ses deux acolytes l'entendront alors chanter mezza voce un air du vieil Ambroise Thomas : « C'est là que je voudrais vivre, aimer et mourir. »

Ma brève soirée avec Jill avait enflammé mon imagination. Mais la couleur de mon purgatoire ressemblait à s'y méprendre à celle des mois et des années précédents. À peine remarquai-je une légère éclaircie dans mon calendrier intérieur. Il s'agissait, en vérité, […] d'une illusion imputable à l'abandon de mes cartouches *Waterman* noires ; je les utilisais sans doute depuis mon entrée en sixième et je leur préférais soudain un flacon plat, ovale, d'encre violette. Non, la seule vraie nouveauté de ce temps était l'autostop. J'en usais et abusais. Moi d'ordinaire si attentif à ne rien perdre, ne rien abîmer, si méticuleux avec mes livres, mes documents, mes stylos, en toute conscience je me mis à les éparpiller, à les égarer pour un de ces allers-retours au petit bonheur la chance où il me semblait que j'atteignais les sommets de l'insouciance et de la désinvolture. Une parole amène, une poignée de main suffisaient à me remplir de joie, joie d'autant plus intense qu'elle entretenait l'illusion d'une authentique communion avec mes condisciples sans exiger de moi, mis à part les remerciements d'usage, aucun engagement particulier. Je ne répondais que vaguement aux questions que j'entendais sans les entendre et me contentais d'afficher un sourire des plus béats. Si, partageant mon mutisme, mon chauffeur branchait l'autoradio, s'il se révélait amateur de vitesse

et conducteur habile, s'il empruntait, fenêtres grandes ouvertes, des raccourcis qui m'étaient inconnus, alors j'offrais mon visage au vent, m'interdisais de remettre un peu d'ordre dans une coiffure de tout temps trop plaquée, trop stricte, et ainsi, presque paisible, je n'espérais d'autres surprises que la fraîcheur de la nuit ou le grondement de l'océan.

À l'approche des épreuves de fin d'année, mon anxiété me rendit plus loquace. Entendre l'inquiétude d'autrui ne pouvait que me rassurer. Je disposais de quinze à vingt minutes de trajet pour mettre à nu le point faible des garçons coriaces et hâbleurs, des je-m'en-foutistes, quinze à vingt minutes pour semer le doute dans l'esprit des forts en thème des deux sexes. Je n'interrogeais personne ; à aucun moment je ne me montrais foncièrement indiscret. Ma stratégie était d'une autre nature. Dans la majorité des cas, si on force un peu son attention, quel dur à cuire refuserait de s'épancher devant un pare-brise que brouille une pluie fine ? Pourrait-il longtemps résister au va-et-vient monotone de l'essuie-glace, à son chant plaintif ? Les empreintes sur la vitre, les bavures huileuses, mouvantes, irisées ne provoqueraient-elles pas la confession d'un instant de vulnérabilité ? Et ce flash du soleil n'évoquerait-il pas un été ancien, sans souci, sans cession d'octobre ou oral de rattrapage ? Et cet homme sac au dos ? Et le bitume qui va fondre ? Et ce toit comme un bateau retourné ? Mes remarques se voulaient incongrues, extrêmement originales et poétiques. Chacun, je le croyais, pouvait y trouver son compte. Je jouais sérieusement ; quelques rebuffades n'entamèrent pas ma détermination. À la veille des examens, je n'avais pas réussi à me rasséréner tout à fait, mais mon angoisse s'était fragmentée, émiettée, éparpillée.

Après la proclamation des résultats, en récompense d'un succès médiocre, j'acceptai sans hésiter, dans l'élan, la proposition que me soumirent deux personnages excentriques, deux esthètes d'une curiosité insatiable : un voyage à Florence et Venise en leur *affolante* compagnie.

La seule troupe qui m'ait jamais admis dans ses rangs du temps de mon adolescence s'était spécialisée dans le pillage des vergers et des vignobles. Les jours d'ennui, quand pleuvaient les mornifles, quand on regrettait les marelles des petits, les rondes, les quatre coins, le chef entre les chefs décidait d'une *razzia des bécanes*. J'échappais ainsi de justesse au supplice du chatouillement à mort, sort qui tôt ou tard attendait le plus délicat de la bande. À cette époque, j'étais anémié, valide, mais fragile. Mes cuisses de héron m'empêchaient de participer aux grandes batailles, aux expéditions punitives. Je gardais le camp, voué à la surveillance des trésors anciens et des nouveaux butins. J'arbitrais les duels, les mêlées, je distribuais les récompenses, j'organisais des fêtes, des jeux, des clowneries, des concours de déguisements, d'acrobaties, et même, une fois, un ballet, une gigantesque danse du scalp. Mais, pour la razzia, j'étais partant. Au signal du chef entre les chefs, chacun enfourchait sa bicyclette et pédalait à fond de train jusqu'au carrefour de la croix du pèlerinage ; là, personne ne pouvait plus nous apercevoir. Pour pimenter l'excursion et laisser à nos futures victimes une chance d'échapper au ravage, il était décidé qu'à partir d'une borne variable, tous les chemins surgissant à main droite ou, selon le tirage au sort, à main gauche, seraient empruntés, et sans exception. Dès que le gros du peloton s'engageait dans un cul de

sac ou se heurtait à une barrière naturelle infranchissable, les rapines commençaient. Sur le vélo de ma grand-mère Marie, bon dernier, tout en sueur, je respectais scrupuleusement la règle et jamais l'on ne put m'accuser d'avoir coupé le fromage ou triché en quelque manière. De loin, sans les envier, j'observais les guerriers qui ingurgitaient à s'en faire péter la sous-ventrière, à dégueuler tripes et boyaux, des kilos et des tonnes de pommes, de poires, de reines-claudes, de raisins presque mûrs, de pêches rouges ou blanches, et même, miracle ! d'abricots dorés à point. Pour la énième fois, j'acceptais d'entendre que trois groseilles à maquereau suffisaient à ma nourriture quotidienne avec, le dimanche et les jours de fête, un petit beurre partagé en six. Peu m'importaient, en surface, ces moqueries. Je faisais semblant de m'y être habitué et, à l'occasion, quand l'érection d'un rempart, la capture d'une ennemie, le creusement d'une oubliette […] me ravalaient au rang des laissés-pour-compte, je n'avais de cesse que de les provoquer. Je n'étais pas entièrement dans la bande, mais j'y étais malgré tout, malgré elle peut-être, malgré moi aussi, malgré elle et moi. Grâce à la *razzia des bécanes* s'ouvraient largement de nouveaux horizons. Il me semblait que le hasard, un hasard bien concerté en vérité, au sortir d'une de ces galeries à la fraîcheur sombre que les arbres, mêlant leur feuillage, dessinent au-dessus des routes et des sentiers, me permettrait de découvrir un coin de terre inconnue, un désert de dunes brûlantes ou une prairie vaste comme le monde, trempée par le soleil, qui deviendrait ma propriété exclusive et le but secret de mes futures randonnées en solitaire. Hélas ! mes rêves n'en finissaient plus d'être reportés car, repu, chacun des maraudeurs s'en retournait chez lui pour avaler dare-dare une

triple dose de bicarbonate de soude ; puis sagement, près des cabinets, chacun de son côté attendait le déferlement imprévisible et fatal d'une colique de tous les diables.

Ma mère n'osa pas gâcher l'entrain de mes préparatifs, mais son aide enjouée trahissait un souci que seul mon renoncement eût pu effacer. Mon père, comme à son habitude, se bilait en secret au fond du jardin ou sur les bords de la rivière. Les choux, les navets, une pêche presque miraculeuse occupaient ensuite la conversation du soir. Pendant douze années, de toutes leurs forces, ils avaient souhaité ma guérison ; ils avaient partagé mes espoirs si la maladie m'accordait quelque répit et tremblé plus que moi quand je rechutais. Venise, n'était-ce pas le bout du monde ? Mon départ les sidérait. Ils n'y croyaient pas vraiment. Pour la première fois, les vacances allaient nous séparer. Ils me vantèrent la Bretagne, les menhirs, les calvaires, les Bigoudens qui, en voiture, à cause de leur coiffe tubulaire, ne peuvent tenir la tête droite, et aussi la mer du Mont Saint-Michel avançant à la vitesse d'un cheval au galop, les bolées de cidre, les crêpes, les rochers sculptés, enfin la tombe de Chateaubriand. Rien n'y fit. Nos adieux furent rapides, trop silencieux. Dans le train qui me ramenait en ville où m'attendaient mes compagnons, le long d'un trajet que je connaissais sur le bout du doigt, j'éprouvai plus de sensations nouvelles qu'un voyageur inaugurant l'*Orient-Express*. Ma véritable vocation éclatait au grand jour : j'étais un nomade qui s'ignorait, un aventurier, un conquérant peut-être.

Il me fallut vite déchanter. J'avais trop présumé de moi. Cent kilomètres après le départ de la *« troïka »*, le malentendu était irréversible. L'extravagance de mes deux compères, mes deux pécores, leur sensualité sans cesse en éveil — *« toujours prêts, comme les scouts ! »* gloussaient-ils en dressant approximativement l'index et le majeur —, et ce raffinement outrancier qui, dans le choix d'un menu, d'une carte postale, d'un vêtement, fût-ce un slip, pousse l'originalité à son paroxysme, excluant les particularismes discrets aussi bien que les us et coutumes populaires, toutes ces opérations sélectives, cette acidité, ces falbalas ne pouvaient que m'effaroucher. À la douane franco-italienne, j'avais obtenu royalement les titres de rabat-joie, de pucelle et de sainte-nitouche. Je ployais sous les lazzis sans regretter cependant les plages de galets, les moutons des prés-salés ou même le ronronnement confortable des balades familiales car, quoi qu'il arrivât, j'avais décidé que ce séjour en terre étrangère m'apporterait une multitude de plaisirs inconnus, infimes ou flamboyants, infimes surtout, et je savais qu'à mon retour j'affirmerais à qui voudrait l'entendre que le passage d'une frontière m'avait soulagé d'un fardeau que je portais comme un contrefait traîne ses difformités et que jamais de ma vie entière je n'avais été aussi heureux que là-bas, loin, en Italie.

Le plus souvent, pour être franc, je m'étais contenté d'admirer les splendeurs des cités toscanes et vénitiennes à travers l'écran strié des stores de nos chambres d'hôtel ou sur les cimaises, sur les retables des musées et des églises de seconde catégorie que la foule des touristes méprisait. Ainsi, au moment de m'embarquer pour Torcello, non seulement je ne m'étais pas approché du

« disque de lumière, du pays neuf, inexploré » qui continuaient de m'attirer, de me narguer comme un mirage de canicule, mais la présence soutenue des témoins de ma timidité, de mes bévues quotidiennes m'empêchait de jouir du seul fait que je m'étais absenté, que j'avais osé prendre le large et briser l'ordre des choses. Toutes les places assises de la cabine du *vaporetto* étaient occupées. Je restai donc debout, sur le pont. Les pétarades du moteur et les remous du vent forçaient au silence les plus bavards, ceux qui, à trop vouloir faire part de leur émotion, effrangent fil à fil celle de l'entourage, parents, enfants, amis ou inconnus. Quelque main tendue désignait le mur d'enceinte du cimetière de San Michèle ou, au-dessus des têtes, le vol plané d'une mouette plus audacieuse que ses sœurs. La lumière était ample et fraîche, sans découpures, sans arêtes vives. Je respirais la lumière, je laissais fondre son fruit dans ma bouche, la peau bleue et verte, la pulpe jaune. J'avais cru à tort que rien ne pouvait mieux me convenir que l'échelonnement serré des tunnels de la Riviera ou des bords ouest du lac de Garde. La lumière m'habitait, m'enveloppait. Il n'y avait pas de meilleur guide. Elle me conduisait là où je devais aller.

Les vingt personnes qui n'étaient descendues ni à Murano ni à Burano, se dirigeaient d'un pas alerte vers le campanile, monument qui présentait une verticalité presque parfaite, alors que ses pareils des îles voisines, de guingois, dangereusement inclinés, semblaient annoncer, comme les cheminées d'un paquebot en difficulté, l'imminence du naufrage. Mes deux zigomars n'appréciaient pas mon allure de tortue. Ils me firent savoir qu'ils ne moisiraient pas longtemps ici. Une brise sèche avait succédé aux rafales écumeuses de la traversée. Je marchais dans de la soie

chaude. Après tant et tant de marbres, de dalles, de coupoles, de galeries ciselées, la simplicité des treilles, des potagers, des roseaux évoquait un paysage rustique familier. Je n'entrai pas dans les lieux saints, je les évitai, je leur tournai même résolument le dos. Aucun visiteur ne me devançait, aucun ne me suivait. Le chemin se réduisait maintenant à une piste rudimentaire. Je m'attardai sur un grillage rouillé, sur un caillou jeté dans l'eau, sur des coquilles blanchies par le soleil ; des crabes agitaient le limon des rigoles et les mouches bourdonnaient d'étron en étron. J'étais ailleurs, je le savais. Je n'étais pas perdu. Venise allait naître de la boue, entre ciel et mer qui jouaient aux vases communicants. Venise naissait et elle était morte. Un instant les couleurs s'avivèrent, le jaune et le violet des fleurs sauvages, l'émeraude des plantes aquatiques ; des piquets bleuirent et jamais la terre ne fut si noire. Puis un brouillard laiteux m'ensevelit, ensevelit le monde. Quand mes compagnons me retrouvèrent, je chantais — paraît-il —, en larmes, devant le cadavre pourri d'une barque éventrée.

Les résultats du concours *MOTAMO* me peinèrent. Je n'obtins ni premier prix ni lot de consolation. J'eus même la désagréable surprise de retrouver mon texte dans la poubelle de la salle des délibérations, mais la voisine de ma mère, qui me servait de prête-nom, reçut avec les compliments de la maison des bons de réduction en quantité et une carte de fidélité sans date limite d'utilisation. Un mois plus tard, je donnai ma démission au Directeur de la librairie et refusai les avantages appréciables du nouveau contrat qu'il me proposait. Néanmoins son insistance m'alla droit au cœur

et je fus heureux d'entendre, tout au long de mes journées de préavis, le panégyrique vantant ma ponctualité, mon extrême politesse avec la clientèle, mon ordre quasi maniaque et le goût exquis de mes devantures, spécialement celle consacrée aux trésors de Venise, une exceptionnelle réussite esthétique et commerciale. Début juin, j'étais libre, totalement libre, et j'ouvris à deux battants les portes du voyage, prémices d'une année sabbatique vagabonde. Je ne voulais pas m'embarrasser de guides, de plans détaillés, d'étapes précises. Il me suffisait de savoir que Torcello viendrait en fin de course. Je voulais tenter l'impossible, partir dans la chaleur — l'éclat de la neige, l'appartement moutarde transformé en bunker n'étaient que des leurres —, une insupportable chaleur, et ne plus la quitter, marcher du côté du soleil, dans l'éblouissement et la suffocation.

Après des jours et des jours d'une réserve inconsidérée, l'été éclata enfin à mi-parcours. Le douze août, le douze seulement, je pus ôter enfin mes chaussettes sans ressentir une insupportable sensation de congélation. J'annulai les courants d'air, débloquai en plein zénith la faîtière du grenier, installai mon vieux lit-cage au plus près du toit. Allongé, immobile, je respirai les vapeurs âcres des tuiles et, sans doute, le poivre et l'iode des mousses roussies. Je somnolai longtemps, nu, brûlant, longtemps, jusqu'au soir tombé qui ne pâtissait d'aucune brise et entretenait la touffeur tropicale. Dehors, la ville grouillait comme une fourmilière enfumée ; dix personnes bien vivantes suffisaient à créer un embouteillage, une émeute. J'en appelais au tintamarre, à l'asphyxie. Soudain, un papillon de nuit s'agita en tous sens entre mes jambes. La piqûre de chaque impact sur les cuisses, les testicules, irritante d'abord —

une brindille, une aiguille de pin maniée par un tortionnaire puéril — se transmua peu à peu en un plaisir minuscule et terrible. Je sus alors qu'il n'y aurait pas de victoire, de délivrance. Mon corps ne devait pas espérer un autre contentement. […]



SARAJEVIE 63

Le dit d'A.-M.B.

[1995]

DIABLERIES

Ces ailes qui s'affolent, ce biscuit de midi. Fontaine sonne l'an, piquet droit, miroir blanc. J'ai connu l'ampoule, la pitance aux sardines. J'ai plié mon écharpe, mes cartes cœur à cœur. L'ange en tricot est ma bête de somme, mon bousier gras.

•

Fioles de filles, diableries, corset, cornette, babouches d'ambre, « qui s'y frotte te tue ! » Et la peinture, la miniature : croisée, hautes tours, rixes roses à califourchon. Le *fiancé mort* meurt chaque nuit. Blanche cavale couche au tombeau.

Puis je lave l'intruse, à mains nues, du genou au palais. Mon œil savant, mes cisailles décousent l'habit de noce (cygne et soie, cretonne pour l'envol) ; *et le marteau sacré*, l'outil choyé, sent la poudre et le lin. Reste un fantôme sous la toise.

•

Mon ombre gît *contre l'horloge*, mon ombre dans l'ombre secoue ses billes, son avoine. Mon ombre fait la pluie qui dévore et ma couche où la bruyère m'enterre. « Mange ton poing ! » Les cavaliers errants fendent la bise, poitrail fumant, sexe de pierre. Mes couleurs sont louve et violette. Ma fenêtre ? un tilleul. Mon désir ? chair à chair, le bastion. J'invente sur le pouce des grelots de fortune, des gris-gris presque vifs. Ici, crapauds, jonquilles ont le même âge, la même étoffe. J'épelle des noms impies, des noms de l'outre-monde. Rentrent au bercail fier loustic et vierge pleine.

•

J'ai la potion *pour intimer l'attente*. Sauvage est ma bouillie, bienheureux le blasphème. Je lis dans le miel mou, dans la cervelle des noix, dans le sable crispé des pisseuses. Mes longs drapeaux n'appellent qu'épouvantails, que goules décharnées. Demain la misaine, la friction des amphores ! Demain ! Chaste sera la nuit, une et une, tendue, un roc.

•

Au clairon, au tambour, l'ordre est donné : cellier, bâillon, créneaux, « n'entends-tu rien gémir ? » Serments crachés — de tu à moi à toi —, gages en grappes, relief des messes rouges vont au bûcher, à la chaux vive, étoiles des 55 misères. Passe l'éponge de l'éternel retour (récif usé, usée ma coque), je perds le jonc de la dernière main, *des impatiences et des faims*.

Ma cible ne donne pas le mille. *Je tourne sept fois dans ma tête*. C'est la lune à bas prix, le soleil haut de gamme, manège aveugle, vaudou du pauvre. De la cave au grenier, blanc de blanc, grogne l'Enfariné. J'escamote marches et loquets, la première ripaille. Il est midi au nord. J'éclabousse sa viande.

•

Sillage en cendre ou *Gel du fugitif*. J'ai la fièvre, j'ai le sel. Trémail ronge ma tête, l'infernale pelure. Je dormirai mille ans, ventre ouvert, offert, grand nu à la lanterne.

Sulfate matinal, bleu terrasse, neige drap couché, *l'hôtel froissé* n'a pas de nom. On a vendu peau de belette, charogne d'ours (le pugilat crispait la nuit). Le coffre tremble, l'offrande est là : galet des reins, aplat des cuisses, soif poivrière, filin de foutre.

•

Il y a ma sueur, là-bas, *sur les lieux du crime*, mon étui à sornettes, mes écailles neuves de mai. Il y a mes bras en pagode, mes draps d'ourse, mon étouffoir. J'ai perdu, là-bas, poignard et gourdin, l'épingle des Suzanne, perdu à hauteur d'homme la petite bascule des lendemains qui sifflent (ultime rasade, rabiot du quart de flamme). Je suis dame et taureau, je suis la servante assassine. Vous qui passez, galant, gazelle, jetez l'aumône aux chiens, aux corneilles, suivez le fil de l'eau, ma savate, mon âme noire.

•

Remue l'épave, l'or est ma vase.

Quand *tu m'achèveras*, je dirai, béate, emboutie, donne ton singe las, je veux sa fin aussi.

J'ai baissé ma garde, oublié la formule. *Un tas de mon squelette*, barrique d'os, tremble au fond des basses-fosses. L'aube a souci des cendres ? La recluse est au monstre. Flaque, flaque, l'eau morte a bu sa soif.

•

Dedans ton poing l'anémone a ses nerfs. Les bêtes muent sans qu'on y touche.

•

Leste était l'idée, alcôve de bougresses, nacelle à claire-voie (petites mains d'osier). Targettes d'or chassent le bouc et l'ange chassés par les torrents, les portillons du vent et, pelées, laineuses, nos douze montagnes comme au ciel. C'était collage de licornes : noms d'oiseaux, éperons, narcisse, vanille en vrac, zan langue à langue ; c'était — *où tu voulais désir* — festin de cuisses, dînettes de naines et de folles.

•

phare : ronde est ma faim les nuits sans lune, haute ma joie. Fortune cloue échelle, chemin de corde. Borgne, j'y cours. J'éteins la lampe, je la mouche. Déjà monte l'urine, déjà le chanvre, la saumure. Les forbans dévoyés brisent ma jupe, pilonnent mon flanc avec les tourteaux, les méduses, les algues brunes des marées principales.

soupente : l'ombre parle, le loin du monde. Maïs ponce l'échine, ce jaune du tréfonds. En bouche l'araignée sèche. Ton ventre l'y rejoint. J'ai vidé ma coquille.

•

Ma tanière chaude dans sa poche. Taupe aux silex, *lentement l'ogre* pose culotte.

•

Ici, dans le boui-boui des sources, *traces de robe* et d'encolure. Bardé d'août, sanglé gigot, l'aimé porte foudre au carquois. Mouillée, j'attends l'éclair. Lève la bête qui flamboie, orfèvre des lièvres et des sirènes. Zob est un cri de princesse, d'assoiffée, le fouet de l'aube, un zinnia d'os.

•

En morceaux l'infante, la fille décloîtrée (menthe jaunit, cloque la chance). On a lu, sveltes, contes et légendes ; bastringue du mustang et chevalier, sa plume, les fesses d'ornement. Tous les sentiers mènent au puits, à la chèvre. Cruche pendue. À *gorge raide* rompre le lait, l'osier.

•

Grosse d'eau, de talc et d'éphémères, valves pleines. Sainte Jeanne au bordel. Tombe une épée, silence isocèle — les livres sont liés. Rien n'est écrit *sur la margelle fixe*.

•

Il y aura un couloir, un ring de haute mer. Poids et mesures, tu comptes sur mes doigts. Le coup bas m'est promis.

•

L'eau fait mirage *entre le sac et le charbon*. Il n'y a ni fente ni frelon, mais les seins noirs. Et la main passe au p'tit bonheur, la bague en buis. Filon, moignon, la braise fond.

Serpent troue la manche. Et lapin bat sa coulpe. Fesses cognent l'huis, deux doigts au tour d'écrou. Baise l'œil, l'orteil qui pince. Abonde. Jouis. Gobe le jour, noue les rayons *le long du lait*.

•

Oh ! ma robe au moulin. Et mon coude aux orties. Étole des nues à la renverse, *vissé du vif*, l'os. Pour parure, ficelles et fagots.

L'épi dans sa musette. Tu touches l'ombre, *deux cailloux sur la mousse*. Rouges les mûres, l'ogresse bâfre, saigne.

•

armure : coq en zinc (et la crête et le bec), coq, coq hardi, cœur joli, coqueluche. C'est Mardi-Gras cap'taine, le grand pavois, sainte quincaille ! Mon filet t'embobine, ma résille à trois sous. J'aiguise la lancette, dérouille l'ouvre-boîte.

momie : rien ne bouge hors les vers. Un scion m'embroche et ma poudre poudroie, la rouge, et puis la nègre. Est-ce d'un squale l'arête antique ? du diable le boutefeu ? Est-ce ma sœur ou le pilleur de tombes ? Est-ce toi qui me peins Vierge, amazone pointue, qui scies mon pagne auguste, mes fines bandelettes ? Je nais encore, encore. Je souffle dans ton souffle térébinthe et putois.

•

Brodée pivoine, ta guipure claire, ton *écorché dans la lumière*, tétons d'aubaine entre deux portes, boxon de cornes et d'agrumes.

•

Infinis rets de bure ou la salle de l'antique rigueur.

Bonhomme en terre, en viande, bonhomme d'os (moelle blanche, bile noire), bonhomme las, usé entre au placard. Il a ses raisons, il les touche du doigt, des lèvres, du bout des socques (mort du loriot, gel des eaux douces, vent qui décoiffe, retour en boucle du pendu). Le loquet crisse entre deux mondes. L'hiver, le grand hiver fait ventouse sur la haute lucarne. La lune pleure son lait jaune. Cent années sonnent. Au mur, le spectre des balais, la momie chauve des vieilles bêtes, des taupes, des putois.

— Neuf clous rouillés trois fois utiles sous la langue, il ne faut plus parler, hurler, murmurer. Les mots couchent dehors, au bois et au balcon, les mots frileux, les mots armés, tout le potage, l'alambic ; plus parler (la règle c'est la règle), plus rire, déglutir. Il faut rincer sa bouche au jus sable et salpêtre, il faut sucer pâte de sel, d'épines noires, mâcher chardons, bogues pilées, rata d'avoine et de coquilles. Et là, comme un dernier mensonge, cracher le compliment des fêtes, des estrades, la prière au Jésus barbouillé, le babil sourd du p'tit modeste, *merci, merci, merci*, les treize poèmes aux treize aimés, pour finir les treize, les treize à la dizaine.

— Boucher les trous de nez, des oreilles : tampons d'étoupe, de cire molle, boulettes d'ouate et de pain bis. Le givre pue déjà la première jonquille, l'armoire encore les vieilles roses. Fini le sent-bon des cousines, qui vire à force, nougat de l'épaule, flic flac prairie des franges et des boucles, des accroche-cœurs. Aucun ruban de sueur — suivez-moi ça ! — sur le tricot poilu, même en décembre, du scieur de long, du charbonnier, aucune cocarde à miel sous le torchon des pâtissières. Silence ! Silence ! Et le pouls cogne, tango, dans le tombeau. La mouche qui m'a frôlé crève, inconsolée, sans son moteur, sans ses sequins.

— Ôter les hardes, toutes, le haut, le bas, glacer la couenne. Au coupe-chou tailler l'épi, blonde auréole qu'on voit de loin, exprès, dans la nuit noire et le brouillard, au beau milieu du bal, au-dessus de la houle, de la foule, au premier rang des pèlerins du foirail au

plaisir. Fouetter (la règle c'est la règle) à tour de bras (verges d'osier, bambous, chiffons noués) les flancs, l'échine dure qui en vit d'autres, et des violettes, et des bien mûres, du septième ciel au trente-sixième dessous. Bander l'aplat des seins, soucoupe et bouton rouge : friction interdite, pinçure au sang, chatouillis de plume. Trop de caresses ont débouté l'orage, le soleil rouge. Plâtrer le sexe et l'entre-deux. Mais Guignol danse, carcasse idiote, très-nu, très-rose, danse toujours, cheftaine à la trompette, abbé qui croque ses couleuvres. Fixer les fers, le piège à loup, l'entrave épaisse du grand bœuf à malice.

Bonhomme de peau ferme les yeux. La neige qui va tomber est un boisseau de suie. Il n'y a pas âme qui vive au-dedans du dedans.

LE PETIT ALMANACH
ou
L'HERBIER FOL
(fragments)

voleur de juin a bu sa peine — bâtons pour plâtre, oreilles chaudes. La pêche sue qu'il a mordue. Casse cailloux le zigue, zénith tendu dans les broussailles. La peur aidant, épi est un rasoir, une ablette, l'œuvre au noir d'un mendiant dépiauté.

•

Je sais compter les jours :

décembre : gésier de neige, bonnet plombé.

janvier : étrennes, étreintes et dragée haute.

février : le feu, l'herbier roussi.

mars : armoire au vent, tout le vestiaire.

avril : glycines au bouillon.

mai : sérier le bleu, fesser Marie.

juin : goudron dans l'œil.

juillet : blé, bec, blason.

août : mouche rouge.

septembre : craie rose en bouche (ou décimètre).

octobre : deuil du gibier.

novembre : cheval glacé.

•

proverbes

sucs à la grappe, *poisons avides*

pépie de peau, *bague de bec*

soleil de poche, *rouille le fruit*

collet monté, *fesses de lune*

berger bercé, le chien s'allonge

chardon sur le billot, le vent lève le vent nouveau

•

Besogne, bille en tête. Fouir. *Le sel passe sa langue* sur l'empois des racines. Truffe dans l'entre-deux, ou fève (c'est donné !)

•

chardon : épingle au col — ô semeur ! —, poussière dure, étoile frite. Là, sertie, j'ai récompense du sang.

pervenche : troue le vert, la lande et l'épopée. Gelée du ciel (ou brosse) goutte et goutte et goutte dans l'œil qui cligne, qui suinte en dépit du bon sens.

iris : sergent du bas fossé. Chair crue et nymphes d'aromate.

•

caillou : l'homme dit « *vertiges* », elle dit chemin perdu, sommier des boucs.

torchon : l'outre perle, suaire est flache.

bol : blanc, du sein le cornet, la ventouse.

chèvre : dés quatre à quatre trottent à l'à-pic. Entre nous la paille mousse, l'étoupe cuit. Corne déplie mon sexe. Je bêle et lâche cent cachous du Poucet.

porc : outres flétries — ô salaisons humaines ! — Reste la boue, bauge et soue, ce yaourt. Roses étaient les jours, la lune, luisantes nos soies.

cygne : aqueduc.

salamandre : Chinoise.

roussette : veuve pendue.

•

chevelure : mantille et crin promis. La fournaise, la brune ; et l'œillet, piment jaloux.

séant : fesse à l'huile et coquelicot rouge. Donne le fouet avec les ronces. Dans l'herbe, les prunes tremblent.

aisselles : nid clos ou source chaude, le foin a ses vapeurs.

fente : piège à langue, butin du bégonia.

torse : damier lavé, la belle ardoise. Suçons le mil et la framboise, pinçons, suçons.

hanches : brasero, parenthèses.

épaules : cerf.

chevilles : fille longue au préau.

FIGURES, MOT SUR MOT

Un Linge d'homme dans son écuelle. Éplucher l'os, rouir les touffes. « Pain dur » (dit-elle), pétrir la langue — l'âme y est, sa cuisine —, tâter botte et bouquet.

•

J'attendais tout du mot

clairière
rinceaux
éteules
galop
bitume
gorgone
milan
deuilleur
ciseaux
voilette
anneau
naphte
galet
pôle
gosier

fourreau
fougères
grenade
genêts
cartable
guenon
cerceau
fuseau

•

Mot sur mot. *En italique*, crânes et pétales. Je parle dans l'entonnoir ; je souffle là, et bave. J'abats ma langue vers ta langue — c'était pour voir. J'attise l'alambic, mille cornues de simples. Raconte à mon endroit : le sirop fait son ciel, sa morve, son plancton. À mon envers raconte. Je suis l'abeille et l'asticot.

•

Nomme la foudre froide. *On est nu pour ce faire.*

— Elle empoche des rats, rats des villes, des rats couleur de craie, tout secs. À bout de bras, elle les promène longtemps, du quartier des trains au rond-point des livres. Elle ne parle pas tout de suite, pas en fin de course. Elle n'en parlera pas au jardin, ni même dans la chambre. Elle est sourde aux questions, très sourde ou à moitié. Elle dit simplement : *rat*.

— Elle offre au dernier venu, l'éplucheur d'écorce, elle offre des escargots très-lourds, des escargots de fonte, la coquille, juste la coquille. Le dernier venu ne sera jamais le premier. C'est bien tard. C'est bien fait ! Mais elle veut voir son cou, les cordages du cou, les poulies. Elle ne donne rien aux poètes sans cou, rien, non, rien, rien de rien.

— D'un seul doigt (est-ce l'index ? le riquiqui ?) petit crochet nerveux, elle fait venir le jus des tomates à point, le jus, les pépins, venir, venir le rouge tapioca. On a connu bien sûr manœuvre plus délicate, prudence d'esthète, soin d'apothicaire, désinvolture truquée du très-haut maître queux. Elle, elle n'y va pas par quatre chemins. Dehors, dehors le jus, ouste et voilà ! Et dehors tout le monde, du balai, c'est fini ! Elle dit, oui, qu'il faut partir, qu'il fait bien beau ailleurs, qu'elle va pleurer maintenant, seule, toute seule,

ici, dans sa cuisine. Qu'attendait-on ? Quel autre geste mémorable ? L'étripage du poulet peut-être, le bras dans le trou, dans le ventre, jusqu'au coude.

— Elle aime les bougies dans la nuit. Il y en a huit sur la table, puis douze, et treize. C'est un fouillis de flammes (on peut l'écrire ainsi), ou un autel païen. Elle fixe les bougies, elle les touche. Elle se brûle. Le pain, toute la mie, lui sert d'onguent. Un long silence passe, et passe la hulotte. Elle se brûle encore. Elle a recommencé. C'est plus fort qu'elle, plus fort que nous. Alors lentement son visage se fige, et sa fatigue fond. L'agrafe des nerfs se détend (on peut l'écrire ainsi). On dirait une poupée d'Asie dans la lumière qui tremble, jeune fille lisse et belle, très-belle, sans nom, qui ne veut plus savoir ce qu'elle sait.

— Elle dit qu'elle n'a pas de mémoire, de souvenirs d'enfance. On n'en croit rien, mais on la croit. Et pourtant ! Petite, elle a aimé un chien. Il est sûr qu'elle le connaissait. Le chien est mort un beau matin. Elle voit son père qui dépose une fleur, un dahlia, ou une marguerite sur la terre fraîchement remuée. C'est l'idiot du village, le brave idiot très-laid qui le premier a vu le chien sur le bord de la route, le chien crevé. Il a crié bien fort. Il a collé sa grosse face moche sur le carreau de la vitre. Il n'a pas parlé. Il ne parlait pas peut-être. Elle a vu la bouche molle sur la vitre, la langue. Quelqu'un a dit *chien*. Quelqu'un a dit *mort*.

•

Lison dit : jupon vole et volent cent flocons, cent pigeons de mariée. Lison rêve debout, Lison rêve (comme elle se couche elle fait son nid). Elle a couvé des tombereaux de roses, d'oranges, elle a touché des soleils verts. Le houx est son couteau, le trèfle sa maison. Elle plantera demain la casquette du facteur, les noyaux mutilés de la gardienne d'oie.

Molasse dit : jute et con, Lison non, Molasse franche du col, de l'entrecuisse. Pleines les mains, pleine la bouche. Elle dit bougie, concombre, barreau de chaise, elle dit dard au dessert. Elle dit manille et vulve. Elle dit mulve et vanille.

•

Zette dit : le robinet de Robert sent le fil de fer d'été — qui sent le goujon qui tousse — qui sent l'encrier caillé — qui sent la poire cassée sous le bahut — qui sent le journal jaune du grenier à mémère — qui sent le cuir des ceintures, des martingales — qui sent le tampon d'eau de pluie — qui sent les genoux écorchés — qui sent le géranium défait — qui sent la paille frite — qui sent le mot salive, le mot vessie ou fricassée.

•

Diane dit : au grand remous, j'essuie ta marque sur mon front, ton sceau de bête. Je cache ma pâleur — j'ai secoué l'orage — sous la barque, dans des huttes sans fond. Tout s'en allait, s'en allait : mon corsage d'école, les vaches à pois, les mouches, tout, les hanches à fleurs des baigneuses, l'appétit des pêcheurs, leur gourde lourde et leur ennui. Je rince mes coudes, mes pouces. Je rince ma bouche. Je suis la neuve et franche, je suis le désastre.

•

Caroline dit : j'ai couru (patient rabot du sable). J'ai couru (talon signe roseau). Tout est blanc à l'entour, les saules, la planche amie, la cascade de joncs. Mes cheveux sarclent l'eau, mes cheveux. J'entends le micmac des oiseaux, l'appel pointu des faneuses, le couic couic des charrues. J'ai du soleil le dé à coudre, pain coupé sur les hanches. J'ai couru. Je cours encore. Les murets des jardins, les haies, touffes et nasses, sont des vagues qui vivent. J'ai inventé l'agnelle, sa laine d'or. J'ai inventé sa bouche. La nuit, mon drap secoue ses franges ; écorchés, les amants des amants y bleuissent sur l'heure.

•

Charis dit :

Elle a humé ma panse.

Elle a léché la herse dans mon œil.

Elle a saucé ma niche.

Elle a bu dans mon auge.

Elle a mouillé mon poing.

Elle a compté les jours, trois cents jours dans le jour.

•

A.-M.B. dit :

J'écarte un peu les jambes

La marée sort du puits

La naine jouit

L'herbe éclate
mon chardon ivre

Je suis le rêve

Sur le fil
La veine bleue qui pousse
au front de l'homme

Qui fouillait ma mémoire

•

Molasse dit : pénil et vouilles, dit « Éclairez-moi le cœur ! »



L'œil du guetteur

[1997]

SIGNAL DU SOUPÇON

Tout rôti dans l'écuelle du songe-creux ? Mon sablier, la cabane d'ambre, le cagibi de miel et de misère abritent une couleuvre.

Cartes vierges, martingale en souffrance, sans titre et preuves à l'appui, la belle Idée se pulvérise. Ô contes de ma fenêtre, icônes à claire-voie, comme une touffe de dragées dans un mouchoir de veuve, un éboulis de givre et de suie, comme un zèbre dans l'air salé, une cible à la lueur des torches ! Et, toujours, en plein feu, midi m'éclabousse à midi. Signal du soupçon — est-ce phosphore, figure d'oubli, bouillie de peintre ? —, des spectres ton sur ton mouillent et vibrent, fossiles, dans leurs moires.

•

Ardent couteau, vive nature, en oblique sur le pli du linge — la Cène est servie ! Cette mouche presque verte suçote un raisin qui fut clair aux matines. Un danger perce la pomme. Il y a des gouffres sous la nappe, au-delà des franges, une maison hantée. Entre deux cloisons d'ombre, l'or, au plus fin, précipite. Il pleut des nombres et des fées sur la cuisse du chien, sur ton coton caché.

•

Poutres matinales roussies par les coqs ; un rayon ricoche, gobé dans l'intervalle. L'escalier flambe. Jaune à la proue, l'été ne ment pas, n'enfièvre pas les cornards superbes et miséreux. Ce sont là citrons en bouquet d'ogre, cataractes de pastis. Cadets, on a roulé très riches dans la paille des granges ; nos lingots de chair s'écaillaient feuille à feuille.

•

Comme pierre sur la pierre, ma mémoire, polie (climats abrasifs, images en frottis), au hasard étincelle. C'est le péril de l'esquille, de l'éclat déjeté — l'os déjà m'a troué. L'arme neuve appointée retourne au limon ; mes doigts d'autrefois caressent en secret des pelures râpeuses, des bogues, et l'écorce du houx, une barbe du troisième jour.

•

L'essaim du grillage brouille les murs ; l'ombre n'a d'ombre que le nom (pointu ce crayon), plus pâle et ardoisée qu'au fond du puits, au cœur des grottes la Vérité vraie. Les regrets blanchissent aussi et lâchent leurs drapeaux en berne, leurs bulles amères, leurs tessons. Sur des rails abolis, grenaille violette, l'encre obstinément court et rampe. Tout est sauvage, inabouti, si le songe d'orgueil affûte ses promesses. L'essaim du grillage encage les lierres, la passiflore et nos poignets cruels. Un lézard perd sa queue. Le conte humide du dernier baiser ampute une sirène.

•

Le bleu du geai dans la fourche des frondes ; un insigne, nos scalps médaillés. Tuer net, une bonne fois, une fois pour toujours, pour le geyser de plumes et la dégringolade, pour le triomphe, la joie nomade, pour imiter papa, son œil clos, plissé et replissé, pour sa langue qui claque dans le silence glacé-mouillé du bois, des os, pour la ruse tranquille et pleine sous la casquette.

•

Il y a des bouses vermeilles sur le chemin du Poucet, des galettes, des chapelets de bouses, des troupeaux de silex, trois corbeaux en chemise de parade, un loup sans muselière, glacé en mai, enragé, des mouches à foison, des taons qui piquent rouge, il y a des perruques de paille, des plumes de charogne et de roi, un serpent roupilleur, des mouches en veux-tu, des bouses, des silex qui suent, il y a des vitraux couchés, plombés d'or, de braise, de cires chauffées à cœur, à pleurs, des nids tombés du nid, des cachettes aux litières de mousse et de sel, des paradis d'épines, des nuits de souche, de rêves à poings fermés, coupés en deux par l'appel des hulottes et le cri des filles de talus, il y a pour jamais des bouses comme un silex dans le purin des mares.

•

La porte du dernier chagrin (les poches sont pleines, les boyaux) découpe des triangles d'eau sèche, des fenêtres pointues et frêles sur le sol qui s'effondre. Une lave de cuivre rôtit son faisan, sa trompette d'aube. Édredon, pain brûlé, shampooing d'épis, mimosa-mousse. On écosse les murs, on les pèle, et le soleil frisé pétille, écume et lime le noir saccage de l'obèse.

•

Nommer la boue — ceci est ma chair —, la paille, l'écorce de dessous, ceinturée, grillagée. Nommer le trou, ses bordures, ses haillons de riche. Déganter la peau (un ourlet, l'autre), la battre comme plâtre, la cuire comme brique en des masures de tôle, mugir, ahaner, brouter la bête, mouiller le crin contre des murs publics. Nommer le corps — ceci est ma boue —, l'acrobate, la momie, larder le porc, l'enrubanner, Jésus-jumeau, belle de jour, de nuit, bonne à tout faire.

•

Ciel d'ivoire entre les cils, d'un ivoire patiné, vieilli ; ciel uniforme, sans trouées, sans bavures, plus proche du brouet de choux, de cette écume-là, que de l'endive fraîche à la blancheur cassante — les légumes rincés, les fruits bien essuyés séduisent les céramistes. Enduit pisseux, *froid plafond*, toile tendue au-dessus de ma tête (ô guitounes ! jolis campeurs des clairières !), Lazare renaît, déçu, au petit monde. Éloignez les quinquets, les briquets, les feux de Bengale, et reste dans ton frigo, papa, dans la nuit de la nuit du cercueil !

•

Pharaon de carton (je meurs/je joue) dresse sa chrysalide. La belle étoile clignote, et la déesse peinte à la main. Malade, en guenilles dans l'étuve des draps, avec des promesses très rondes de garde-manger, avec des poupées saines, des angelots gavés de lait, gras à lard et pétant sec dans leurs langes d'ouate fraîche, avec des clairons miniatures, des blagues en décalcomanie, des chats manchots, des écureuils parfumés, avec le poing triplé des contritions. Mais le bleu couche au dormant des fenêtres ; l'œil pue comme un nombril de moine.

•

Croisée de soufre, lueur qui pince (le dard dans l'œil, compas, poutrelles et béliers).

•

Poudre d'orge qui colmate les lucarnes, et l'ombre des pigeons comme un tic de paupières, un coupe-coupe dans la chair du rayon.

•

Danger ! les épis, les antennes du criquet, des mantes en prière, le képi fouineur du gendarme, les rats barboteurs de culotte. Qu'il fait bon vivre et souffrir au pays des sourds et des caresses ! Il y pousse des bleuets blancs, des vertiges de chaleur ; ça picote sous les ongles, sous la frange, ça bulle et ondule ; on y joue les fakirs volants, les saintes très pâles et très légères ; on y meurt sans y croire dans un berceau d'agneau ; on s'aime soi, la terre en miettes, les frères de tous côtés, les passants, les meutes, l'ennemi juré, à califourchon, nu, sur la plus haute branche.

•

Faire mouche, bien outillé, sans piège à renard roux (tous les aînés sont roux et mâchent l'intelligence), sans broche à petit coq, poignard à gros cochon, pas d'aiguille à coudre les croupions, les lèvres du grand Jacques, juste un noyau sept fois sucé, un galet collé au palais, roulé dans la paume chaude, une boulette de salive à bécots trempés, un billet aigre-doux, gratin de mots craché entre braise et lilas, sous la lampe verte d'un troquet désert.

•

Frelons, l'été ; les vitres crépitent. Sonnailles des cuisines, fanfares du placard, faïences à croquer. Comme au kiosque, on écoute

en couleurs les rideaux salis où crissent des glaïeuls, des saucières, et, parfois, le maillet rond du vieux temps, l'étincelle des sabots qui dorment à croupetons sur l'étagère de suie.

•

Un vent de sable et de semailles brasse le lit des caillasses. On rouille dans la bouche, dans les veines, agonie en pure perte. L'orage, les ciseaux, c'est fête à pierre fendre, c'est plus seuls que nous sommes, images sages, tâteurs de buis stérile.

•

Blanchi au fur et à mesure, comme l'os sur la dalle, comme un cahier d'été, un linge de pelouse, le cœur, flotteur (tant aimer/trop aimer), s'effrite, petits poinçons, longues fissures. Ardence en aller simple, déjà la pantoufle, déjà le chicot couturent mon chien jaloux.

L'ŒIL DU GUETTEUR

Et la lumière fendue, les fétiches ombreux, glanés,
grenus, genre & nombre, à rebours de la peau.

Baigneur à marée basse, c'est Colin, c'est Maillard, c'est l'autruche étêtée. Sur la page comme au ciel, l'algèbre va son train (soc d'oiseaux, rature ailée, surjet au petit poil). Beau fixe en nos contrées, beau jour, toujours, même enduit monotone. La patine m'enkyste. Sur la page comme au ciel, quand le silence agrafe ses doublures — juste un tambour lointain sous les doigts d'un marmot —, en filigrane, mezza voce, je cherche pitance dans la sciure des caves, dans la cendre des ormes, sous des lits de bruyère, d'orties, de pain d'épice antique. Sur la page comme au ciel, la crasse est là, maligne, l'accident formidable : détrempes, cloques, mouillures vivaces, éventail crevé.

•

Resquille au trou des palissades ; les poils en touffe crèvent la soie précieuse, le nylon découpé du dimanche ; bretelles à la valdingue, cul de vache spacieuse. Ça remue comme au clapier, ça sue en cadence, ça déparle ; deux bottes percées bêchent la terre. Vite fait, frais essuyé ! À-Dieu-vat ! L'œil change de cap et voit sans

aller voir ; il trépane des lièvres, des bosquets d'aubépine, perfore pavés, silex pommelés, murs de lierre, de goudron, carrières d'ardoise et salue sans cligner l'Assomption noire des taupes.

•

Tessons du bazar après l'orage ; jupes au vent, paniers fous. Le massacre. Un œil de poupée chahute sous les gouttes et perd la vue, son ciel troué, ce bleu si vrai. Trempés les coudes, l'envers des choses. Et pitié pour les faiseurs de pluie, pour les guetteurs de chair chaude en étrennes !

•

Carrousels de clous, tombereaux d'épines en Gloire. Anonymes, des yeux dans des convois d'abattoir, dans des tonneaux, cent et mille, et mille fois mille, jetés aux chiens, sur la neige très pure, bleuets d'hiver parmi les bottes étrangères et les semelles frangines.

•

L'horizon — rincer l'œil — peaufine son profil, […] ses nébuleuses rupines et grasses, gigots saignants, bourriches en sachets-surprises, fumerolles tutti frutti. Il flotte des tombolas, des mousses molles, il flotte, il jute des roses roses, des crinières de gaze, des papillotes à la pelle. C'est carnaval dans les lointains, dans les hauteurs, manœuvres de bergères. En régal, je sauce mon pain, ma plume fine. Et ça faisande sous les doigts, par tous les bouts, tous les trous ; juste une ampoule pour barbouiller la zone.

•

Visière, casquette à deux mains ; ne vois-tu rien venir, rien courir, battre forêt, creuser son lit ? Écoute et je t'héberge : chacun couve mystère, des chants d'adieux collent aux joues du meilleur fils de l'ombre, un fruit n'est pas coutume et mes draps gardent encore l'écho du babil des laveuses.

•

La tour, si haute, cogne le jour. Les cloches des bourgs, du gnon sous l'œil du voleur d'œuf brelinguent en rouge et or. Suffit d'y croire, d'écorcher la pomme, d'appeler couteau l'étincelle du lac et couvercle pendu aux créneaux le soleil qui recule après la

sieste et meurt infiniment, bouilli, fondu, cracheur de vin, de sang nouveaux, d'ivresse jeune, en pagaille, à la louche.

•

Au bout du poing, au bout du pouce, l'ongle du shérif crève mon œil intact (toujours je le voyais fier et debout, en relief sur quatre saisons, un accroc à l'épaule). Face dans la bruyère tiède, nez qui source, clapote et m'enlève la vie. C'est plein d'iris dans la tête, d'*avoines folles*. Les courants d'air agitent des crécelles, des hochets d'os menus et ces mots d'un beau jus — une soupe de lune et de lait —, ces mots qui bisouillent de plis en plages, qui léchouillent à pleine langue un fantôme sans aube, mélancolique et grappu.

•

Épier éperdument les fentes et les bosses, ce qui luit sous les portes, qui chuinte au tréfonds des serrures, passer muraille, rideau d'éponge, pister couchis, paillasse, niche de noce, trier copeaux, fagots ardents, attiser l'œil, le bon, le doux, noix d'eau, perle à miracle, en grand besoin de bouche et de secousse.

•

Simple cible, ondes de craie, remous fixe sur la planche que les vers ont criblé. Au centre, un œil mort, un cœur d'as à quatre lettres. Blessé seulement, piqué au vif ; pelote d'aiguilles et langue de venin. Mordre la poussière, lécher ses bottes ? battre des cils au-dessus des roses ? perdre un mouchoir, un garde-boue ? tousser, tousser et rire à en mourir, à perdre l'âme et la boussole ? Plus rien ne danse dans les taillis. Sous l'index du boudeur — donnant coupant, il aimait une fois —, l'écharde, comme la flèche, refoule les frontières et crispe, invisible et lent, le sillon du haut mal tatoué à gros grains sur l'écorce du cèdre et la coque des barques perdues en mer.

•

D'un crépuscule à l'autre, l'œil, Coco-Bel, comme au cirque, aux arrêts, avec des lampions de bouge, des pigments d'amanite, l'œil croupier, denté, frisé au fer, l'œil de talc, de poudre d'étoiles, l'œil pollen, poussier, l'œil des Une et Mille nuits, lopette, biche et gazelle, l'œil laser, vineux, giboyeux — ô sarcelles de zinc ! ô cloaques, serres promises ! — et l'œil d'étoupe dans la charpie de l'aube, l'œil mort-né, cussonné, à jamais cousu, pierre dure, valve close, rouillée, un clou.

•

Tout est éteint, obscur, muet, tout repose à genoux, au bas mot. Buvard d'horloge, de brame et de velours ; sous cape, rien ne bouge, ni le bâillon ni la plaie vive.

•

Pupilles grouillent aux carreaux ; m'ont vu griffer ma panse, jouer marquise, salir mon eau.

•

Espion, la lune t'étrangle, son flash mou, ses mantilles sous les portiques. Ton œil jase quand, dépouillée, la bamboche ébranle les rameaux ; trémolos des loups, fournaise des viandes accolées. Qu'il était rouge et nu, le bœuf dans l'étable, pendu comme un Jésus, ouvert à deux battants, géant sous la douche en arpège d'une bougie fraudeuse !

•

Mille histoires de rien font musée. Il y a du vent, des épices dans l'œil du guetteur ; le passant est inscrit, déhanché, en appel ; l'arbre qui le soutient s'incline et croît et sort du cadre.

AZTÈQUE À MON BORD

Je vais où je te vois exposé pour toi seul.

Qui donne l'accent, guenille grasse, une frange fait écran (le regard de l'Indien, du bandit en cavale perçait les ronces) jusqu'à la bouche blême qui la trempe. L'œil nu — quelle crème ! azur & cobalt — fige l'heure et la mousse des bières. Borgne pour de rire, pour cracher sur les pions, sur les princes petits, les moutons, ou — vrai — aveugle au fond du sac, sauvage, sauvage, sauvage, plié avant le bond.

•

Aztèque à mon bord, en dérive dernière. La nuit électrique puise ses tambours et les arcades du Sud fracassent nos fenêtres. Méchant fut l'interdit. Souffle tes plumes, ton nuage, ton haleine de menthe ! Le pavé décolle et l'ordure en semis. Méchant le petit soin reclus. Ô gifle des amants à moitié nus qui marchandent l'extase (soldes & tambouille en prime), nus à moitié, fiancés en devenir.

•

À la saison des prunes et des bals, des éclairs de chaleur, des vélos fleuris, le temps, élastique, muait de rigoles en lisières. Cadastre à trois brindilles (d'un pétale, la robe de fête), circuits à main nues, billes, tunnels de boue, grillons dressés. Cet été-là, les lits s'étrécirent, les bateaux d'anguilles, de nénuphars, la Cabane-Bambou, les bottes du sagouin. Et la lumière couchait dehors, cet été du visiteur au couteau rouge, la lumière n'aimait que lui, son couteau rouge, énorme, ficelé sur sa cuisse nue.

•

Lèvres-loches sur la vitre, grimace à point nommé ; et la main primitive. L'heure est un couperet qui défrise les boucles du coureur d'autobus, liquette au vent. Étroit le seuil d'obéissance pour ce gugusse aux larmes d'arrosoir. La consolation doublera ses encoches. (Après, on couvait les mésanges trouées par le petit plomb ; après, les matous flambés crus en moins de deux secondes).

•

La nuit, son ombre, beau merle, sa photo sombre décrasse mes murs. Le spectre — c'est vu —, en cuirasse de peau, se nomme Narcisse au tub. Fiancé fameux d'octobre, mon Os rosé jeté aux

chiens. Ticket-soleil, son émail m'amourait, l'éclair frisquet de l'œil. Qui trancha le désordre des trains, le tapage des bouches, qui, ce cyclamen planté comme un doigt ? Pirouette, papier mâché, séance d'essai, dents frottées du plaisir, rabiot du joli drame.

•

Moulé dans la tourbe, le corps câlin du copain de chance. Au grand bordel de plein air, il cligne, j'avale mon rosaire. Luronne qu'il dit, pintade ivre de moi !

•

Tête penchée au-dessus d'un évier ; l'émail blanc ébréché (ciel d'oiseaux roides, ciel de décembre) aimante la langue qui s'y colle. Rendre l'esprit, vomir l'ange empesé, la crête d'or, le gésier pur. Trop-plein des fêtes ? Débonde, gibier damné ! Le flagellant tout vif livre sa couenne. Sur nos lits d'écorchés s'entrouvrent des grenades, des jardins andalous, des lys, des violettes. Entrailles bénies, rosaces, chapelles, et l'œil voyou des crimes de dentelle. Vise Aztèque, vise, tue mon cœur, droit au but, au milieu !

•

Ce montreur d'aspic et de foin noir (noir l'iris de poudre à fusil) corrige mon repos, redresse mes siestes de demi-mort, me plonge dans des baquets de sable et de pépites, m'étouffe sous ses coussins de camphre, d'ambre, de safran cuit, m'assassine à merveille entre ruche et canif, entre chien et chacal, ailleurs, dans des banlieues patoises, ailleurs, au Soudan du nombril.

•

Ta nuque d'alpaga déplume ton vautour, clone superbe des friperies mondaines. Quel cheval plombe ta chaussure parfaite ? Le labour fut commun, le trésor des fientes, des caniveaux, le baiser aux chiennes rousses. En son saccage, en son baroud exquis — ma suie contre sa suie —, d'un seul rêve de source, de prairie neuve, mon charbonnier inonde la mansarde ; et trottent et bêlent les agneaux gris du drap.

•

J'imagine — je gobe — pièce à pièce un athlète, un faune d'après-midi exact en ses contours. Le fouet s'anime dans ma bouche ; c'est la loi du mustang : sprint à perpète, croupe cavaleuse, haie d'osier, dolmen du vent. À l'ombre, squelette riverain, je fiance des chiffres, rumine des musiques qui m'aimèrent. Sablier

d'enclume, le temps, pipé (l'os lance les dés), m'a sevré, privé de guirlandes, d'arabesques, de lumières acquises goutte à goutte, une averse après l'autre.

•

Et, sans vergogne, miroir du cycliste, de l'épagneul, l'œil du quidam toujours m'embabouine, me grappille et chafouine, marée d'aigrettes, d'aiguilles canailles, à pleine peau, à pleine tige, ou rafale de rouille, stigmates de poivre calqués sur l'œil et la mœlle mouillante de l'œil rivé dans l'œil.

•

Escarbille chialeuse, l'œil bat de l'aile. Clinque l'insecte soir et matin, cogne l'étoile, bête & boucle sur le ventre du faneur.

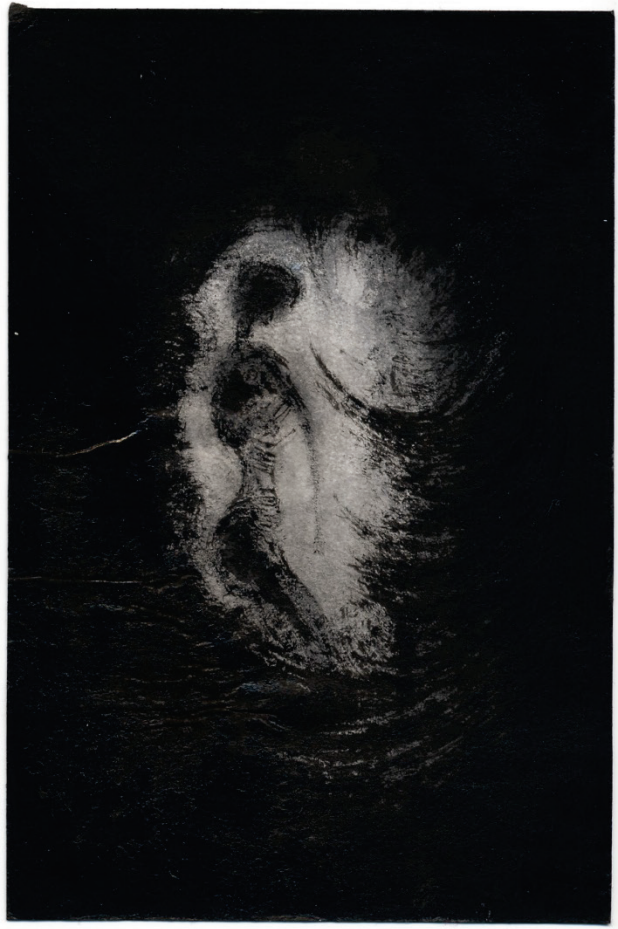
•

Il pousse, je diminue. Larron en foire, ce fort en zèle sait son affaire, l'occasion pointue, l'appétit sérieux de midi. Du piquefleur n'a cure, du mensonge d'hiver, de l'oreiller mou. Quel archer

pour qui baisse le front ! Il marche comme on vole, sans supplique, sans maléfice, ingambe d'espèce, pilote des rues fourbes, neuf au premier tournant ; son sillage de poudre catin asperge — c'est dit — mon totem ravalé. Il marche en maudissant mon crabe.

•

Soleil aztèque d'un chandail à travers les persiennes ; c'est si loin déjà ce souci d'envie : l'écharpe, la tourterelle, mon crève-cœur en sandales de corde. Et quel prénom cousu à l'encolure ? Décapité, crucifié, l'épouvantail d'été t'habille comme lui, presque roux, presque cendre.



Nu (babioles)

[1997]

Bas les signaux du cœur (le pouls, la breloque), cœur chialeur, plumé à l'ancienne, donnant, perdant, n'était ce nu très neuf, ce coq glouton, carcasse brune et crête rousse, frangin pour rire, pour voir venir, pitre du songe-creux rotant l'œillade experte et le dernier pavot.

Gisant velu, singe mouillé, la bête à matelas.

Cadavre exquis — beaux restes ! — mon guet s'épuise tout bouillon bu ; frémir sous cape ? lâcher du lest, de la couenne en motte ? sonner du cor au trou des paravents ? Mais, dedans, rougir, brûler comme chandelle aux pieds des poupées mortes, nues, chaudes encore, mouillées de bave et de groseilles, percées à jour, à vif, dans le cachot secret, l'appentis noir des fièvres folles.

L'œil, si la lampe le dit, fornique dans le bois, dans le bleu des touffes, au cœur du chou stérile et des roses, si la lampe le dit, droite, fouilleuse, serpentine en diable, si la lampe, dans l'étable fumante, sous l'éboulis abstrait des linges, couve, d'une pelure l'autre, la fève et le fagot, un rien d'iris et de chair crue.

Plis, plis, plis serruriers, alcôve et drap tendu du ventre en éventail.

Au canif, au beurre frais, je sculpte (menu/pointu) un nu d'os, un nu de muscles jaunes et, caprices de saison, l'esquille au front, la caresse angulaire, l'ombre côtelée du désir en pelote.

Jésus braillard, fœtus d'orge et de blé, nu comme l'Autre crachant l'ivoire.

Nu de bête en boule, caïd aux gestes fauves, privé d'air et de fraude, bédouin du temps trompeur, à jour glacé, à nuit contrite, nu comme coquille, cuirasse de neige (la jungle est au rabais), captif — enfin ! — d'un zeste de lune et du néon d'en face.

Barbaque en grappe, glaïeul d'entrave dans la châsse des cuisses.

Anadyomène la chose (masculin, singulier) sous la gerbe mystique d'un arrosoir pendu, ce nu droit, baskets fumants, spongieux, pourri de grâce au ressac de *« la »* schlingue.

Nu rassasié dans son cocon laiteux, sourd au dernier merci, au premier encore, gibier froissé, frais dépecé (mais la peau surfleurit sous la peau), nu écaillé, effrité, sans arêtes, sans contours, pauvre en images, en frissons, immobile et neutre, vierge dans son jus d'aube lisse, au point mort.

Orchidée — qu'il dit ! sale sève matin.

Branleur du crépuscule, toucheur d'écorce, de roc acide, Mickey hardi jeté aux quatre vents, nu sous la première étoile, dans le vertige du foin cuit, blond souriceau soûlé, plaintif, et seul, sans fratrie, sans papa fier des tempêtes, seul, dégoupillé, au beau milieu du gueuloir aux crapauds.

Atoll de peau dans la fontaine à marée basse, l'eau, les bulles, le limon rond rincent la fleur et ruinent le grand sceptre d'hier recopié à la craie, *« au bonheur des dames »*, entre ciel et terre, sur l'ardoise princeps.

Épave, poulpe muqueux, sur lit de mousse et de vase, chuinte, clapote, humide à bord.

Gazelle ailée, pouliche carnassière, nu du songe battu en brèche, quatre pattes, bâté, nu au carré, nu cubique (je compte TOI fourbu sur mes doigts) cavale et rue, embouche, embroche l'injure majuscule et le babil en sucre.

Postures d'atelier — c'est vu, c'est pris —, nu de bronze à l'outil soudé, nu du chemin de croix, forçat massif décousant le marbre, berger partout cornu, satyre sans cesse au zénith, saint pêcheur emmailloté de soie, dormeurs des monts, des vals, Bacchus copieux les deux pieds dans leur flaque, penseur blessé au front, gymnastes des bordels, des clairières, des môles interdits, nu sage et signé, nus d'invite en toc, en vrac, ciné, cinéma, juste une séance, une séquence encore dans le premier automne, croquer la pomme riche et rouge, idéale, cracher le lent poison qui plombe, comme un cercueil, le cœur friable des idoles.

Gelée de peau imbécile et royale (capturer, mentir gras), ou flan adhésif de la mouche, de la bouche suceuse et du soc, pétille, dorée, moisie au pochoir granuleux des feuillages.

Croupion pelé (frotti-frotta... à force, à force).

Au châtiment, ta coulpe est pleine, prière et pardon noués, dandy lourd, ivre, bancal, agenouillé, ou nu, assis, chien chéri écorché, chieur de trèfles, de perles sonores quand trisse l'hirondelle.

Nu égal d'offertoire, couilles qui cloquent la toile, les oripeaux et le burnous de riche ; bijoux clos, paquet de chair, colis surprise enrubanné ; deux doigts comme un tic, et swingue le désordre.

Timide et d'escapade, David étroit au lance-pierres flotte, palmé, mouillé, dans la bulle du plafond, dans la mare d'orage, ce relief mou, craquelé, d'un Ennui d'ici. M'aveugle — horloge bègue et sable gris — le spectre jeune, biceps fins en corolle, un nu de frêle extase, comme le lys vêtu, fourche nette et frisons drus.

Babioles au vent, le nu remue.



Gri-gri des cendres
— élégie —

[1997]

La mort lâche ses eaux, chie sa surprise, vide son pot. C'est — nous y sommes — plus tard que jamais au bord du gouffre, en amont du cri. Qu'on abatte la croix des chemins ! Qu'on barbouille (sale) les rosaces soleil couchant, les chromos des îles exquises, les chandails bigarrés, les ex-voto, les cerfs-volants ! Qu'on entasse et brûle les porte-bonheurs, les tickets chance, les torches, les chandelles, les œillets du crépuscule, les trèfles secs, les chats nègres, les mages couronnés et leur colis précieux, l'iris mauvais des fées tricoteuses, les bruyères du troisième jour, les corbeaux, les pipistrelles de satin et les promesses enchantées, les vivats précoces, les dragées rances, les sifflets bicolores, la dent de lait et sa ficelle, les cocottes crépon, les douze langues piquantes des fourmis, le tibia rond des vipères, toute la panoplie des traces, le bric-à-brac sérieux de nos étés, déchets sacrés, fientes et brindilles !

•

Vrai, les enfants crèvent en troupe dans le lit des castors. Il y a, sur leurs joues, des virgules de vase, des trémas limoneux, des griffures de mica, il y a du froid, du gris, un soupçon de colère, un zeste de frayeur, il y a, sans relief, l'énigme du dernier vœu, de l'ultime chagrin. Et rien sur leur front, ni bosse, ni cabosse, ni froncis d'ombre louche, ni pastille de sable ; rien dans leurs poings, dans leurs poches, ni fretin arc-en-ciel, ni silex pommelé, ni pépite, ni poulpe gélatineux ; rien sous leur langue, ni têtard, ni moustique, ni perle blanche ou noire, ni miette de croissant mou.

•

Vrai, les enfants crèvent en grappe dans des flaques géantes. Il y a, hors saison, cent ans plus tard, du froid, du gris sur mes draps, mon buvard, sur l'alto de la rue, il y a, comme un égout — sirop de suie — ce philtre d'amertume qui macère et bouillonne, du pavé pauvre au nuage, à chaque pas compté.

•

On ne lut pas, couvée à point, de face plus neuve dans l'œil du guetteur. J'épiais le coup de chaud, de sang, la pépie, le songe babillant, la ruse des paupières et le premier mensonge. Plane en boucle le bon manège, l'air connu, berceur, de notre été numéro

zéro. Je valse à reculons, ivre, *« quasi triste »*, et ne dors plus qu'en rêve, rêvant, très-net, de ton sommeil dans l'ombre floche des peupliers.

•

N'épingle que cibles de midi, joie jaune, chanson d'épi (bois, cerises et panier neuf), prismes de faïence, d'oreillers, persiennes d'abeilles et d'encaustique. L'écumoire céleste au mieux m'assaisonne. Je vois, comme en plein jour, l'album radieux, la page propre, le lit tendu en deçà des pruniers, ton nu cachou mouillé dans son pagne d'ivoire et la bougie concrète de notre été numéro un quand la flamme frétille et bascule au centre des choses engourdies. Je vois l'hortensia violet du coucher, les trognes béates et lasses qui nous fardent, ta pupille goudron dans le chahut des oies, le poivre et la meringue sur ton genou croûteux, je vois, sous le bandeau des paumes mentholées, la nuit contre la nuit, froissée, coriace et cachottière, la nuit qui goutte encore, dorée en diable, dans le buisson balafré des embuscades.

•

N'épingle que silence d'écorce, arpèges d'avoine et de saule, tumulte d'horloge, de cuivres en batterie, chuchotis d'espions,

conseils chenapans, serments de paille sous le pilou chaud comme un ventre. Ce qui reste m'est dû, l'illustre histoire, la bègue, la cruelle, ce qui s'échappe, déguenillé, ce qui pétille, amer, au trou du puits.

•

C'est vu. C'est fait. Je fouille du groin dans la tourbière, dans le civet. J'entame mon blues atone, égrène ma liste aux mille articles. Je bois les jus plaintifs, la ciguë des taupes, des doux agneaux, console en dedans le totem geignard, la méduse urticante, titube comme veuve dans ses brouillards de crêpe. Un grelot de paix antique (j'étais seul, cassé, au placard) clapote au ralenti, bourdonne, essaim vital, ici, ailleurs, et là peut-être, dans la doublure floconneuse du monde.

Poussière, juste ce que je sais, la pincée de misère, la douleur brute (billot, flèche au front) et l'injure en sauce de la vendetta. Que poussière la rumba des motos, les carnavals en chapeau claque, les comptines sonnantes (boulon/pigeon/rognon) de notre été numéro deux, que poussière le besoin du besoin d'aimer, de toucher la peau nouvelle, dodue, pain brûlé, toucher, humer, la sueur des blés en bottes, des cent mètres triomphants, le souffle, même, grenu, des mûriers, le jus du bébé mousseron trituré, pilé, cuit au cul de bouteille, à la loupe de bois, humer, lécher synthol et citronnade, la plaie rouge salé d'une épine minime et mortelle.

•

Je te figure encore, amour, blotti sans fin sur la caillasse ; ou, clair et lourd, comme l'outil dans la bassine, comme le merle noyé du lavoir. Foutaise (tu m'étonnes !) la guêpe, l'ortie parmi les lys, la tenaille du chevalier lucane, l'éclair qui vise tout ce qui bouge, et le briquet qui pète, la braise ardente, la ronce adhésive, et le couteau toujours couteau de notre été numéro trois.

Je te figure encore, amour, absent sur la caillasse ; je te figure sans île, sans radeau de fortune, sans bouée de joncs, de nénuphars, sans perche ni lasso de raphia, sans une main tendue, sans un cri de sirène, de baleine, seul, fétu dans l'eau, seul, ludion lesté, seul, champion coulé.

•

« Croulez, rochers ! »

L'aiguille tombe en poudre, celle du foin sec et des montres, du clocher bleu juillet, des boussoles besogneuses, du cadran pierreux au doigt d'ombre et de mousse, l'aiguille du jour brodé, l'aiguille à peser le plomb, le veau gras, la plume du sang des coqs, l'os en chair, en os, et l'âme ébréchée du poupon roi, nu, couché glacé sous un linceul de boue.

« Croulez, rochers ! »

Le ciel sprinte, transi, blanc Vierge, dans la nasse des lierres ; l'océan roux des tuiles dentelle, comme un calque, le mur de nos mésanges. Un vent vache que j'ai touché ranime ses moires, ses nervures gothiques, son chant flûte, oblique, et m'escorte sur les chemins des cross perdus, des bains de lune, d'une trouille à moitié fauve (on triche — c'est pareil) aux pieds des fantômes de chiffons.

« Croulez, rochers ! »

Les miroirs fatigués clignotent en pure perte. Belle et borgne, ma mémoire précipite, grumelle un pur naguère, caille à gros grains. Viennent poison lent et rot macabre. La charogne, dopée, grouille, crève l'écran.

•

Mon corps bandit avance comme hier. À peine l'écharpe rouge où blasonne un prénom — toi, toi, toi, toi, toi, et toi — cisaille-t-elle mon cou, doux garrot de mort noueuse et chaude.

•

Dire en creux, au fil de la langue, sans démâter (Ô combien de cadavres ! de carcasses, ô, combien !), dire la main, ce poinçon, giroflée, menue, et bleue et verte sur l'ardoise des siestes, le pied en ciment rose de notre été numéro quatre, dire les grimaces de

singe, les bécots de buée, dire vélo crevé, tambour muet, bouquet fané, colombe aveugle des copains, dragon noir tousseur enrayé, dire tractopelle, papa-bricole, lilas-maman, dire le silence pointu, plié en huit, ou vaste comme la mer et l'air, comme la dune qui tremble, comme la fable d'un seul qui dit — moins, trop — ce qu'il doit dire.

•

On ne joue plus à tuer les morts, la canaille du fortin, plus à dépecer l'osier, les habits du dimanche de notre été numéro cinq, les bagnoles des tontons, des Ginette, plus à corriger les mouches, les filles malpolies, les cow-boys feignants. La cage est close à double tour, le grenier des dentelles mûres. On tripote un ennui de messe basse, de fond de verre, un ennui de petite pluie. Mais la momie suinte sous l'autel des vivants. Et je signe dans la caverne des phrases de *« petit père »*, murmure si bas, si mince, par ton sabre plastique, par ma foi charbonnière, un machin à personne, un secret chiche et sûr : bord à bord les cœurs — toujours est déjà là — cousus noués, pleins comme un œuf.

•

J'y reviens, je brûle mes paumes, mes coudes, je m'enfume. J'y reviens, j'ai souci des fétiches, grigri des cendres, icônes à gogo. J'y reviens, je grappille, je classe, j'étiquette : mouchoir de fraises, d'insectes neufs, crottes de paon, pommes de pin et d'arrosoir, cercueil de buis, guitare de houx, et la chair aride du dernier chewing-gum, la rognure du pouce, de l'index, du riquiqui, la fleur décapitée (coquelicot/croque-nigaud), et le guili qui bave, qui crache groseille et purée, et l'étoile Van Gogh à nous deux dans le hamac craquant de notre été numéro six. J'y reviens : un caillou donne l'heure exacte, jamais la même, donne la soif (eau claire/vin râpeux), l'idée fixe, un caillou laboure le ciel, l'ennui des bouderies miteuses, un caillou fiance le soleil rouge et l'étang, la vitre et l'étincelle, un parrain et son chien. Et l'animal se nomme Chéri aussi, Calife de la maison des bois, se nommait la Grosse Bibe, la Poilue, Titoune de ma vie. T'aimait à plein dos, à langue juteuse, t'aimait — fol — pour toi et moi. Reposez, vauriens, pieds et pattes, dans ces limbes inventés, coloriés main (chaumes d'azur, fosses d'écaillés), reposez, chassés de l'ombre, très-vifs, en pointillé, dans ma boîte magique, à la source et sur le rayon plissé.

•

Au plongeoir de notre été numéro sept, son rire de réglisse (d'un baiser la pulpe sonore) ourle et cloue ma très grande peine comme un sosie pendu dans le couloir *« d'aube fine »*.

•

Il pleut du talc sur mes cils, des coquilles de papier, des bulles presque rondes, il pleut du sel sur mes ongles, du lait, des fougères broyées, il pleut sur la dalle noire, sur la touffe d'iris.

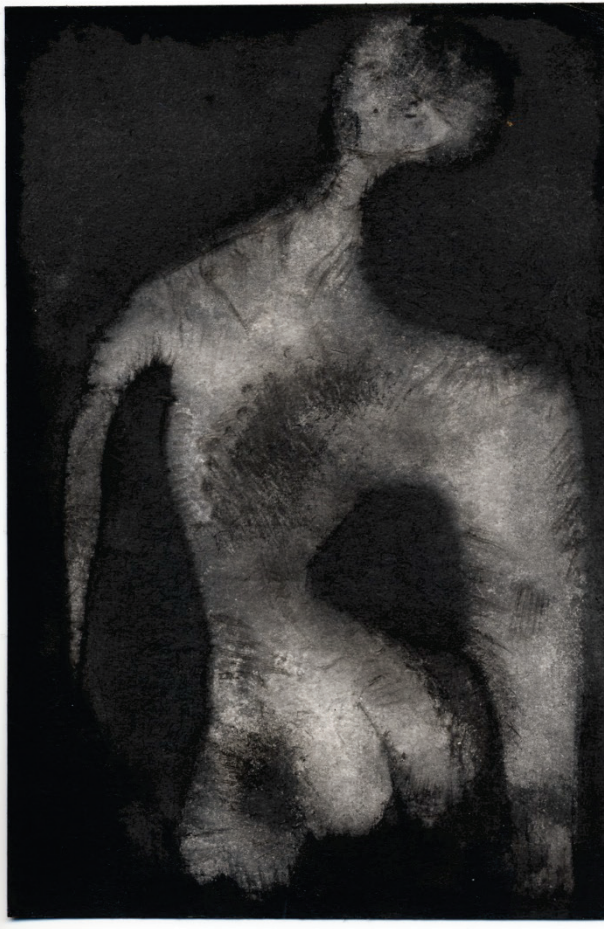
Ci-gît l'oisillon plombé,
le poisson jeune et roide.
Ci-gît ma fièvre câline.

J'ai mon gage, mon vautour, ma bête balèze, fracassante, qui joue du bec et de l'entaille sur le piquet des vieilles vignes, et sous la peau du crâne, entre les dents du chialeur usé, marouflé, bientôt tari. J'ai ce que j'ai, en bloc — tout le paquet —, au ressac du hasard. Et roulent d'une vague à l'autre les mêmes mots trempés, d'une écume à l'autre la mousse de mots sucrés, la liqueur susurrante, le crachin crapuleux, et la glaise, et les glaires d'un espoir sec d'outre-tombe.

•

Ce cri muet crispé en gorge, ce râle gluant collé aux glandes, cette écorchure, cette tumeur cent fois ouvertes cochent, rognent le retour du premier beau jour et la parole — si ça souffle — du fier voisin, de l'amie suave, du frère en genre et nombre, des mémés noires jusqu'aux yeux, aux cheveux. L'accueil frais des gamins de quatre heures gâte à rebours mon élan presque neuf. Qui parle

dans le décor ? Je ne sais que fiertés d'hier quand mon nom, au cœur du litige, clamait victoire. Le triste écho pince ma nuque et je m'appelle, fidèle, sous ton arbre jumeau.



Amoroso

[1998]

Chantier, le bleu — mon outil vagabond — lambine en ce désordre, ruse, dégorge rasoirs, miroirs muguet (le parfum que j'entends), écume valseuse et lessive. Bleu, donc, pagaille unie, bleu circonflexe, grand stock, bleu bouillie qui m'adoube, m'étrenne, me pigeonne, ailes et griffes, qui pastille en relief pensées cireuses, portes, fenêtres, couloirs de papier, de chiffon, bleu espion, bleu danseuse, bleu carillon, carpette à la volée, bleu ivre, arsouille, épave riche jetée à terre, tombée du ciel, du plafond bleu […]

•

[…] Le galet n'a plus d'âme, ni sel ni mousse, ni cristaux écorcheurs, ni crasse d'un vieux limon, ni cal, peau contre peau, ni coquille, ni poudre de lys antiques. Ma paume saigne, cent orties là pétillent ; ma bouche ? une éponge, un buvard gras. Mais c'est attendre, piquet planté. Attendre, c'est ça : rougir son eau, râper sa couenne ; attendre c'est caillou, mastic, c'est boussole, girouette, piquet pendu […]

•

[…] On dit chaîne et voilure, on dit bouquet froissé, saison d'opium, on dit l'amour patois mon amour, hostie, breuvage amer, et l'amour mon amour dégrippe les serrures (premier, je vois), cisaille lacets noués, courroies du vieil usage, m'acoquine au serpent, au pourceau, à l'abeille […]

•

[…] L'heure (tic-tac du pouls, grelin d'enfer) brûle, m'encorne, me chevauche, courbe l'échine, gonfle comme qui s'essouffle, s'étouffe. J'ai nacelle au cœur, cliché lagon, j'ai cran d'arrêt, bottes félines, trident d'un pauvre diable, parure de sirène. J'ai, je baigne, chair boucanée, caillou sur l'os. M'égosille pourtant (ô gardénia ! ô gratin d'églantier ! ô groseilles !), m'enroue, glaviote un pur pépin, des *sanglots longs*, des rengaines bouffies, rayées, éperdues : *« Je suis à toi ! Je suis à toi ! »* [...]

•

[…] Et coule, roule, l'image des chambres jeunes, froissées encore, bouge le lit, l'autel couché, déboule, glacée, carnassière aussi,

la lumière, lampée de paille, sur ton nu, vaisselle en loques et fourbi blond […]

•

[…] Par magie, comme et comme (brisons les contes, crève le songe), un autre bleu, un bleu d'éden, azur mouillé, bleu d'outre-terre, de mer outrée, outragée, un bleu du bout du quai, bleu boomerang, sonore (ma soucoupe aux bleuets), zigzague d'une rive à l'autre, fait phare, m'époustoufle à plein drap, à pleine jupe, peinture, peinture, mirage myope et vibrer avec […]

•

[…] Mon sein sue sa vase — ce que j'épelle, la sève —, mon sein s'épanche. J'aime, c'était écrit déjà, j'aime qui m'évite, hésite (vos fleurs, langues pliées), j'aime cette folie, en germe et le paquet de nerfs. Et j'aime, j'aime le soleil élastique, l'orphéon des carrefours, la rumeur cycliste, les genoux ridés des passantes sans âge, j'aime, j'aime (ce mot, même) du vent les nattes, les foulards, aime les cris pointus des soldeurs, la ronde des patineurs, l'homme qui mâche, accroupi, l'avoine, l'allumette, qui rit haut quand on pleure pour rien, pour l'homme, pour son chien (*bastard !*) pelé, collant, pour son poignet blanc glabre, sa liquette trouée, pour un coquelicot

tout seul, confit au bord du vide. J'aime, j'y crois, je vole, plomb perdu, un caillou dans la paume, dans la bouche, cent orties […]

•

[…] Attendre, c'est tigre en tête, c'est loterie, besoin-bousille, trophées en kit. Chacun joue chaise humaine, momie debout. Icare bluffe au dancing. Et le bleu caille, durcit le ton, le bleu couvercle.



Pablo, les baigneurs

[1998]

PREMIER BAIGNEUR

[…] On ne distingue pas le sexe du baigneur. Il a replié sa jambe droite. Le baigneur se cache dès le début. Il s'est caché quand il s'est allongé. Le baigneur cache délibérément son sexe. À dire le vrai, il n'a pas replié sa jambe droite, elle était pliée déjà quand il s'est allongé. Ce n'est pas une attitude naturelle, relâchée, une position éphémère. Tout était prévu d'avance. Malgré la crampe, l'ankylose, il ne bougera pas, ne changera pas de jambe, ne se retournera pas, il n'osera pas. Il est nu au soleil et c'est beaucoup, nu au grand air, quasiment en public, une prouesse reportée de jour en jour depuis l'exceptionnelle vague de chaleur. Le baigneur souffrait de cette aubaine climatique. Le beau temps l'allégeait, lui donnait des ailes et le blessait. Chaque matin il espérait la pluie, la brouillasse, un vrai ciel gris, chaque matin il n'espérait que le bleu. Il se couchait devant la fenêtre de sa chambre, sur le plancher, dans l'étroit rectangle de lumière, vingt minutes d'exposition inconfortable et partielle, mais son corps restait pâle, cachet d'aspirine, lavabo, gros tas de suif. Ici, dehors, il ne recherche aucune délivrance spectaculaire. Il est dehors. La crispation ne fondra pas,

elle l'enveloppe au contraire, le maintient dans une sorte de bulle transparente, compacte mais poreuse, où le plaisir parce qu'il est contraint, soumis à une surveillance de tous les instants, se laisse déguster goutte à goutte (et jusqu'à la dernière), elle le distancie sans l'isoler des autres estivants, des autres naturistes dont il ne jalouse plus la liberté désordonnée, les poses avantageuses et l'admirable couleur de pépite ou d'abricot.

Aux obèses les courtes queues ! La chose est bien connue, vérifiée. Ce n'est pas seulement une question de proportions, une illusion d'optique. Le même appendice dans un environnement moins rebondi ne ferait pas meilleure impression. On le dit, on le sait, c'est l'évidence : les malabars n'ont rien dans le slip, dans la corbeille, les culturistes, les costauds de partout (de partout ?), rien, trois fois rien ou presque, un outil miniature, un robinet par trop médiocre enfoui aux trois-quarts dans l'étoupe, ridicule bourgeon, zoizeau au fond du nid, petit, petit, petit, petit...

Du plus loin qu'il s'en souvienne, le baigneur, énorme poussah, traînait son cul et sa tristesse à vingt mètres, quinze dans le meilleur des cas, du dernier des derniers vauriens qui usaient, usaient leurs souliers sur les routes et les chemins de traverse des colonies de juillet. S'il pouvait se féliciter de n'être pas soupçonné de cacher, comme dans la chanson, une jambe de bois sous ses pantalons de toile légère qui eussent pu servir de voilure à un trois-mâts voguant vent en poupe vers les terres amérindiennes, en revanche, et toujours comme dans la chanson, au chapitre des nouilles qui n'en ont pas l'air, qui ne se voient pas, c'était joué, perdu d'avance. Et si, mettre un pied devant l'autre restait à coup sûr la meilleure

façon de marcher, cela n'impliquait pas pour autant que l'on dût aller du même pas, fût-il cadencé, en rang par deux, épaule contre épaule, le regard au-dessus de la ligne d'horizon. Ne valait-il pas mieux se laisser parer du joli nom de Lanterne-Rouge plutôt que d'incarner à soi tout seul le gros du peloton ? D'ailleurs la coupe aux sobriquets tous plus désobligeants les uns que les autres n'était-elle pas pleine à ras bord ? Que pouvait-on ajouter ? Une cruauté nouvelle, presque anodine, comme étrangère, d'une visée, d'une portée différentes, tombée de la grande bouche rigoleuse du surveillant des douches, une flèche espiègle et venimeuse trouant la buée, les vapeurs, les gerbes savonneuses, et qui disait, qui disait quoi (les mots exacts ont roulé jusqu'à la bonde, étoile rouillée, chevelue, qui les a avalés), disait que sous l'énorme brioche de la Lanterne, même à la loupe, on ne voyait pas la moindre tige, le plus misérable des vermisseaux. Comble de malchance, ce fut à ce moment précis que, tentant une vérification périlleuse — il ne se voyait plus pisser depuis lurette —, le baigneur aperçut un gringalet, son dixième en surface, en rondeur, qui se débattait furieusement avec une serviette plus étroite qu'un mouchoir de poche ; ce qui pendait entre ses jambes, ordinaire sans doute, normal, ce qui se balançait et vivait sa vie comme une bête familière (on est tous fait pareil), mais aussi étrangement incomparable en taille, en splendeur charnue, attendrissait le dépit de l'observateur qui matait malgré lui dans une diagonale parfaite et n'avait d'autre souci que de comprendre comment l'avorton allait pouvoir enrouler le paquet, le cobra, le tuyau d'arrosage dans sa petite culotte.

Les pieds du premier baigneur, trop grands, trop raides, n'ont jamais dansé sur les tréteaux des frairies, sur les parquets cirés des casinos, sur les estrades des guinguettes, des théâtres ambulants, ils ignorent le zapateado, le un, deux, trois du pauvre et l'entrechat royal, ils n'ont pas couru au péril de la vie sur des toits à minuit, sur des remparts, des charpentes à ras du précipice, le long d'un fil tendu de clocher à clocher, n'ont pas grimpé au cocotier, pas pédalé, gagné de sprint, ni patiné sur les étangs de janvier ; ce sont des pieds plombés, des panards sans âme, sans grâce, bêtes et tristes à pleurer, des fers à repasser.

Il faut avoir vu valser Pablo, il faut le voir tourner, tourbillonner en espadrilles ou sans rien du tout, guincher jusqu'à plus soif, jusqu'à ce que ses orteils saignent et tachent les confettis du bal. Les pieds de Pablo sont des pitres, des jongleurs, des furets qui bondissent autour des escarpins des filles, des mademoiselles, qui tracent des spirales et des rosaces entre les hauts talons des bouchères, des sous-préfètes demi-saoules. Les pieds de Pablo sont des oiseaux qui ne touchent plus terre, des colombes, des merles qui ricanent. Et même quand ils foulent le raisin rouge, quand ils pataugent dans la tourbe, dans la boue et la soue, quel est celui ou celle, n'était la crainte de finir louf à l'asile, qui ne se verrait forcé de ployer les genoux, de tendre les lèvres et la langue vers ces chevilles croûteuses, vers ces ongles noircis que la lumière d'où qu'elle vienne et si l'on sait lire les cartes du miracle ordinaire — le dancing est une cuve, une fosse à purin —, la lumière chausse de charpie, de guenilles moirées, comme la pourriture même des sous-bois d'été, plus renversantes pour l'idolâtre que les sandales dorées d'un

angelot de la crèche vivante, que les pointes satinées parfumées au lilas d'une ballerine de Moscou ?

Fait chaud. Très chaud. L'air manque, on étouffe. Le baigneur cuit, il rôtit à plaisir. L'herbe un peu trop rêche le caresse et semble le border, le protéger en ses touffes. Il ne regrette plus d'avoir oublié sa natte exotique, de n'avoir pas osé déplier sa serviette aux larges motifs bigarrés achetée un jour d'ivresse, pour sa gaîté, pour faire comme tous et chacun. Le caillou qui, au début, lui meurtrissait le bas du dos lentement a fait son nid. Il le sent et il ne le sent plus. Le caillou était à sa place dans la prairie, il est à sa place dans le gras de la fesse. Un autre que lui, un peu trop sec, ne l'eût pas supporté. L'après-midi durera une éternité, il entrera dans la nuit sans s'en apercevoir, sans sommeiller, brûlant, les paupières en feu, comme un enfant cloué au lit par une fièvre bénigne, une fatigue inexplicable, peut-être mensongère (s'accorder une halte pour effacer les comptes), comme un poussin, un bébé chéri qui ne le sera plus demain, jamais plus, qui attend patiemment les premiers effets du cataplasme maison, alors qu'un beau soleil de fin de journée éclabousse tant qu'il peut la colline rouge de l'édredon.

DEUXIÈME BAIGNEUR

Le second baigneur est nu lui aussi. C'est un baigneur normal, ni gros ni maigre, plutôt grand, plus grand que la moyenne, d'une tête au moins. Garçonnet, il dépassait déjà tout le monde. […] Question d'habitude, personne ne semblait y prêter attention et il fallait une dispute exceptionnelle pour qu'un rase-mottes, une demi-portion le traitât méchamment d'échalas, de grande gigue ou de grande perche. Il poussait sans effort, sans difficulté. C'était ainsi, commode pour aider les petiots à faire le mur, pour voler pêches, pommes, poires par-dessus les grillages et les barrières, pour contenter l'entraîneur de l'équipe de basket. C'était ainsi, commode, ça allait de soi. Et pourtant. Qui ne remarquerait, à moins d'être extrêmement myope ou bigleux, combien cet homme très jeune encore a souffert, combien il a souffert en secret, obstinément silencieux, chaque jour, chaque minute de sa vie ! On ne peut pas dire que le second baigneur soit voûté, ni bossu à plus forte raison, et lui-même, face à son miroir, dans ses moments les plus désespérés, ne le reconnaîtrait pas. Mais, à y regarder de près, un rien, la convexité légèrement accentuée de l'omoplate, ou la courbe inhabituelle, un peu trop renflée, trop crispée de l'attache de l'épaule et du cou, révèle à quel point, sans ostentation, sans révolte éclatante, il n'a cessé de vouloir se rapetisser, se réduire et mettre un terme définitif à sa superbe croissance.

On l'entend souvent, partout, on le répète : nul n'est satisfait de son apparence, de sa forme, de ses formes, de l'écorce, du sac.

Il n'est pas question de prendre en compte les insatisfactions boudeuses d'un *top model* chipotant sur sa ligne de hanche, sur une improbable culotte de cheval tout en présentant dans des poses lascives la collection plage du prochain été, ni d'écouter sérieusement les jérémiades de ce magnifique garçon au regard immense, couleur lagon du Pacifique, implorant Dieu et diable de lui accorder des petits yeux noirs et pétillants. Non, ce ne sont que des artifices, des coquetteries supplémentaires en vue d'attirer une attention déjà naturellement sollicitée et provoquer en abondance, en cascade, les gloussements et les soupirs d'une immanquable protestation. Car, à moins d'être un séducteur prêt à toutes les flatteries pour atteindre son but, à moins plus simplement d'avoir le cœur humide des midinettes, nul n'irait perdre son temps, ses larmes et sa salive à gémir sur le sort de ceux qui souffrent d'être trop beaux.

Il y a bien l'histoire authentique de Murielle & Johanna. Objectivement, même entr'aperçue de loin par temps de brouillard, Johanna la brune était laide, laide de partout, presque difforme, une sorte de teckel, de petit pot à tabac au visage ingrat. En bref, Johanna était un boudin. Elle avait pour amie, grande amie, la très parfaite, la splendide, l'idéale et blonde Murielle. Johanna était l'adoratrice en chef de Murielle. Elles formaient donc un duo particulièrement bizarre, un couple antithétique ou une remarquable union des contraires. Murielle promenait son repoussoir et s'en vantait. Le repoussoir égrenait ses compliments, décuplait ses soins et régentait le ballet des prétendants. Tout marchait comme sur des roulettes. Or, puisqu'il est dit (mais qui parle ici ?) qu'un malheur n'arrive jamais seul, Johanna fut la victime d'un terrible

accident de voiture qui pour longtemps devait la laisser immobilisée et à moitié défigurée. Quelques mauvaises langues en profitèrent pour affirmer qu'avant, après, on ne voyait pas la différence. Murielle ne se hâta pas de se rendre à l'hôpital, mais elle y vint, un clair après-midi, fraîche et pomponnée à ravir. Indifférente à l'état de l'infortunée, la princesse — elle avait oublié de porter des fleurs, des gâteaux, un sachet de fruits confits —, sans un regard, une caresse, un bisou, n'ouvrit la bouche que pour se plaindre d'un énorme bouton, invisible en vérité, qui suppurait là, sur la tempe, là, derrière la nouvelle frange. Du fond de son lit de douleur, entre deux grimaces épouvantables, des larmes dans son œil intact, la presque morte trouva la force et les mots qui convenaient pour rassurer la visiteuse et la convaincre de son inaltérable beauté. Après des jours et des jours de grisaille, le soleil circulait enfin dans la chambre et c'en était un régal, un plaisir, un vrai bonheur, et quoi encore ? une bénédiction. […]



Cadastre du clair/obscur
— réseaux, ruses, abécédaire —

[1999]

ABAT-JOUR

Qui douche pleins gaz — et le cône est de miel — tonsures, mèches folles, béret, papillotes de fête ; qui rince jaune la liseuse emmurée, la gorge trémulante des tantines, deux melons mollets, poudrés, gâtés quand même ; qui suinte, mouille et mousse, repousse la sale petite nuit, la nuit à pas de loup, gloutonne en diable (mais un pichet dévide encore ses ronces de motifs bleus), la nuit de chaque nuit, presque neuve, presque franche. Et là, sous son casque, sous sa tiare électrique, un pantin de cendre, une poupée vieille, tassée, muette (elle causait aux dahlias ce matin, à sa dernière poule), n'a plus la force ni l'envie, en silhouette dans le rayon, comme un corbeau trempé scotché sur un champ de moutarde.

•

AGATE (bille en tête)

C'est ma bille, ma bille mienne, une reine, gagnée haut la main, à la triche, à la lèche, ma bille, mon bonbon sans fin, mon bijou, une esclave rebelle qui vibre encore quand je m'arrête, qui troue le noir quand je ne le veux plus, quand je n'y pense plus. C'est ma bille, mon cinoche, c'est mon cirque ambulant.

Dedans — la liste est longue — il y a :
des postillons de lait,
des morves qui scintillent,
des nuages nains blottis au fond d'un lac,
du blé pilé,
trois poissons poilus qui rigolent,
des ailes en vrac,
des ongles et
des cornes,
des pétales rouillés,
des grêlons un peu mous,
des confettis plucheux,
un troupeau d'asticots,
des guirlandes qui pendent sous la lune qui pleure, des ciels d'avant-hier qu'on peindrait si on savait, des ciels du souvenir, du bon, du meilleur, des ciels plus vrais et vifs qui meurent à reculons, sans se presser, des ciels d'artistes, en bouquets, à pleines couches.

C'est ma bille, c'est mon phare, mon grelot, mon olive qui dort au repli du nombril, ma bille, ma bille toute pauvre, toute bête, toute triste, mon seul souci sacré/secret.

•

ALLUMETTES

Ça dure ce que ça dure (tout le paquet dans la braise), ça durera. Je ne joue pas AVECQUE ! Je fais mon feu sur le feu ; pour voir et ne rien voir — juste cette touffe, ce triangle comme un drapeau —, pour voler, capturer longtemps, seconde après seconde, un rêve orange, sans image (la marchande du conte, glacée, perdait l'esprit), un rêve d'autrefois, au grand jour, une lumière magique percée par la lumière, chaude et douce à n'en plus finir, ça chaude et douce ! privée de taches, d'ombres troubles et de grumeaux.

•

BEURRIER

Cette clarté (car le matin, par la fenêtre, broute, perce, insiste, fait l'important) déborde de son rectangle, l'île dans l'eau — plaqué or, plaqué beurre ; et tremble, à côté, au-dessus, plus qu'un nid de poussins, qu'un cœur de marguerite (quelle blague, madame, maîtresse, la renoncule sous le menton des filles !) J'étais aveugle, il le fallait, pour habiter dès l'aube mon cagibi comme un lingot de laine, de soie, de cheveux d'ange, aveugle ou borgne, riche à de-

meure, d'un été à l'Été, avec mes mots très blonds (galion, grenaille, Jojo, omelette, peau d'orange, saint-glinglin), des mots chauds, suspendus, imprimés dans l'air, dans la grande atmosphère, et dans le trou des pailles, des roseaux, sur l'œuf ciré à mort.

•

DAHLIAS, DALLAGE

Neuve et visible, de son pied intact, la mariée écrase — c'est gentil — ma jonchée de mousse, de dahlias, d'herbes rares ; et son voile infini qu'on espérait tant, ce bateau déglingue dans ses plis d'ombres blanches le sillage et l'ourlet du sentier. La mariée n'a rien vu — elle glissait —, ni mon soin de trois jours, mon mérite, ni ma ligne idéale. Mais — voici l'histoire des larmes de cuisine — les fleurs roulées, renversées, renaissent, leur brume, manteau couché, leur vapeur pourpre, rouge soleil rouge, sur le damier ciré, frotté aux quatre veines, tapis d'abeilles quand l'or s'en mêle, marelle de briques après la pluie que jamais les galoches crottées ou le soulier des belles, une écaille après l'autre, ne pourront effacer.

•

DEUIL

Qu'importe si c'est décembre, si c'est juillet, le temps des noyades, des chéris à vau-l'eau, qu'importe le torrent, sable fin ou gravier, qu'importe la mer calmée, si c'est décembre, si c'est juillet, si c'est midi, si c'est cinq heures, la couleur de décembre, la couleur de juillet, pomme chaude ou sapin enchanté, reposent, ardentes, sous la même cloche, et luisent, au bas mot, « *comme un ostensoir* ». La douleur (son fond de désordre obscur) les cerne, les oblige, embaume leurs reliefs. Il y avait — j'étais de garde — les cadavres mouillés, il y avait la féerie du deuil, le cocon noir, et le fruit dans la bouche, la guirlande dans l'œil. La mort encore clignote, la mort est vert acide.

•

ÉCLIPSE

Un vrai colin-maillard, une éclipse à midi. Ton cul emboutit ma face, tout l'espace. L'Amazonie me vient (poiscaille et sang-sues), un autre nom aussi : TOMBOUCTOU.

•

FLAQUE

Pleine, ras bord, d'une eau de plomb — c'est la couleur qui parle —, d'une eau de suie — la couleur — où le ciel vif (un bout de carton-pâte, une portion juteuse) trempe à merci, captif enfin, palpable, tombé à terre, en bas, plus bas que terre.

•

GUIRLANDE

Il y aura fête et farce quand l'envie sera passée, quand on aura bu et sué ce qu'on a bu, pissé, quand la nuit folle (une de plus, une de moins), dégonflée, rendra l'âme, son charbon, ses guenilles. Il y aura pagaille et regrets, retour à la case départ. Simplette (trois drapeaux, deux ampoules), ma guirlande suffit pour enchanter la chambre, ranimer la surprise, première, ancienne, cet incendie. Et j'entends — le rêve était à vif — un flot de joie sérieuse qui roule, débraillés, le gui, le geai, l'oie de la lande, les toits de glaise rose et, sauvages, électriques, les guilis du glandeur entre bal et manège.

•

ICÔNE (rose mystique)

Sous les touffes, l'or criblé des loupiotes — *magic dripping* — éclabousse ta viande.

•

JARDIN

Jardin toujours sonne bassin, pillage, quincaille de juillet, juillet mouillé — la pluie ne compte pas, ni le ciel de soufre, ni la foudre terrassant les noyers. Jardin brûle et farde le livre de saison, jardin d'éden, de dindes en socquettes, jardin d'émail rouillé, de flacons étêtés. Jardin colporte l'ombre, paquets, flaques et pastilles, la copie du glaïeul, du géranium pisseux, l'ombre de ton ventre abricot, qui boucle, à mes ongles, à mon cœur où pullule et cogne une armée de fourmis.

•

LOUPIOTE

Nue, sans collerette de verre fragile rose fillette, blanc tout cru, ou bleu comme le bleu parfois, à peine, des paupières ; pendue pour le petit usage et l'œil friand des amants qui guignent daredare, debout, un entremets charnu ; pendue, nue, très peu jalouse des néons en affiche, des lustres académiciens, des quinquets voyous exprès, elle, déjà ancienne, ne promet, au détail près, qu'un inventaire du commun, crapahutages d'insectes en gros plans, cadastre du *chiaroscuro*, crevasses et fissures, fantômes familiers, squelettes, fées, clowns et bestiaux, rien d'autre sous ce soleil masqué, pauvre clinquant, mais des tournis de première soif, des promesses blafardes, en quenouille, et des mirages de loin en loin, au-delà des parois brumeuses, un asile, un lit de plumes où, dans un halo de paille grise, je guette le bonsoir-bonsoir de ta bouche vieille et biseuse.

•

MINUIT (poème en sucre)

Bivouac des bleuets, nos musettes pleines. Le drap est un caillou. Immobiles, clignotantes, les mouches d'or surveillent l'essaim, l'œuf de lune posé sur les branches du saule. Qui couvera demain en plein midi ?

•

MURS

Miroir à midi, drap dur, écran franc aveuglant blanc sur blanc, le cul de l'impasse, illisible (Ô ma cible de charbon ! mon cœur de groseilles rouges !) chante son nom, sa fonction sans issue. Toile à bâche au goûter, matelas debout, toile usée, délavée, le muret du jardin (brique c'est parme, c'est fuchsia, brique c'est toujours rose) ondule, respire avec l'empois des siestes, le temps gâché, avec le rot des limonades. Au petit soir, la palissade gris perle ou souris n'a d'âme, de désir qu'entre poutre et armoire. Et le grillage des volailles mortes marouflé sur vélin de nuit n'attend que l'aube brumeuse, engourdie, pour s'envoler par-dessus les moulins, rideau de gaze, jupe de tarlatane.

•

NIMBE (*mirage*)

Dégommée au zénith qui tente sa chance, son label d'éteignoir, ta lumière, ce capuchon, cette traîne, enfle avec le demi-jour, et te contient, te déborde. Sérieux, je crache trois fois, et sept et dix. Et je vois, même en louchant, ton spectre comme un emblème tabou que butinent sans crainte, sans stupeur, les mouches obstinées ; je

vois le halo clinquant qui maintient poussières et paillettes quand tu pars, quand le rayon direct, traversier, arrose ta défroque, ton ciré noir pendu au clou.

•

NOCTURNE

Il est nuit, il fait nuit, il se fait nuit bonnes gens d'ici, d'ailleurs et de partout, nuit profonde, épaisse, quel moka ! quel civet ! Des parpaings de suie ; l'oreille, seule, les traverse et fouille dans le marc, revanche des bruits perdus (la lumière de midi, palpable, nourrissante, brûle les sons, les mélange en sa sueur, en son jus d'ambre chaud — Ô mon insecte piquetant la pelure du ciel !) Nuit noire, trop-plein d'embuscades, de tentures aveugles. Si c'était le dernier mystère, un carbone vierge épinglé dans la chambre obscure, dans la cabane close, dans l'écurie, cible sans marge, sans lisière, et cracher dessus. Nuit claire, *più chiara del giorno*, en arêtes, en squelettes — l'espion se démasque et salue les fontaines —, nuit de douceur ruisselante — le givre, même — qui invente la transparence du vitrail, des lacrymatoires et des flacons d'agate où le sage chinois emprisonne les brouillards des cimes et des vals, nuit pour les amants extasiés aux yeux toujours ouverts, […] nuit d'Iseut, de Didon, nuit bleu nuit, nuit d'Idumée, nuit d'une unique nuit.

•

PARQUET

S'y mire et frotte le petit ouvrier, un dimanche (maman coud, papa pêche) quand chantent, dans le poste, l'amour vainqueur, l'escarpolette, clochettes et tambours, s'y roule, tangue, s'y balance, bateau tout seul sur son étang, sur son rail *d'hyacinthe et d'or*, et de cire en gelée.

•

RAILS (19 heures 33)

Au dernier soleil, tes cils de gisant, double herse, mécanique courbe, surplombent (le verbe pèse quand il faudrait frise et résille) tes jambes parallèles et blanches qui racinent (réseaux, ruses) au cœur des vignes, *là-bas, dans le vert sombre*.

•

YEUX

Toupies, ça valse dans les mirettes, ça valsait, tangotait, le clair, l'obscur, les zones interlopes, franges grises, rayures serpentines, quinquets de chouette, pigments de braise. Et mon désir bâtard, mité (l'éclipse, la rature) noie le bleu dans la fécule. Entre paille et poutre, je choisis plume, pattes de mouche. J'ai (je garde) souvenir des sources, une eau de mille écailles, une buée ardente, un carrousel forain, deux dragées de jeunesse qui suintent encore, sucrées, acides, sous l'éventail menteur d'un lorgnon, d'une loupe à deux roues.

•

ZÉNITH

Troué, torturé au tréfonds des entrailles (bah ! Thérèse, sainte pâmée, fléchée à mort, prunelles noires, coruscantes), je couche, ravi, sous le soleil très-haut, « *juste* » on le sait pour qui ne connaît plus, un instant, la carne, le bandeau, trois tombes fraîches, deux bocks de cendres sur l'agenda. Troué, enveloppé, moi, « *diamant extrême* », pauvre paquet de tourbe, j'habite, suspendu, la capsule, l'igloo de feu. Et Zénon, Zénon le doux, surveille mon coma, ma flemme chaude, friable, ongles et paupières, carcasse, sexe de laine dure.

Bordeaux. Robin.

Je voulais bien prendre mon élan pour y prononcer ces mots. Tout était prêt, mais la force manquait, ces mots restaient coincés dans ma gorge. Ils pesaient trop lourd. Ils pesaient trop de sens. Et pourtant, j'y pensais sans cesse. Je n'avais rien d'autre en tête. Je n'avais plus d'appétit. Je ne dormais plus. Et j'avais beau me répéter que ce n'était qu'un mot, ce mot-là était devenu tout ce qui comptait. Il était devenu le centre de mon univers. Et je n'avais plus de voyage plus long à faire, plus fiévreux à vivre, plus précieux à offrir. J'étais prêt à tout risquer.

Emilien a fêté ses 4 ans. Et ses cinq ans. Et ses six ans. Tout ce temps-là, je l'ai vu grandir. Et moi, je suis resté le même. Je n'ai pas changé. Je n'ai pas vieilli. Je n'ai pas mûri. Je suis resté figé dans cette nuit-là, dans cette seconde-là, dans ce mot-là. Je suis resté prisonnier de ce mot. Et je n'ai jamais trouvé la force de le prononcer. Et je ne me le pardonnerai jamais.

3 juillet. Robin.

Mes parents pour leur anniversaire. Ils fêtaient leurs 35 ans de mariage. Ils avaient invité toute la famille. Tous les cousins, les oncles, les tantes. Ils avaient loué une salle. Ils avaient tout organisé. Ils avaient tout payé. Ils avaient tout prévu. Sauf ma présence. Sauf mon absence. Sauf mon silence. Sauf mon vide. Sauf mon manque. Sauf mon refus. Sauf mon impossibilité. Sauf mon incapacité. Sauf mon échec. Sauf mon abandon. Sauf mon renoncement. Sauf mon effacement. Sauf mon oubli. Sauf mon néant.

Je n'ai pas pu. Je n'ai pas su. Je n'ai pas voulu. Je n'ai pas osé. Je n'ai pas cherché. Je n'ai pas tenté. Je n'ai pas essayé. Je n'ai pas cru. Je n'ai pas espéré. Je n'ai pas rêvé. Je n'ai pas imaginé. Je n'ai pas pensé. Je n'ai pas vécu. Je n'ai pas existé. Je n'ai pas été. Je n'ai pas fait. Je n'ai pas dit. Je n'ai pas écrit. Je n'ai pas lu. Je n'ai pas appris. Je n'ai pas compris. Je n'ai pas su. Je n'ai pas rien.

5 juillet. Robin.

Je viens de lire un article sur le phénomène qu'on appelle « la confusion ». C'est le fait de ne plus savoir si on est en train de vivre ou de rêver. De ne plus savoir si on est éveillé ou endormi. De ne plus savoir si on est mort ou vivant. De ne plus savoir si on est soi ou quelqu'un d'autre. De ne plus savoir si on est ici ou ailleurs. De ne plus savoir si on est maintenant ou avant. De ne plus savoir si on est réel ou imaginaire. De ne plus savoir si on est fou ou lucide. De ne plus savoir si on est perdu ou retrouvé. De ne plus savoir si on est tout ou rien. De ne plus savoir si on est quelque chose ou personne. De ne plus savoir si on est quelque part ou nulle part. De ne plus savoir si on est jamais ou toujours. De ne plus savoir si on est tout court.

Depuis quelques jours, j'ai l'impression de ne plus savoir si je suis vivant ou mort. Si je suis ici ou ailleurs. Si je suis moi ou quelqu'un d'autre. Si je suis réel ou imaginaire. Si je suis fou ou lucide. Si je suis perdu ou retrouvé. Si je suis tout ou rien. Si je suis quelque chose ou personne. Si je suis quelque part ou nulle part. Si je suis jamais ou toujours. Si je suis tout court. Si je suis encore là. Si je suis encore moi. Si je suis encore vivant. Si je suis encore ici. Si je suis encore maintenant. Si je suis encore réel. Si je suis encore éveillé. Si je suis encore tout.

Maille mémoire
— jacquard —

[2000]

Maille.

Maille à maille.

Mailles, mémoire — l'accroc parle, le trou, la pastille.

Cible crevée, patate bleue.

•

JE ME SOUVIENS — vrai — presque. Autour, tout autour, la nuit plucheuse, la nuit rouillée, cadre de ciel sombre et géant. Je ne suis plus — là — où j'étais, autour, tout autour, je n'y suis plus. Et jamais ne s'ouvre le placard de suie, ses tiroirs gigognes, jamais ne

s'envole, décoiffée, la hutte primitive, les fagots fantômes deux par trois plantés, trémail stérile, sans drapeau de soie, sans hochet, sans poisson d'or et repu. Je n'y suis plus. L'écheveau dort encore sous la tourbe, momie caillée, privée de pus, de jus et d'orifice.

•

Corde déplumée, sillon bouché ; à quatre mains, me dire, hisser besace, forer le camp.

•

Ballot de laine, de chiffons secs, pelote d'épines ; je dors encore (bec dans l'eau, moraine du drap), encore, en boule, et rien — ni clenche, ni lampe folle — n'épouille l'habit qui fit le moine, la souillon carnaval, Belle & Bête et Siffle-au-Cul, cézigue en sucre.

•

Un souffle anonyme a mouché la lanterne, la terreur en sus, les ombres dans les ombres. Un bonheur que je devine, que je copie (pastiche au miel), rond, laiteux, coule de source, des limbes, d'un berceau de seigle et de bois ; avant le bleu, avant le nom des

choses, avant le livre, la réclame, l'illustré des cabinets, avant l'encre qui tache, la gifle pour rien, avant la boîte à trésors, avant.

•

Chandail des ronces, mille écrous du jour, ou rustines de lune — j'ai dit *Cadastre*, *Blanc cassé*, *Ombre trouée*, j'ai dit *passoire*. Les secrets du marmot gisent, entiers, pendus en poche, haut perchés, dans la maison qui dort — cent ans, princesse ! Si chandelle savait.

•

Si la loupe, le sable émeri, si grattoir, paille de fer, peau de chamois, encaustique vermeille, si la loi du ronfleur, éponge à songe, si boussole, aimant, tout l'attirail du redresseur de corne, le doigt électrique du rebouteux, du sourcier bigle, si le bec simple des poulettes, la pelle des taupes, si l'écouvillon, la tête de loup, la poudre de perlimpinpin, et l'esprit des bûches, des asticots en touffe, et l'agenouillement sur carpette de noix, si tout ce qui se tresse, tout ce qui s'empile, si calme, un œillet après l'autre, je délace guimpe, pourpoint, blouse à gigots, si je lisse, déplisse la doublure des mots, des eaux, si l'endroit vaut l'envers, le sens devant derrière, si le reflet des pages coloriées, si glacis et frottis, si le nom

d'Abel gravé sur son couteau, si vertige de vin, embolie de cerises, si, si jamais, si l'haleine des morts joyeux en ce manège...

•

JE ME SOUVIENS — vrai — presque... Au centre, au cœur, dans le mille, un pavé de lumière bâille et ondule. Je vise, je tire le fil du premier lit, premier lange, premier tricot, ce fil pur fil, ou peigné, barbelé, guenilleux, ténu comme crin idéal. Est-ce un flash ? une fresque ? L'image trempe, crispée, dans un broc d'empois, un aquarium de craie blette.

•

Craie, craie d'os, craie d'été.

Débris sérieux, l'oubli plâtrier.
Ou, pays talqué sous la vitre épicière.

•

Souvenirs, ce qu'ils dorment, reposent ! à plein temps, confits, ensevelis. Soupe grasse, bocaux sertis. Ce qu'ils sèchent, fossiles, ce qu'ils fondent, s'émiettent. JE ME SOUVIENS — ici — en filigrane, peut-être, sous le coude. C'est comme. C'est. Le rideau vole et s'entortille. Comme au dégel, la flaque qui suinte. II n'y a qu'une peau raide et ridée. On invente — ça fuse ! — dans les rais, dans les jours, contes et fadaises, bouillon de vie saignante ; *ici* le tigre en rut, un troupeau d'anges emplumés ; *là* des masques, des étoiles, des bouquets d'yeux, du sel éclos qu'on dirait lilas, et même, si le vent oblique, rasant, touille le premier ragoût, un barouf familier d'écorce, de fond de chausses et de soupente.

•

C'est comme tapis de paon sous le tamis.

C'est comme une traîne, une voilure soudée dans le crâne, rivée au petit point ;

comme une bulle, un balluchon, un chaperon de bure (ça poudroie sous la brise, ça pèse l'âne et le plomb).

C'est comme une ampoule dans un sac, une pile à deux sous ;

comme luciole, ver luisant, feu follet du charnier.

C'est comme l'ouïe du gardon dans l'herbe, valve battante sur crépon rose ;

comme le feu des broussailles, l'étincelle sous les talons des filles ivres ;

comme une joie perdue, fraîche encore, un jour de fête, jour qui dura sept jours, joie liée, piétinée, roulée — là-bas — au beau milieu de la place, de la foire, du grand monde quand mot pour mot, peau contre peau, mon désir calquait le chorus des cuivres et brûlait — net — à hauteur des ceintures, des croupes en fleurs.

•

Maille, maille à maille, mailles, mémoire, l'aiguille crisse de page en page. Quel ver mange mon livre, quelle mite poudrée la trop longue écharpe ? Cendres, cendre de bois, d'encre caillée, cendres de laine floche.

•

Toile borgne, soleil brouillé.

Cocon clos, ce que dit la bouche : obombre l'aube d'ombres !

•

J'ai vu — il était une fois — ma blanche fange, mon pays de peinture, zone franche coupée au couteau. À peine, quand j'y pense — là-bas, rien ne tache ou le blanc dans le blanc — une cloque, un abcès de farine, petit cratère de petite lune. À peine un poil perdu, coupé en quatre, à peine un semis de poussière, une écaille de peau morte. Et, loin des bords, j'habite l'igloo plat, je trempe dans la ouate, sans corps, sans chair pourpre, mouchoir glacé.

•

Tisser à l'aveugle, serré, serré. Aucune *minute de sable* mouvant, aucun biscuit trempé dans l'eau, aucun parfum d'homme couché, de fleur coupée, de terreau que l'on brasse et baise, ne ranime au débotté, sur le pouce, le drap ras des prairies, la grand-croix d'aubépine, les dômes emmaillotés des buissons du lavoir, aucun visage qui m'a souri, fusillé pour rire ne colle sa bouche ardente, sa langue bouffante piégée au sucre, sur la nappe bon teint de nos juillets, sur nos serpes, nos miroirs, sur le silence qui bombe le torse, qui arrondit les angles, le silence fendu, fripe-lippe, le silence écumoire.

Laver à grand flot, fouiller du groin, creuser du bout de l'ongle, frotter, limer, froisser l'écran, farder ce qui s'envole, deux fétus, un caprice du rêve et brouillard, ce qui fourmille, qui bave, léger remous de mousse jaune, à peine, bourgeons cousus, dentelle vierge, soupir, soupir, soupir et pierre à feu.

•

J'entends — c'est fait, donné — des sonnailles, des galets déglacés, des corbeaux crus sous leur ombre (il en pleut), un pipeau qui couine, qui gigue-gigue, fox-trotte à mille pieds, des voix de caves et de greniers, des froufrous secs de bottes, de baisers, un appel mauve et pointu qui monte du fin fond du jardin, de sa vague au carré, qui défeuille vignes et cassis, tourneboule les œufs frais du figuier, et m'encorne de part en part, rêveur mouillé, dégourdi sans malice, béat, moi, couché dans la cabane aux coqs.

•

JE ME SOUVIENS

: un pneu, le mot pète dans l'air ; c'est l'air du mot, l'air en chambre, comprimé, qui pète par le trou de la bouche ; et j'avale la valve, la valve avec la langue ; soleil armé, les rayons du vélo renversé cherchent fortune, tranchent le gras du ciel.

: le temps couche dehors, derrière le temps, temps de chien, de grenouille, d'escargouille. L'heure tinte pour moi seul, l'heure au sec. Tic-tac, tic-tac entre pampre et blé mur.

: leurres vivaces des saules, crécelle du chaume qui scie la sieste du glaneur.

: l'oiseau siffle pincé, comme Marcel, Robert, Hubert, […] petit Michel, comme mamie quand elle trébuche et s'ébouillante, l'oiseau nocturne qui ne répond qu'à lui, qu'aux étoiles, au vent qu'on ne voit pas (une fois dans le demi-jour parut sa grille grise), l'oiseau qui besogne et truque l'oreille mince du juste, du sans faute, du pas tout à fait dernier.

: mille ans n'useront pas le gong du fer contre la pierre, l'éboulis mat du terril de patates, l'écho triste et soigné d'une vaisselle de deuil, mille ans n'useront pas le frifrilis des cordes, l'aigreur lasse des poulies perdues, mille ans — ô cavalcades ! — n'useront pas les sabots sur la mousse, le sprint des basses œuvres, à minuit, sur l'échelle qui tremble, n'useront les marteaux cirés du danseur de passo, et la robe à volants des dames jolies jusqu'aux cheveux, qui cingle à qui mieux mieux les genoux secs et siamois des rosières.

: le clou dans le trou du clou, ce silence cardiaque.

: le rire déguenillé du sauteur de mouton ; j'ai bon dos, l'injure molle sous ses griffes de hyène. Tenailles, tenailles ! j'arracherai son cœur, ses os de vache lourde, son sexe brigadier.

•

Il tonne dans le bleu. La couleur éblouie, bleu toupie, ronde rosace, éclate et sauce dans la seconde, maison, fenêtre, calendrier. Toujours je bois le bleu, le bleu des prés, des roses et des choux, des tuiles noires, du goudron frais. La couleur — c'est dit — rince la vue comme — c'est dit dans la seconde — la pluie d'été le bleu caillou.

•

Mailles, mirage, fouillis d'azur, vision debout.

Ou, nuages dégrafés, foutoir de l'œil.

Ou, faïence, pièce à pièce, bazar illustré.

•

Si les colchiques des jeudis mouillés, le bâton de rouge du Carnaval qui de la brute connaît la fée, la trouve, bouche en cœur, si le yatagan du garçon charcutier, si la langue des Polonais qui roule pépins, noix chaudes, billes bariolées, si la charogne des veaux en plein champ, en plein soleil, une chape d'évêque, pareil ! Si le petit

navire au fond du bocal, et les marins de cire, de pain, morts pour la France, pour la patrie du monument, si l'air qu'on respire quand on y pense, l'air de poudre de blé, d'acacia mûr, l'air ranci de la corbeille aux dindes, du tricot des meuniers blanc de blanc, si l'horloge, totem mobile, si le bagou du colporteur, si la herse des reproches, le beau mensonge qui me fait prince des avoines, champion premier, si le dieu des vitrines, si un seul geste dans l'air bleu, un rebond, une danse comme l'algue, et le cygne, et l'idée du baptême...

•

JE ME SOUVIENS du bout du monde, des tréteaux devant la porte, barricade plus haute que toi, et moi, et toi. Des mots brûlent sur le seuil bleu, juste à la frontière : treille, abeille, glycine, poule qui pique, fuchsia-clochettes, jars. Une cloison de lumière, coquille plate, pend du ciel grappu, et marche tranquille, presque sans le vouloir, de silex en silex. L'air pond ses mouches, la paille menue venue de l'ouest, après le puits, après la route de plumes et de bouses, la route blanche, après le troisième mur, là où les Géants qui t'aiment, qui m'aiment et t'aiment, creusent la terre, posent culottes, cueillent des fleurs de fête, prennent le train qui fume et siffle à reculons. Un chien roux comme toi, pas moi, pas toi, un chien de pluie, d'ennui, sans broncher, sans baver surveille l'enclos. Un lézard perd sa queue, sa confiance, dans le rosier pompon — on rit, pas toi, pas moi, on a eu chaud ! Si loin, si seul, sans ta

main, sans la tienne, si loin les sorbes, les girolles, le gué aux écrevisses, l'épouvantail percé, col d'étoupe, bedon d'avoine, loin la mare interdite, la barque miraculeuse, le bois spécial où circule en dépit du bon sens l'ombre longue d'une bossue qui blague, seule aussi, avec les chèvres, avec les geais.

JE ME SOUVIENS du monde, au centre. Rideaux tirés, claire est la case dans la friture des mailles. D'un pied de table à l'autre, la pampa, les tranchées ; ou sous la lampe qui monte et qui descend, Versailles et toile cirée. (L'histoire mentait déjà, le petit âge.) Décapité Kit Carson au trou du canyon. Grand Sachem arrose sa victoire : calumet, eau de feu. Pépé Angel pourrit là-haut dans le lit caravelle ; sa chanson à moustaches — joli tu es, je suis, tu es caille et perdrix —, son sifflet va, court, ronge la paille de ma chaise qui boite, court et perce le pain rompu, l'iris froissé, rouillé dans son vase au long col — ticket gagnant : le vase ou la chopine ? —, court, court, roule d'une galoche à l'autre, et meurt quand l'œil cligne, avec la libellule, ailes cuites sur le gril de l'ampoule.

JE ME SOUVIENS de l'arrière-monde, du temps plat, du temps tête d'aiguille entre braise et tisane. Le feu bavard crame nos langues, le fanion flamme, le brandon de minuit. On a vécu, fouiné partout. On a tout vu : les genoux gras des laveuses, leurs ongles ardoise, deux grains de blé dans un sabot fendu, des clafoutis aux pierres, des guêpes dans du lait, un mètre de rivière presque jaune, presque d'or, un mètre au moins ; tout senti, tout goûté, entendu, tout palpé. Reste sur le coin de l'évier, un cadeau pour personne, un butin d'os et de feuilles bonnes pour les verrues, le système et la tranquillité. L'heure passe l'heure (boulier des

saisons, le compte y est !) On couche avec les fagots, sous le moellon qui pleure. Dans l'autre monde, le premier rayon lèche le sang du poulet au fond de la cuvette, le sang caillé, son âme de graviers rouges.

Âme, mon cœur, âme sèche, roide, est une assiette de noce. Âme chaude craque et fume sous l'averse. Âme humide, serpillière, suaire de souillarde, mouille à petits plis dans les coins sombres. Âme de soie blanche s'enguenille à la première morve, première fièvre. Âme bise, charbonneuse a connu douze chagrins en un, connu, amour, la bave du crapaud, du salopiot crotté, morpion à toute heure, du lever au lever, et franc, franc comme un corniaud, comme un ange planté, comme un bouquet fini.

•

J'écosse le mot. J'écorche le mot. Je le pèle et l'épèle. Je tricote le mot. Je le brode au couteau, je le couds majuscule. J'ai sa peau dans ma paume — ce mot qui m'aime — et ma main dans ma poche. Je trotte avec le mot — j'ai sauté des rivières. Avec je couche et la lune s'incline. Je tripote le mot. Je l'écris au crayon, à la craie, à la cendre, au vomi de quatre heures. J'épingle le mot — ce mot du diable —, je le noue fil à fil. J'embobine le mot, le mot loustic, perdu entre larve et poupée, le mot bègue, le mot tordu, à rallonges, le mot qui m'a manqué, menti de récré en récré, quand le préau tremblait, quand il pleuvait sous les jupes gamines, quand tu roulais, pape morveux, debout, coiffé, sur ton charroi d'osier.

•

Là-haut, ce qui est dit fait rage — cri de femelle, d'enfant piégé au fouet. Le lait couché dans l'herbe — Ô Perrette, ingambe et *court vêtue* ! —, le lait pur m'accuse, fantôme à l'œil violet. C'est la faute à personne, à pas de chance, à la souche, à la taupe. Tout se gâte ici-bas. Je bave, je souffle terre et trèfle. Il faut tomber demain, encore, encore, rogner son os, cracher sur ta cuisse réglisse — on y touche pardi ! — si la nuit serpente au revers des talus.

•

— Bise, bise, mon cou, mes boucles, bise mes joues, là, au coin, ma lèvre ouverte, mon genou cru ! Bise, bise et bise ! Bise (je tombe), bise mon peigne, mon pinçon noir, mon sifflet chance, ma ficelle à culotte ! Bise, toi, mon aphte, ma gelure, ma dent folle, bise croupion, gésier, bise (je fonds) ma misère creuse, mon poil tout neuf !

L'œil a tourné de l'œil — mirettes embaumées. Sur sa civière, mousse et bambou, il écume, pâle. Il écume, lâche, bulle après bulle, des frissons ronds, des lentes, des asticots, ma salive d'hier, mon jus de passe-rose, de framboise et d'ortie, ma liqueur saoule, un plein godet. Il dort nu tout entier. Il est mort à demi. Est-ce — soudain —, en chemin, le fouet fada des basses branches ? ou l'ombre entortillée des fougères ? Est-ce l'assaisonnement d'un

pollen jaune et bleu ? le décalque des lierres, des bogues ? La fièvre est descendue ; la vie d'un million d'épingles farde le front, la bouche de l'ange fauché en vol ; et me plombe — j'y suis encore, mon sang par terre — ta momie qui passe, de loin en loin, de proche en proche, qui est passée, moisie, reverdie, sur la neige neuve, sur les bourgeons du jour, sur le ciel cru que promet le ciel blet.

•

JE ME SOUVIENS

: pain de salive au parloir des maïs.

: chandail de paille, chandail percé, pépin du cœur.

: béret, mèches de trappeur, sandales voyouses, coquelicot froissé, pincé, sautoir de gui ; et l'épi dans la hanche cousine, la pierre aiguë, le cri qui crache son sirop, blanc d'œuf ou venin de limace.

: il y avait la foudre des cent soleils, l'écharde sous la langue, la mort pâle sur la jale d'avoine ; il y avait en relief la chair chaude et la chair. L'éclair obstiné, l'éclair grand Z cloue le vantail, ce mot d'épouvante, ce mot plié, frisé d'Espagne, queue d'ail, bouquet d'église.

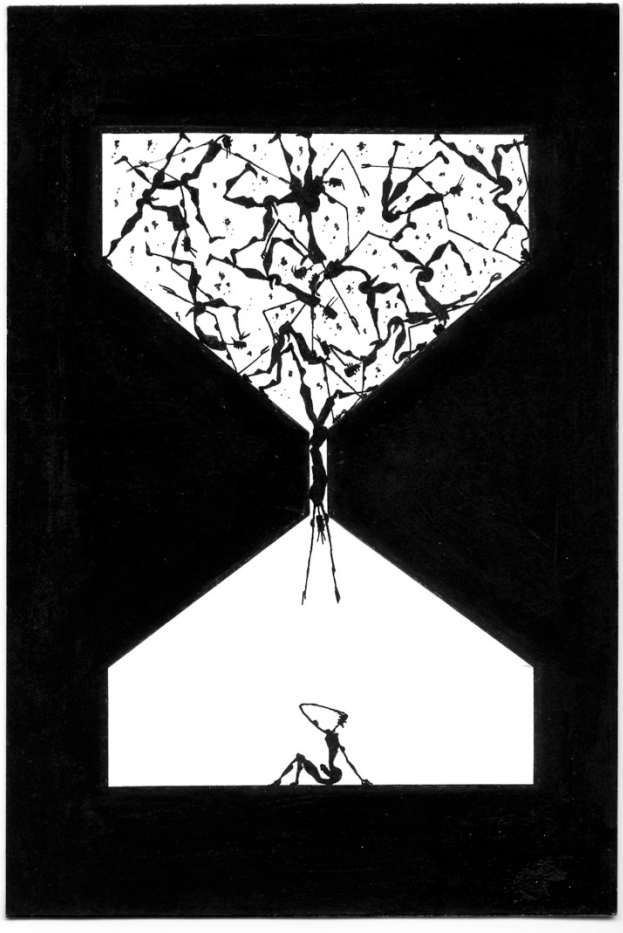
: ah ! l'osselet des gouttes, les panouilles dans l'eau, et quoi ! les lettres lessivées — il pleut dans les cachettes —, billets du Très-Chéri, pliés en douze, léchés soir et midi, brûlés quand il faut bien, un dimanche près du canal, la pierre au cou, et, dans le cœur, un essaim de chardons, de houx, de gratte-culs ardents. Ah ! je coule, bottes crevées.

•

Maille

Maille à maille.

Mailles, mémoire, bandeau d'ébène — d'où vient le jeu, la douleur borgne qui geint, batifole, cherche filon, ses parfums, ses papilles, outre-temps, avant-hier, quand chaque jour je touchais au but ?



Doloroso

[2001]

À la terre au sein noir l'âme du Vague unie Doloroso s'éplore :
(René Ghil, *D'Âmes et de Sangs*)

Spleen vineux rouille — escarres d'azur — les noms cendreux d'octobre. Il pleut gris des vitraux d'ombre, des épluchures, des voiles de demi-deuil.

Un brouillard de fin métal patine les étagères ; conserves, mastaba de bouche, l'été étiqueté.

De l'écheveau du temps, je vois — j'y suis — le trognon nu.

La roue tourne, a tourné, le monde, manège d'épines, d'ampoules, et magique.

Qu'en dit, plissé, l'œil qui s'amuse ?

— Les sanglots ronds des potirons...

Qu'en dit ma Bécasse aux moutons ? le Terrassier qui toujours sue le cou nu ? et l'homme courbé du magasin, l'homme couché, drap de carton, quai Louis XVIII, la Torcheuse aux ongles ras, la Cognée-pas-pour-rire, tous les Peaux-Rouges sans calumet, sans tipis pointus, Traîne-Savates, Marie-couche-toi-là, ici, ailleurs, loin, au grenier, à la niche ?

Qu'en dit de son perchoir de cire l'adoré Saint Connoso ?

— Mélancolie de club, du Très-Bon à rien faire !

J'écris, Monsieur, d'abord.

Je chante, Madame, l'organe fêlé, murmure Ramona, Vissi d'Arte, Plaisir d'amour, chagrin...

Je danse encore un rien, par moment(s), par hasard, à petits coups, petits bouts, oblique, hussard blessé ou spectre d'une rose plus qu'une autre — peut-être — exquise.

Je penche.

— À la terre au sein noir...

Sourire d'éteignoir, juste ce qu'il faut de disette sur la langue.

Je bégaye en apnée.

Je bâtis cabane, bréviaire, brin à brin, clou après clou.

Mon orgueil est intact (j'ai parfumé la carne).

Donné, ça va de soi, du vent d'hiver, ma pelisse neuve, mon écharpe à franges, un livre que j'habitais, le dernier mégot.

Salué à point nommé le désir d'en face.

Manqué ma cible à plaisir du bois de ronces aux ruelles obscures.

J'écris :

« Verte était la ville, puante comme on savoure, l'été, la cuvette crispée des mares. Cent doges aux yeux crevés n'y changeront rien : vert le marbre, les canaux, le reflet du marbre, du ciel dans les canaux, verte ma misère. À peine, disons-le, sous les arcades à contre-jour, une pincée de rose aigu, une exclamation d'or rehaussaient-elles l'humus en fleur de la peinture. Le vernis craque, mon cher, la petite surface. Mosaïque, autoportrait de l'homme en miettes ? Ahimé ! Le crabe dressé de San Marco dégorgeait une

foule que je humais, fendais, que je touchais. À chacun son marquis des Mortes-Eaux. J'attendais. Je est un paysan. J'attendais l'homme des lagunes, l'îlien du bout du monde, du premier monde, un Mantegna fessu, bicolore, pêcheur de poulpes, condottiere sans monture, gondolier déchu. Les lions perchés repliaient leurs ailes et les pigeons, tribu bouffante, fouettaient le sirop des violons de naguère : barcarolle à trois notes dans la bouche d'un prince au sexe long, d'un tyran que j'aimais. Verte ma misère : […] Venise vit et je meurs ; désossé je pensais toujours ; j'avalais ma langue avec le lait d'amandes. Verts les balcons, les gonfalons, les coupoles, les quatre cents ponts, les briques, le sillage des chats, l'urine de minuit... »

J'écris.

Qui m'a tenu le coude ? Qui m'a forcé la main ? Qui ? Au fil du rasoir, au fil du couperet.

Ficelles flanchent.

Posé fagot, cartable, balluchon de loques et de songes, sable et charbon à la tonne, à la pelle, cabas de choux, valise de soins en genre et nombre, gibecière de caillasse.

Posé ce que j'invente, que je polis.

Ficelles floches.

C'est l'heure bottes de foin, sofa d'enfance (croissance, coup de chaleur) ou banc de mousse, chaise longue et pliante, coussins frais sous la nuque et les lombes.

Guignol, hardi petit, repose, fait la tortue cachée dans ses épaules.

Et reposent la Fée du logis, la Secouriste.

C'est l'heure lasse — saison blette — du silence caillé, de la défeuillaison, des chrysanthèmes cuits.

Le monde s'accroupit.

Ricochent au ralenti (j'entends couac, splash et gong) les remous du fond de l'âge ; battu cabot pour mieux me consoler, maudit le nom du père, du petit frère, craché sur les orteils des vieux, des moches, sur le passage électrique des sportifs, dévié la dernière chance du timide aux yeux rouges, du traître galonné, sali les beaux travaux, les dessins médaillés, dix sur dix, d'un artiste de préau, de sacristie, coupé sans manière l'épître du roucouleur, de l'amoureux défait, vert encore, vert de gris...

Ficelles pendent.

Il pleut (pochoir saisonnier, la fenêtre embuée), il pleut depuis quarante nuits.

J'écris :

« Se tenait debout, demi-fléchie, debout, mais à genoux, pauvre en armure, en façade, sous un ciel de lessive (était-ce un savon frais ? une friction d'argile ? une huile amère qu'on eût longtemps barattée ? était-ce un drap tendu du berceau au cercueil ?) Se tenait ratatinée, patate dure, motte de terre noire, caillou de deuil. Se tenait déglinguée, en mille morceaux, un cri comme un corbeau sur le sein. Se tenait de biais dans la boue, dans la tourmente tricolore des drapeaux. Se tenait en berne, se tenait coite et mugissante — tout était dit. Se tenait, se tenait pétrifiée, piquet, amphore, épouvantail d'hiver, se tenait poings fermés, paumes ouvertes, presque saoule, méchante, jalouse dans l'heure d'un fils voisin, fils de quelqu'un, fils de personne, rose, chaud et brun, tel qu'en lui-même, même qu'hier, qu'il y a trois jours, avant l'étripement, le

coup de massue, dans l'autre vie. Se tenait, sainte en sabots, au-dessus des lits de douleur, des brancards à barbaque, au-dessus des fosses communes et des caveaux fournis jusqu'à la gueule. Se tenait toute bête l'urne légère au creux du coude ou cousue entre les cuisses, se tenait devant la mer spongieuse, au fond du jardinet, au pied de l'acacia d'amour. Se tenait droite, à peine, fendue en deux, dépoitraillée... »

J'écris :

« Mort pendue, sans pli, bien repassée dans le placard du bas. »

Spleen glaireux souille — phlegmons d'azur — trois guirlandes, le rouge ardent des houppelandes, le blanc des barbes, des nuages, des flocons qu'on n'attend plus.

Aucun gage de pure raison, aucun tarot sens dessus dessous (je triche si triomphe l'encoche d'une heureuse fortune), aucune preuve de joie élastique n'abolira, dé à dé, la pestilence, le bonnet d'âne ou le couvercle de fonte.

Jeté — c'est fait — cocardes, fanions bariolés, pense-bêtes, ex-voto de papier.

Qu'en dit Madame Ida ? Docteur Z. ?

Qu'en dit le tam-tam concierge (tout l'orchestre) ? Miss Fiasco ? Sâr Vérité, vérité nue, langue de bois ?

Je glisse, cent ciseaux sous la peau.

Et vous marchez toujours, cloués, encagés, charcutés.

Hélas ! l'enfant si doux gela dans le torrent.

Je ris comme il riait.

J'ai vu, mais ça chantait aussi, en plein midi, le silence comme une équerre sur un tertre de taupe.



Albumville

[2002]

Ma tête contenait la VILLE, c'est dire sa petitesse. Était-elle de suie, de cendre dure, de torchis (paille et peilles, chiffons merdeux) ou de fines écailles d'ardoise ? Était-elle de bois, de simple chaume : aiguilles de pin, crin de balai, de matelas du pauvre, allumettes, roseaux pilés, copeaux bouclés, queues de pâquerettes ? Était-elle de verre précieux, de papiers découpés : toile émeri, carton bouilli, flacons fendus, éprouvettes brisées menu, carafes décapitées, catalogues d'hier, d'avant-hier, vitraux de cuisine qui semblent tout bleus quand ils sont verts et rose passe-rose quand ils sont mauves ? Était-elle peinte à l'eau de noix, à la mousse de charbon, au jus de sureau, de coquelicot ? Était-elle d'or au grand soleil de juillet, de Copernic, de Galilée ? Par ma foi, je le crois. Je l'ai cru sur mon âme. Mon poing contenait la ville. Il n'y avait rien autour, tout autour, ni mer crémeuse, ni désert de talc, de farine, ni lande, ni forêt, ni purée de pois, ni carrières à ciel ouvert, ni neiges éternelles. Une assiette à dessert contenait la ville, une soucoupe, un dé à coudre. La ville n'était pas haut perchée, nid d'aigle ou de cigogne, fief d'un barbare à nattes, cloaque d'une marâtre tout en bosses et cornue ; elle ne touchait pas les blancs nuages, auréoles d'apôtres, de saints kamikazes qui, déjà glorieux, pieds

nus, en haillons, d'un doigt de gendarme maudissent à jamais la ville, justement, qu'ils n'ont pas connue, pas touchée, reniflée :

Catin de pierre
Putain fardée aux cheveux jaunes
Hydre écarlate
Fille, fille, mille fois fille, fille perdue et bâtarde, fille et
Truie et
Chienne
Hyène obscène
Fille
Chamelle
Bestiasse immonde
Sirène hideuse à tête de bouc
Méduse infecte
Fille
Vulve infernale
Fille
Empérière du stupre
Sphynge fornicatrice
Fille
Garce putride
Fille et
Fille et
Fille

Elle n'était pas couchée, la ville, crotte crénelée au creux d'un ravin, pas noyée vive, et ses cloches, ses drapeaux, paratonnerres, en moins de deux dans la cuvette aux poules, pas balayée, loin, à

l'autre bout du monde, au fin fond du jardin, pas pendue, suspendue, en sac, au grand mât de cocagne, pas cachée, enterrée sous un chapeau de paille, sous un champ de maïs ou un carré de fèves. Non, la ville est une ville qui se plie et se déplie, une ville plate comme ma main, comme une punaise, une CITÉ de rien qui dormit longtemps, longtemps, deux longs jours à rallonges dans la besace noire d'un facteur au vélo ivre.

•

Panel de cieux à contre-ciel, l'AFFICHE parle, bégaye, déparle. Est-ce la doublure du bel été ? Ici la mer moutonne à l'heure exacte. Ou l'épluchure du fond du pot ? Besoin, besogne, tout coûte pour qui s'aimante — à la carte, au boulier ! Portions de femmes, tronçons mâles, l'amour, l'amour, l'amour, l'amour au beurre, l'amour ketchup ou *bolognese*, l'amour biscuit et roseraie, l'amour ménage (deux-pièces dentelle sur le frigo), l'amour épargne, l'amour boursicoteur. Tout coûte. Le nu clignote et s'évapore, à bas prix, service en sus. Un mimosa bouffant fait commerce à plein temps, à plein vent : cochonnaille en gros, pâté d'énergumène ; et les bijoux du jour (*c'est fête chéri de moi !*) quincaillent au dépotoir, goutte à goutte sur un front de poubelles.

Ô soupe créative, omelette étoilée !

Ô maxi-moutarde !

Ô tondeuse ergonomique !

Ô jungle's carrosse, speedy mayo !

Ô podium vaisselle !
Ô boulettes apéritives, poupée négoce !
Ô dentier couture !
Ô caprice, fashion bricole !
Ô merveille !
Ô !

Gobe, gogo, gobe, frangin qui passe, fourmi géante, avale, en vrac, au rabais, sur le pouce, à pleine panse, petites pilules et bouchées doubles, gobe !!

Du temps des clopinettes, cadeau couché sur drap d'argent (châteaux de Guyenne, rois capétiens, grands fauves d'Afrique, d'Asie, du monde entier) l'image fleurait bon le choco de quatre heures ; ou devinette pour garçon sage — tête en bas dans le feuillage, un gendarme à képi —, pour garçon propre, sans poux, sans croûtes, elle luisait, jamais pareille, sur le marbre poilu du coiffeur. En ce temps-là. En ce temps gris plus que souvent, QUARTIER des cheminots, trois hommes sur les murs, sur les murs gris, trois, quatre ou cent à la queue leu leu ripolinaient leur échine voûtée, et marchaient, pingouins massifs, vers l'horizon des barrières où le dernier train, muet, lâchait ses fumées blanches.

•

L'ÉCLUSE fuit, perd ses eaux ; elle pisse. Dressés, les bateaux des gravières clôturent, dit-on, le parc interdit d'un bandit de la haute. L'écluse fait la nique aux poussières de la ville : *« C'est du joli*

qui rafraîchit !» Écluse circonflexe, l'eau pousse sa peau verte, sa soupe d'hiver, ses monstres à pinces, à griffes, essorillés et morveux. D'ici là-bas, rouillée, déboutonnée, la passerelle tremble, bourgeonne de mille cloques, mille cratères couleur carotte qui tachent la chemisette et le front du clumeur du dimanche, clumeur jusqu'à trente-trois, jusqu'à quarante-cinq. Ici, donc, le ciment gagne, mord la prairie, l'herbe bonne ou mauvaise, toujours fraîche sous le cul du pêcheur. Des voitures fatiguées, déchaussées, ouvertes à tous les vents ont lâché leurs huiles noires sur les marelles du dernier été. Ici, des papiers gras, des outils de chantier, des tôles percées pour les baraquements des pauvres, et des bidons, des jerricanes caca d'oie, des câbles, des cordes, des chaînes comme tripes à l'air, des, des, des à n'en plus finir dans l'odeur déglinguée de friture et de coaltar. Et là-bas, quand les anciens ne me tiendront plus la main, ne toucheront plus mon col ou mon épaule, quand le vertige, le fantôme des pieuvres, des sirènes découdront fil à fil ma trouille jaune, oblique, et mes sandales neuves, j'irai, privé de gourde, de coupe-coupe, dans la forêt touffue qu'on abattra — c'est prévu — peut-être demain ; il y aura des cloisons d'ombre, des rideaux, des paravents de lianes, de fleurs sauvages, des haies comme si on les inventait, transparentes, biscornues, un lit de mousse, fougères et marguerites, plus grand que les très-grands, à deux, à quatre et douze places pour les fées, les nains, le marchand de sable et le commis du plâtrier qui rosit quand on pince sa taille, son biceps ; il y aura l'air pur, des loups apprivoisés, un peu, beaucoup, des oiseaux qui se marrent, du silence, un lent silence et des fruits à prix fort, à prix d'or ; il y aura le regret des carrefours, du goudron chaud où l'on jette entre copains les cerises

de l'épicier peau de vache, clafoutis du dernier jour d'école, premier des vacances à rester seul et seuls, chacun chez soi, sans parler de tout, de rien, sans prier, sans presque bouger d'un pouce, d'un iota.

•

J'ai vu l'heure. J'y suis. J'attends. L'HORLOGE tousse déjà (une minute, un cahot) ou mon œil tangue et la devance. C'est une pauvre grosse horloge très-ordinaire qui ne sonne ni les heures, ni les quarts, ni les demies. Elle n'est pas mentionnée en toutes lettres dans le *Guide commode du Visiteur étranger*. Elle ne fait pas partie du Centre touristique, des Cinq Itinéraires conseillés, voire même des Annexes si le séjour vient à se prolonger. Elle n'est pas inscrite dans un marbre grec et sa naissance ne témoigne d'aucun événement particulier (invasion, reddition, siège calamiteux, alerte au feu, aux loups, à l'ennemi casqué, alerte in extremis). Le cadran ne présente aucune dorure, aucun fond d'émail bleu chargé d'étoiles d'or et n'indique ni le zodiaque, ni la date et les phases de la lune. Aucun distique en langue du cru ne prévient le voyageur qu'elle, l'horloge, peut chanter tous les bonheurs du monde et pleurer toutes les morts. Un fiancé accroupi, de rage lui jette son bouquet. Mal garé, le chauffeur vert-de-gris d'un ministre du fisc la maudit en sourdine. Une belle la dévore, se repoudre, lisse sa jupe et pirouette à l'envers, à l'endroit, sens dessus dessous. Beaucoup l'ignorent, d'autres calculent, comptent sur leurs doigts. Treize

troufions de guingois lui dédient leur quille (cinquante-sept jours encore), leur bibine en boîte et le cul de leurs femmes, de toutes les femmes, la tarte à poils, le steak tartare. J'attends. J'ai attendu. Je savais ça, attendre, un spécialiste. C'était moi Mickey tic-tac, l'homme à tête de pendule, le coucou des rendez-vous manqués. J'attendais. Je chantais : *« Sur moi la nuit immense / S'étend comme un linceul »*. Et c'est vrai qu'elle, la nuit, empaquetait le parvis de la GARE. À la frontière, les drapeaux des néons et la rumeur charnue, huileuse des brasseries. Cerbère pelé de l'ARRIVÉE, un pauvre diable réclama une pièce, une cigarette : *« Merci ! Les tracteurs patinent, l'ange viendra ventre à terre. »* Tous les guichets étaient décapités. Assis sur sa poubelle, le balayeur de minuit, phosphorescent (orange ou vert ?) fumait clope sur clope ; sa main gauche en coupelle servait de cendrier. Une lumière de fruit gâté aspergeait le hall, bordel de peinture. Dans la cabine du photomaton, rideau ouvert, l'un des bidasses en slip kaki enfilait l'uniforme. Sur les quais roulait une odeur de cuir brûlé, de sportif roux. Quelques figurines de carton-pâte, disposées avec art de part et d'autre des quatre voies, rafraîchissaient (T. shirt mauve, robe turquoise imprimée, long foulard jaune à franges, jaune, très-jaune), égayaient l'atmosphère archaïque, druidique que dispensait l'immense voûte de la verrière. Le train entra dans la grotte comme un jouet. Oui, oui, l'ange parut sur le marchepied du wagon, un ange debout, radieux. Malgré la fièvre qu'il annonçait, la bouillabaisse des corps, l'éventoir des mots doux, je n'avais hâte que de le voir s'élever lentement jusqu'aux cintres et s'envoler loin, au diable, à tire d'aile, une vapeur. Je voulais rester à distance — était-ce assez fou ? —

dans cette petite occupation du temps, ce mirage fin de série, tout sottement avec mes *« choses vues »*.

•

Je buvais à la timbale d'or, juste de l'eau comme une orange. Je buvais, il crapaütait entre les étals du MARCHÉ, le ventre dans les papiers gras. J'épelais le Sud, la chose pittoresque : tambours, palette d'épices, poussière comestible, parfums d'os chauds, d'herbes cramées, miroirs cuivrés, foulards en traîne et toque, serpents à musique... J'étais jeune encore, très-blanc, je dansais ; il avait la moitié de mon âge. Racines soudées, ses jambes godillaient sans lui. On l'assommait parfois, on lui rompait les reins ; des fruits trop mûrs souillaient ses loques. Si vieille, deux dents sur un chiffon, une pythonisse au parasol, accroupie, me promettait santé, richesse, voyages, sept enfants, de la lumière, beaucoup de lumière sur mon chemin. Et lui riait avec les mouches. Il baisait, rebaisait mon genou, il le léchait.

•

Midi chauffe les FONTAINES, Neptune en sueur, Vénus humide, muses, tritons. Grâces par trois trempées, dryades emperlées, sirènes mouillantes, rascasses, grenouilles, chevaux d'écume,

putti bouffis. Midi brûle. À bout de souffle, penché sur le bassin, un Écossais bon teint offre, kilt par-dessus tête, sa raie rousse et boulue aux reporters nippons. Sous la guipure des *« jets d'eau sveltes »* s'ébrouent deux chiens qu'on dirait de verre, de sucre glace ; ils jouent, ils se montent dessus, ils s'emboîtent dans le chaudron. Un navire démâté fait la planche sur la mer des Grelots. Gamins, gamines n'aspergent que nuques franches, nombrils cloués, aisselle de fin duvet. Au club Dames Obèses les mouchoirs font trempette (j'entends mon nom près du lavoir où croupionnent encore, genoux bleuis, battoir au ciel, trois mégères qui m'aimaient). J'y pense quand l'été fuit par tous les bouts, par tous les trous, quand il débonde. Au bain viendront les bizuths tatoués d'automne, demi-sérieux, empaquetés.

•

Dans les BUS, il y a parfois des femmes bronzées, très blondes, très bien vêtues, avec de gros bijoux qui en jettent et le même sac à chaînette d'or sur l'épaule ; ces femmes chics refusent toujours de s'asseoir, même si gentiment on leur cède une place sans voisinage et dans le sens de la marche ; ce n'est pas qu'elles redoutent de souiller leur impeccable jupe griffée, pas exactement, elles veulent qu'on sache qu'elles ne sont pas d'ici, de ce monde, de ce plancher. Elles affichent en toute saison un pâle sourire d'octobre, et leurs lèvres souvent noires tremblent un peu. On lit mal leurs pensées. Peur des singes ? cran d'arrêt, vos papiers ? pince-fesses,

frotti- frotta ? On ne sait. Que cracheront-elles, si lasses, au cocktail Lopins & Cambuses ? *Transports en commun, oui, oui, c'est le commun qui dérange.*

Dans les BUS, il y a aussi des travailleurs aux mains larges (deux fois les miennes). Ils sentent le ciment et la brique, ils ont l'air doux, malgré les ans, la fatigue. Ils me demandent sans se moquer si j'écris mes mémoires. Je réponds oui. Ils disent que j'ai de la chance. Ils disent qu'ils n'ont rien à dire, eux. Je réponds si, comme tout le monde. Ils disent rien, non rien. Je réponds si. Je regarde leurs mains. Ils ont vu les miennes. Ils disent bon, et peut-être à la fin.

Dans les BUS, il y a des filles qui couvent des roses entre leurs seins du jour, des roses blanches, bleutées, du muguet de mai ; et là, quand il pleut, pétillent des capsules de menthe, des gousses de vanille. Elles ont, ces filles, des chignons follets — on disait —, des mirettes — on disait — agates et punaises, des cous de cygne pour le peintre d'antan, pour l'étrangleur aux ongles de fée. Leurs dents sont dans les fers, ce n'est que juste punition. Il y a des garçons qui s'assoupissent et qui bandent. Ils se touchent en dormant. Ils rougissent au réveil (leur chemise n'est plus assez longue). Il y a, collés, debout, des garçons et des filles. Ils mâchonnent le même chewing-gum, ils bavent, ils pondent langue à langue leurs mots d'amour et de désir. Ils se quittent soudain. Ils avalent les mots. Ils toussotent si on les regarde. Ils s'essuient calmement la bouche.

Dans les BUS, il y a des poivrots qui cuvent coudes aux genoux, des rombières jouant du parapluie, des voyous de douze ans qui disent bonjour et sortent leur cutter, il y a des chiens muselés, des chiens au bandana jaune, des enfants clowns, obèses, qui rient

pour qu'on oublie leur gras, les plis, toute la motte, il y a des taiseux, des lecteurs sérieux, encagés, que ne trouble pas la cigale têtue des baladeurs, il y a les gueulards qui enculent ma race, ta race, sa race, d'autres qui rotent, lâchent pastille sur pastille, montrent leur cul à la caméra de surveillance, il y a les resquilleurs qui inventent des noms, des adresses que je jalouse, il y a mon vague à l'âme qui m'embarque avec le nombre, troupe que je frôle et abandonne au dernier arrêt, au terminus, *rue des Épaves*.



Cibles, cribles

[2003]

Perchoir des frondes, mésange crue ;
fourche flingue pupille.

•

Justes les flèches du soleil (mon carquois vide, pendu au clou, fleurit en biais) qui percent et fouaillent l'écumoire : raphia en nattes, javelles, maïs, jute trempé. Je connais la rengaine ; l'encre sèche ici-bas, le buvard sue. D'un ongle noir trouer la neige ? L'or mousse, la laine brûle et c'est folie ! Je frôle l'ombre, arête creuse où couvent des sachems, des nourrices. Poudre aux yeux, jardin d'os, tessons qui parlent. Et le bétail aux nues.

•

Je pèse — j'ai l'âme froide — flocons, malt, galoches et sandales, bûchettes d'os, fagots aigus d'églantiers en fleurs, quintaux de

miettes, de poussière vieille sous les bahuts, les guéridons, tout ce qui traîne et pousse et pourrit dans les coins, dans les fentes, ce qui tangue, chahute malgré soi, malgré moi, sans l'aide des pendules, des courants d'air, sans le looping des abeilles, l'éternuement du chien, sans espoir et sans fièvre, ce qui fait tache bon an mal an, fait crasse, ce qui vole, plane, palpite, qui du ventre ou du groin fouit ; et jouit.

•

Arbalète au créneau, le bois remue.

•

Quitter — vite ! — la cabane, l'isba rouge — vite, vite ! —, l'igloo, le boui-boui aux bécanes. Dehors, rouée, la lumière pleine sur les tréteaux ; c'est un vaisseau d'orgueil, un pré tanné, carreau de misère et trame crue ; c'est un manège désossé. Tout fait recette, le jeu, le massacre. Quitter la housse, les bons remèdes. Chat perché empalé ; l'ennui brûle moulins de noix, capsules, bobines nues.

•

Je vois, debout, le râteau du marmot, manche jaune, denture verte. Le vent des granges secoue ses crocs, ses grelots. Un cul de vache comme une icône fait merveille d'or ancien, de caramel et d'encaustique. Rien ne manque au vitrail, à l'idole, ni l'orbe des flancs roux, ni — là-haut — dans les limbes du foin, la morve de clarté caillée. Je m'incline, je verse, piquet rompu. Aucun lasso pour amortir ma chute. L'ange me perce et la fée blonde sept fois légère, la fée des soirs d'été sous les tilleuls, chausse ses bottillons de plomb. Je tombe, je m'écrase. Ridée, la terre est un tronc, un ventre de vieille. Je baise la peau, la croûte, je baise l'écorce. De la langue, je cueille une hostie d'os — cent soleils ont dégommé la carne —, une fourmi qui pique, trois dés de pollen frais, un cochonnet enfin de confiture humaine. Vertige de saison, de croissance, anémie de fille. Je renifle, je mâche. La mort qui fait semblant lâche limace, civet de vase, bouquet d'orge et de buis.

•

Clairon d'été, coq foudroyé.

•

Les mouches criblent mes espadrilles. Je marche encore. Chaque sillon est une frontière, chaque caillou une colline. Je

glisse. Visé gagnant la corde raide du sorbier — cent pas, main nue, grain de blé, premier jet. Un noyau d'air giguedouille, tinte et gonfle la coupole : du vert les boyaux mous, esquifs, girouettes, coussins de boue. Pluie canaque sur l'enfant fou, puni en rêve, qui bat sa coulpe en dépit du bon sens. Il faut choisir : artilleur ou pucelle ? hennin/mortier ? guirlande/guet-apens ? Crever d'abord la panse des poupées, leur lit de soie, leurs yeux idiots, brûler rubans et ritournelles, notes du ciel, des roses, ces longues phrases qui roucoulent, phrases à bulles, à perles — il en pleure —, phrases à franges et à bouffettes. Il faut piocher, secouer la bête, suer comme un âne, comme un nègre, siffler litrons, femelles, cracher pour rien (ressort en bouche) sur la langue pointue des bougres et des petites sœurs.

•

Je pèse — j'ai le cœur sec — émaux, camées, babioles à deux balles, pelotes de coton chaud, d'épingles à sorcière, chiffons fripés, souillés, ergots, crêtes de poules, grands lis en agonie ; et des obus de bouse, des porte-plume d'octobre, de juin, la différence, des cosses, des bogues, du raisin, des épis, un chagrin d'angélus, toujours la même équerre entre deux portes, la même éponge.

•

Déplumé, mon arc bat de l'aile. Je fouette des fleurs mauvaises. Aucun troupeau n'a rendu l'âme, ni ses sabots sonores, ni ses cornes, ni le gaz noir des trèfles. Le sot fiancé des hautes terres perd pomme et scalp et meurt en criant *« Pouce ! »* Le fiancé des caves touche au butin. Je leur donne mon cœur, ma joue qui brûle, un secret de belette, des mots piquants comme un compas de traître : *verrou*, *bobèche*, *loutre et foutre*, *plate-bande*, *passoire*, *maboule à pattes*, *cache-cache vinaigre*. Je leur donne le bon grain du bon grain du bon grain, des songes creux, un étron de chien, donne et donne le vent des vignes à pleins bras, l'appel du chevrier, sa toise, sa ceinture d'osier, la croix sacrée d'un curé ivre. Je leur donne mon sifflet, mon biscuit dur, ma bave malade.

•

(Ici, entre les lèvres blanches, fendues, du dégourdi, saute — est-ce un brin d'herbe, une courte paille, un souvenir de fleur ? —, saute et tressaute, froide, une allumette qu'enflamme

là-bas,

au fond, tout au fond, couché sur un torchon vineux, le soleil qui m'a vu — rien à pétrir — aux abois, papilles sèches.)

•

Dague, dard, guêpe, changer de camp, d'album, de ligne de mire. Avec des mots de bouquetière, dire la serpe du jour — coupé court — entre les cuisses du dormeur nu ; avec des mots de charbonnier, des mots criblés, toqués, usés jusqu'à la corde, jusqu'au trognon :

diarrhée de bleu
mouchoir d'ablettes
myosotis moquette
saucée d'aube (ou guenilles)
lilas sous l'eau
glaïeul, lait à la louche
au vent qui frise (barrière), l'agneau fragile
dentelle froide, fouillis d'épingles
jabot troussé, plis et arêtes
meringue grasse à claire-voie

•

Cible, ton cœur de bête large et noir, ton bœuf. Je connais l'arme, l'aiguillon : berger bouclé, cuissot garni ; je connais la friction : chiendent (je parle), moutarde forte et pierre ponce. Rien — *tanti palpiti* — ne bat plus qui m'a cloué. Ô le tambour d'onze heures quand blasonnaient les loups, la chèvre jaune, nos zinnias crus ! Ô le crapaud de ton cou ! Il n'est d'autre chamade : breloque, briquet trempé.

•

Je pèse — j'ai la main leste — le coup d'épée dans l'eau, sa froidure, sa tige blême, trait bleu qui tremble (vime et ficelle) avant la piqûre, avant la mort du chef sauvage, suceur de poire, blessé au front, étoilé, en plein milieu.

•

Mon père est un couteau. Il vise sans lunettes, sans casquette, il vise sans un pli. Il touche quand il veut, quand je veux, dans le dos, les yeux bandés, à la fin de l'envoi. Mon père est un canon. Il tonne à fendre l'air, les pierres, les âmes bien trempées, leur vaisselle et leur train. Mon père chie des cartouches. J'ai ma main dans la sienne, ma main mouillée, ma main qui colle. Mon père tue des altesses, des princes en aigrette, en écailles, des papes à la pelle, tue un par un des corbeaux en soutane, deux par trois des mouettes en cornette, des poux, des paons, les crabes cravatés du dessus du panier. Mon père tue ma tristesse, l'ombre qui porte poisse, tue mon père, tue les couguars du tapis. Carnaval à minuit, ses hiboux, ses espions aux bas rouges. Mon père rit dans ma tête, dans ma musette où niche, sauvé des eaux, un rat crevé.

•

Chapon farci, un poing au cœur.
Canard (chicorée du bec) gambille, étêté.
Schlass goutte rouille et rouge ; queue de porc en culotte.

•

Disent chien, gâchette, ballons, pipes, plumets garnis. Disent dans le mille et carton plein. Coudes au corps, sourire de clown, je joue à qui perd perd et meurs planté pour les hanches bridées d'un shérif ou d'un permissionnaire. À terre, sous leurs talons, dans la rigole à bière, les douilles sont pépites.

•

Je tombe pour la deuxième fois, quatre fers en l'air, tortue plombée. La zone ici est une soupe où flottent les grumeaux, les miettes rousses et vertes des prairies dépecées. L'air sent la viande, la chaude sueur et le putois pourri. Des hommes, des hommes jeunes, des soldats en tronçons, en portions trouent les vapeurs de soufre. Dans ma bauge, je veux gémir pour tous, siffler un air à boire, à trinquer à la santé des vieux, des filles parfumées, faciles, pas faciles, très chatouilleuses le soir des moissons d'août, de la dernière gerbe. Coquelicot, cerises, der des ders, pépé percé, tonton qui fuit à plein tonneau, tous les Lucien perdus et reperdus,

perdus jusqu'au dernier, les Paul, Pierre, Jacques, les Gaston, les Léonard. Sauve qui peut ! le grand dadais, l'hurluberlu, la chipeuse de persil et les chasseurs bredouilles ! Roulé en rond, en boule, je couche avec les chiens, les chats, les perce-oreilles, les vers très-roses et la poulaille. Un caillou blanc, poli, savonneux, suffit à la joie, à la peine, un bousier comme une intaille, une sueur de groseille.

•

(Les spectres jaunes du cimetière — chacun son pot, sa fleur gelée — au coup par coup récitent mon histoire. C'est un chahut de dates, de sottes soustractions. Trop tôt ? Bien tard ? Cadavre grand chante victoire sous le tapis, et la main passe.)

Borgne petite, déjà clouée. Mangeuse d'hommes — croqueuse —, hommes de peu, de peine, bedeaux, bouchers, barons de race et vérolés. Ciblée fille, barbaque à bouc, et par trop belle des socques au bonnet, debout noire dans le pressoir, crémeuse sur le fumier, statue souvent couchée au mitan des fossés, des blés ou des topinambours. Rose, ma Rose, ma Rose rose, Rosine à moi, ma Rosinette ! Bagout dehors, *« Mignonne, allons voir si la chose... »* un gentil aux mains chaudes fleurit (cadeau de lune) la tignasse trempée des jours de crève-peau. Dimanche, c'est dimanche : rien faire, débarbouillage, chaussures pointues, dentelle au col. Plus qu'à l'autel des sots, des Crésus, des arracheurs de dents, la lumière

du dimanche (elle s'appelle dimanche aussi) découd la paillasse, l'orne de draps nets, cajole un évier, son broc ébréché, allaite un vase de chardons, un flacon bleu de brillantine bleue. Et Rose devient reine, Rose-Reine, Reine-Rose ; des fleurs portent son nom, des oiseaux, des prunes peut-être, des baies sauvages. Elle danse à perdre haleine, à perdre gaine sur la poudre des chemins, sur les rochers pointus, sur l'estrade du bal (était-ce aux neiges, aux saints dahlias ?) elle sourit à l'œil ambulant du photographe, elle boit à la renverse (*un, deux, trois*) la langue poivre et miel de l'étrangleur.

•

Je pèse cétoines, boulons, boutons, du pain les plaies béantes, les bouches blondes, feuille après feuille l'éventail des laitues, ma chance à cache-tampon, à frotte-museau, pèse, soupèse la petite pitié des nombres, les voyelles d'un bègue, sa becquée.

•

Ôté l'aimant, la pile de l'œil, la courroie d'étincelles de l'œil dans l'œil, toute la pierraille précieuse, punaise ou rivet d'or. Ôté l'ampoule de l'œil, l'allumeuse, le tic-tac néon, la cible 33 tours. Ôté le merlan de l'œil, la cuiller à plume, l'hameçon. Ôté l'œillet de l'œil, le quartz et le mica, la mouche volante, l'escarbille rusée

(*souffle, souffle et gobe !*). Cousu la fente, la boutonnière du chat, croissant, cymbale, pliure de lune. Ôté le feu de l'œil, du ciel de l'œil, du bouillon bleu. Ôté le bûcher d'eau. Voilé miroir et vitre artiste. Touillé la peau des mares, des étangs, la flaque plate. Lavé l'œil à la cendre, à la suie, au jus de plâtre, de mûres. Essoré l'œil. Ôté la paille de l'œil, la poutre, le doigt du démarcheur, pâtissier chaud, prince à tout dire :

— D'amour, souvent (plus jamais), ces yeux, beaux et beaux (ainsi fut-il) m'ont fait mourir, gémir, vomir.

J'ai vu le nid de l'homme, cuvette double sur l'herbe noire, comme si j'y étais (l'œil était dans la poche), vu la rumba sportive des abeilles, l'os rouge des cloches matutinales, un linge pisseux, trois oranges en étrennes au cœur du géranium d'avril. Cligner n'est plus de mode ni de saison, battre des cils ; ni la coquetterie, bonus oblique, ni la loupe qui louche. L'ombre que j'aimais, enclume et pastilles, ressuscite un charnier (*des bêtes, des mots, des bouquets, des gens*). L'outil des dieux n'est que serrure. Ôté le loto de l'œil, la toupie folle.

•

L'éclair sec culbute les meules, un cent d'aiguilles fait fretin.



La Mamort

[2004]

Est-elle, Mamort, morsure d'orgueil aux dents d'argile, petite poupée, langue de glu ? Est-elle bouse fraîche collée à la croupe bovine ou petite boule de crottin sec ou renoncule ou vomissure de méduse mêlant os de seiches, entrailles de menu fretin, nageoires dorsales, plancton, mollusques ? Est-elle nuée d'abeilles au doux bourdonnement ou coquille d'huître becquetée par la poule aux aguets ? Est-elle jument brutalement saillie, dix fois, vingt fois, jusqu'à ce que son con déborde et sa bouche et que de ses lèvres coule un mince filet de miel ? Est-elle tache de sang sur les plumes de la pie que le renard a mordue et lèche maintenant et cajole ? Est-elle pustule qui suinte sur le dos du crapaud, marque de lèpre ou de vérole ? Est-elle niche vide, fosse à purin, vase des marais ? Est-elle toison aux poils légèrement frisés et roux ou vessie tendue d'urine ou buisson de ronces ? Est-elle fiente de volaille ou bulle de morve luisante au mufle du bœuf ? Est-elle charogne pourrissante où naissent des milliers d'asticots et de frelons ? Est-elle culotte salie de caca par la frousse ou bave mêlée au regret de la bave ? Est-elle mite aux quatre élytres, aux trois paires de pattes et aux douze migraines, serpent qui se mord la queue, salamandre jaune et rouge, sauterelle au verbe strident ? Est-elle piqûre de

guêpe ou chiure de mouche sur l'oreiller de lin blanc ? Est-elle cervelle rance presque verte, bleue, pleine de spirales, de rubans et de volutes ou flaque d'angoisse où se reflètent jadis et ici-bas ? Est-elle Mamort, est-elle ?

•

Debout, gisante, assise, accroupie sale, pâle comme un suaire, comme un cierge de latrines ; ou masquée louve, peinte Apache, pleureuse à seaux, folle du logis, elle fracasse dru, elle lambine (*« Par ici les petits ! »*), vérole l'ordre du jour, sonne tocsins, fanfares, glisse en biais, de profil, sans crier gare, ho ! hue et dia ! Elle coupe court, tranche net, elle flingue trou par trou, harponne, poinçonne, plisse et fronce tendon frais, bonne carne ; elle secoue mes bateaux, mes berceaux, joue corde et précipice, fait la nique, la pige, la une, tout le sommaire ; elle signe sang et eau, sprinte, dribble quilles, ouvre le ban, ferme le bal.

— Touche, touche, abouche ta bouche, souffle l'encens, la fièvre quarte, fouille, farfouille et touille des pieds, des mains, du groin, ton lait lilas, ta soupe noire !

•

Mamort se barbouille le visage de suie, remplit ses orifices de poivre, de girofle, de salpêtre et de boue. Mamort remplit ses orifices, brindilles de paille au cul, un anneau à chaque lobe et dans le nez. Mamort, petite luciole, tendre belette, se roule dans la cendre du foyer, dans la terre rouge qui couvre les tourbières, dans la poussière des étables, dans les ordures et les excréments où le bétail se vautre. Mamort mâche les trèfles, le blé dur, les tournesols ; flaire aux abattoirs les tripes des truies, les carcasses de lapins putréfiés, le sperme sec de l'albinos, l'oreille du bossu ; flaire le cul du triton mutant, ses aisselles qui sentent le pavot, la mélasse et l'oignon pourri depuis belle lurette ; ses aisselles autour desquelles tourbillonnent des essaims de mouches et de lucioles, où pullulent les coquelicots. Mamort s'épouille, gratte son pubis couvert d'écailles scintillantes, s'entaille les jarrets aux ronces du jardin, s'entortille dans le creux du ventre doux, dans le demi-sexe froid, éparpille ses rognures d'ongles sur l'établi du père ainsi pétales d'antimatière. Mamort remplit ses orifices et souffle dans le nez des marmots pour les faire éclater.

•

Jeunes filles au crachat, fleurs de larves et d'aiguilles. Mamort y est, toute, l'embolie verte ; je couche dans le sillon, fosse commune, « avec les douces bêtes d'abattoir ».

•

M'endormir dans tes bras maigres, Mamort, mon âme, mon amour, pour y dissimuler les émois qui remuent mes muqueuses, masquer mes infamies, mes maudits manques, les immondices de mes tourmentes, panser mes hématomes au vermeil de tes baisers humides, Mamort, je te nomme de prime abord mémoire ou momie et néanmoins réclame au silence des mots pour couvrir le murmure des abîmes. Mamort, ma flamme, merle moqueur, petite musique, harmonie du multiple, jamais au grand jamais tu ne mens ni ne menaces, mais tu parfumes et mouilles le fumier de mes yeux mats, mon épiderme, et d'un retour de manivelle tu démolis ma mâchoire sans égard et m'émiettes et m'élimines et me mords et me manges, puis tu vomis et de ta main moite, mainte et mainte fois déposée sur mon front, tu calmes mes esprits animaux, mes mammifères internes — qu'enfin la terre exulte dans mes membres muets.

•

Repue — c'est l'outre — elle couve dans les orties, dans la paille au corniaud et le cresson pas frais, très-noir. Elle ronfle et pète, elle trompette. Elle pisse l'écarlate. Troquets, tranchées, elle a livré bataille ; elle a souillé les porches, les dahlias fauves des princesses en sueur, cadenassées. Elle a sifflé cul sec un cent, et douze, et

douze, et douze douzaines de pintes, de chopines, elle a raclé le fond du barda des chagrins. Elle rêve — *Meunier, tu dors ?* — crimes et charniers, vautours à l'œil de braise, fagots, potences, crécelles de lépreux. Le moulin va trop vite, la ronde des balais. Faucheuse bave (il est minuit). Des enfants doux flottent dans le torrent, des enfants, des chats, des pères sans patience, des amants décavés, d'autres aux mains grises, au cœur de plomb, coupés en sept.

•

Mamort bruit, vaque (le buis, les gerbes, les atours), mille regrets, badigeon de suie, ce gruyère. Violettes vieilles au placard — c'est mon deuil —, au caveau, chicots d'ogresse et bec de geai (son œil papier). Un bol brisé saigne dans l'ombre. Qui pleure plus que moi dans l'encre du sureau ?

•

Sur l'envers de ta peau, Mamort, des fièvres tatouées d'orages rassis pressées d'en finir avec l'êtronc (le petit tronc de l'être), des assomptions au plus vif de la brûlure, le tout sans cris, sans grincements de dents ni macérations et lorsque ton rire éclate (bis-

touri, gibet de nerfs), ne me reste que la verticalité, le ferme maintien de mes pieds — ainsi l'arbre que tu ne peux abattre — car je ne suis pas du clan des renoncements.

•

Je t'aimais déjà, petit frère mort-né, mon grumeau, mon piment rouge, je t'avais gardé mes voitures miniatures, mes toupies, mes billes et mes soldats de plomb. Je t'avais gardé mon ours en peluche que je léchais, que je triturais, que je malmenais, que je serrais le soir avant de m'endormir. Je t'avais gardé tout mon amour, petit frère, mon sang, ma carmagnole. Maintenant tout ça repose dans le grenier, sous une couche de poussière et de toiles d'araignées, parmi les crottes de souris et les plumes de pigeon, parmi les vieux journaux, les chiffons souillés et les valises crevées. Maintenant tout ça repose dans le grenier, mangé par les mites. Combien de fois je t'ai pris par la main, petit frère, sur le chemin de l'école ? Combien de fois j'ai entendu ton pas léger dans les escaliers ou sur le gravier de la cour ? Combien de fois ton rire a résonné dans mes tympans ? Petit frère, lutin dodu, mon gnou, mon cachalot, nous aurions bâti ensemble des châteaux de sable, des forteresses, des donjons entourés de larges douves. Nous aurions bâti des cabanes à la cime des arbres et, en creusant dans le fond du jardin, c'est un trésor qu'on aurait découvert, enfermé dans un coffre ciselé d'or et d'argent, dans une boîte, une caisse en bois. Un trésor contenant un vase antique, des plats en faïence, des statuettes longilignes, des

totems, des céramiques. Petit frère mort-né, nous aurions fait des matchs de foot, des bagarres de polochons dans la chambre de papa-maman. Nous aurions joué à cache-cache, à chat-perché, aux cow-boys et aux Indiens. Nous aurions fabriqué des arcs en bois de noisetier, des sarbacanes, des sabres, des fusils, des projectiles de toutes tailles et de toutes sortes pour exterminer nos ennemis, les crever comme de vulgaires baudruches. J'aurais partagé avec toi mes goûters, mes gâteaux, mon pain d'épice, mes tartines à la confiture de rhubarbe ou de groseille, mes tartines à la confiture de coing. J'aurais partagé avec toi mes quartiers de pastèque, mes tartelettes, mon sirop d'orgeat, mes grenadines, mes limonades, mes chocolats chauds. J'aurais partagé avec toi mes bâtons de réglisse et mes nougats blancs. Pour toi, frangin, j'inventais des histoires à dormir debout, des légendes dorées, des contes fantastiques où nous luttions contre les ogres et les dragons, où nous écrasions du pied les monstres les plus téméraires. Pour toi, je faisais bouillir les radis noirs, les queues de fenouil, les cœurs d'artichaut, les pelures de concombre ; je rôtissais les langues d'écureuil, d'alouette et de rouge-gorge, les foies de tortues. Pour toi, je cueillais les cerises, les fraises, les fèves, les petits pois. Pour toi, j'étranglais les lièvres ; je poignardais les mulots, les marmottes, les musaraignes et les mésanges ; je piétinais les cloportes, les cancrelats ; je coupais la queue du lézard par trois fois meurtrie ; je dépeçais le gibier faisandé. Pour toi, j'attrapais les papillons, je les fixais avec une aiguille sur un petit carton, je collectionnais les sauterelles et les hannetons. Petit frère mort-né, joli canard, cul de lapin, mufle de bœuf, tu aurais dû avoir les yeux bleus, les cheveux blonds, la taille haute, le regard fier. Tu aurais été plus fort que moi, plus

gracieux et plus beau et plus futé aussi. Petit frère mort-né, tu reviens encore parfois troubler mes nuits lorsqu'il fait lourd et que l'orage gronde : un essaim de guêpes recouvre ton visage et le fait éclater. Donne-moi, petit frère, donne-moi la force de voir en rêve les villes les plus lointaines, les pays exotiques, les forêts vierges, les territoires secrets de la lune, les nébuleuses perdues, les départements d'Outre-Mars. Petit frère mort-né, mon caribou, mon flageolet, je ne serai plus le gentil garçon qui dit bonjour à la dame. Je reniflerai le cul des passants en guise de salut. Je ne serai plus doux ni tendre avec les filles. Mes sourires désormais seront des barbelés, ma peau du papier de verre ou une éponge à récurer, mes cheveux des chardons. Mon corps sera couvert d'épines. Je n'irai plus pisser chez pépé et mémé, entre les planches vermoulues du poulailler. Je ne monterai plus aux arbres. Je ne me roulerai plus dans la paille fraîche de l'étable. Pour toi, je ne mentirai plus. Je n'aurai plus peur de l'obscurité ni des fantômes cachés derrière les rideaux des fenêtres. Je serai courageux. Je me teindrai la peau avec de la terre noire et du sang de putois. Personne ne me consolera quand je me sentirai seul. Personne ne, non personne ni personne. Petit frère, j'ai grandi. Maintenant je suis calme. Maintenant je sais que tu es là, bien présent près de moi. Maintenant je suis léger comme un baiser de supernova. Maintenant je brûle de l'intérieur, je brille de mille feux. J'ai l'amour aussi épais qu'un goitre, aussi profond qu'une grotte de houille. Petit frère, maintenant je bois à grandes gorgées le bouillon de mes vies.

•

Désormais j'aurai aussi ton nom, Mamort,
pour prendre mon envol car toi aussi
les nuits te changent en un toi plus obscur
et dans mon crâne fleurissent les transmutations
de la crasse en varech et du fiel en joie.
Mais quel champ, avec peut-être des
pissenlits, deviendra mon corps second
lorsque ma chair s'aplanira en terre ?

Jean Dorsday 1er mai 87

ombres de ça de ça mes jambes dans l'eau par le père de ma mère

la plume [redacted] ase s ginal que je me s

c'est écrit et l'encre coul re avec la chaleur ou

e lui la soumets de ça mère avec le coin ave

e de la mère lui la pos n. e craquer lui image qu

il les ondules tout tou ses aussi ont touché le sexe

vers de la main lui mi ours sombres que les jambes lon

dès jambes lui fais une ge in lui craquer la jambe avec le

jamais j'écoute ce que ne le coin c'est la craquer du jambe

de je n'y arrivais pas jamais le sexe de ma mère mes jambes nous

s ont craquer le sexe d rère ses cheveux et ses doucheurs de la me

si ce que lui dis c'est com si lui l'assommais un missionné les jambe

issant le sexe de ma mè le sexe de ça la cheveux la douceur de

mes jambes ont craquer le sexe de ma mère le sexe de ma mère en la

ase sexe le sexe lui dis j'aime imaginer que je me soumets de ça de ça

Manips

[2006]

Baronnie — fuir ! La clé du clan est dans ma poche, avec mon sou, mon sou percé, ma poupée d'écorce, les aiguilles ad hoc, avec les dés du gagne-rien, le cornet. Chèvre en selle, je saute rus, rocs immobiles, je bondis gai, je caracole. Noyé le camp, la hutte principale, le tronc du reposoir, noyé, las ! volailles et chats sacrés, noyé pirogues, autel garni, mât de cocagne. Il pleut, mes talons fument. La chèvre pèse, crotte, la chèvre pèse et crotte, la chèvre. Là-bas, les purs s'enrhument, les sans-taches, toutes portes ouvertes. Pas triché, pas menti, pas plus que bon benêt qui dit *poire d'empoigne, doigt de la langue, doigt de la langue*. Baronnie — fuir ! La clé du clan est aux orties, avec les gonds, les cadenas, avec l'herbier, le sceau et l'amulette du sorcier tête de loup, de hibou. M'ont fléché, bâillonné, m'ont craché sur les mains, les épaules, à la ceinture : *porc ! duchesse ! triple bougre ! scribe ! gymnaste !* M'ont montré leur dos, leur train GLO-RI-EUX. Un seul sillon, là-bas, un bambou, un totem, c'était la loi — au ciel du ciel la pure image et le missel de mots ? Jachère, terreau, mille brabants, je zone et je récolte. J'attends le colporteur, son singe, la gerbe d'épices, de rubans. Je mâche encore sable, étoupe et fourmis rouges. La chèvre geint. Mon âme est une viande pâle.

•

Tordre les draps d'avril, le cou des papes, des juges au jardin de peinture, garrotter maîtres et képis, notaires, gonzes à goussets, à bretelles, à mornifles. Je suis putois puant, vrai ! l'écorcheur, faux ! le boucher du jeudi. Je suis le pauvre du moins pauvre, le serf du riche à la corniche, à l'écusson. Je vends mes choux à moi, mes perles de cimetière, mouchoirs, osselets très-vrais, colliers, bracelets de fleurs – *M'sieur, c'est l'amour, c'est la rose.* Je vends mes ongles et mes poils ; goutte à goutte le petit foutre. J'en ai pour leur argent. Bafouillent dans ma bouche : *jolipoulotjolijoli* ; besognent mon ventre blanc. Leur trésor j'ai volé — à eux ! à eux ! à eux ! —, j'ai jeté d'un seul coup sous le pont fracassé. Demain, j'épouse le zingueur, ses mains qui râpent, sa dent pourrie et la chanson mouillée du bon temps des folies et du *merle moqueur*.

•

Changer le feu en vin, la bouse en or — facile ! — bottes en barques et laitues en bécasses. Ici, coccinelle pèse locomotive, neige gueuse, brindille un âne mort — facile ! J'ai l'œuvre, j'ai la main, j'ai la carcasse, l'armure bien trempée. Changer goudron en miel, limaces en pavots, changer de cap et de chemise, près du prunier, à la minuit, quand sonnentsonnent douze marteaux de

liège noir. Rien n'y fait, n'y fera, le monde est un faitout, un chapeau claque, le monde pot de chambre. Les foulards sont en berne ; en cage, au billot, lapins fantômes, caniches à rosettes, colombes funambules. La longue cape (j'te vois) est rapiécée, inerte (j'te vois pas). Plus de sésames et de formules (perlimpinpin en sauce, en grumeaux). Avec squelette dahlia las rime. On plie bandeaux, saluts, gestes augustes. Fée défroquée siffle sa buse.

•

C'est ma meule, c'est ma jonque à l'envers. J'y sue (épis roides et bleue l'eau lisse). Toquer l'os, coudre la paille, son double jaune qui ploie, qui crisse. Sieste noue chatouilles, sexe bridé, criquet, chemise et souriceau.

•

Cadeau de mai, sombre bouquet : ami, ami, la coupe est pleine. Tout vu, tout bu, il a. Bâtons rompus sous les tilleuls — vert, c'est un bouge —, paroles de marc et le silence à l'unisson. Tout vu, tout lu, billets roses et foudre en boîte. Aboyeur — lui —, tantôt, et bègue sous la lune ; pouce en l'air — moi —, sec, au pied du mur. Ici lièvre est parpaing ; ailleurs les oiseaux passent et roulent les

nuages. Ici l'oracle parle. Fin de partie, atouts troués. Crever l'abcès, l'outre de fiel ? Farder la plaie ? Sortir les crocs, la schlague ? Battre fer et coulpe ? Brasser l'air, tout l'alphabet ? Salir ses reins ? J'étouffe sous ma coquille (rien vu, rien su). Je sors du rang, je touche terre, je la touille et la baise. J'avale douze couleuvres, je cloue lanternes et vessies. L'encrier chauffe. *VIVE L'IVRAIE !* sur ma manchette.

•

Affûts, manœuvres d'espion (ou de cloporte), voir le ramoneur, la belette, voir, voir tout l'étal, l'âtre rose et noir, l'envol de l'édredon. On sait l'histoire, la friction, *« bête à deux »*, duel sens dessus dessous, on sait le bouturage, le marcottage, l'emboutissage. Y êtes-vous chaste bergère, Wotan lubrique ? Culbute en vrac et vise versa. Y êtes-vous lampiste, cézigue, troisième homme, vous tourière, faisane du bout du bois ? Rien n'est pareil au même dans les fentes, à l'œil de bœuf. Toucheur de corne suce son pouce, vide son sac : réglisse et caramel, papier mâché, cigale de soie. Et sous l'étoile, à l'eau de pluie, Grand-Gigot, l'effeuilleuse, rince sa bure.

•

Pieuvre à bâbord — mains pleines. Avec des pincettes, ton cœur.

•

Du bout des doigts, j'écosse l'eau, le lait. Du bout des doigts crème et crasse. Le temps est un miroir de sable, une flaque plate, le temps couche long, lent, au creux des brocs, des cuvettes, le temps chevrons, échelle de drap. Qui foule l'abreuvoir, le grand brasier de mars ? Qui pétrit figues, sang de truie ? Qui fouine et chasse ficelle au poing ? Barouf encore sous les tuiles — les rats rôdent, les belettes —, moisson de tringles et de quilles. Du bout des doigts lire l'écorce, la peau en bois, en plâtre, tambour, parchemin gras, la peau qui fuit, qui perd ses eaux, la peau petite, la peau du dessous de la peau, lire, lire la lumière, morse, pastilles, ou pilon droit et court-bouillon de lune. On gèle, on brûle ; c'est le jour du plein jour, c'est la nuit bigoudi — rayon qui frise. Qui pêche au zénith ? Qui tangue au crépuscule ? Allumez torches, lampions magiques, ouvrez vannes et clapiers ! Je rêve, à peine. J'y suis, presque. Le temps est une amande, un écrou. Serré, coincé, index très-blanc dans l'accroc du tricot. Je rêve, j'y suis : succion des roses et boutonnière. Du bout des doigts compter les miettes, mêler la boue, l'ennui et le salpêtre. Du bout des doigts le houx, la serpe, le fil chaud du rabot.

•

Demi-ouverts, demi-fermés, mes volets blousent les saisons, leurs plages basses, leurs cloisons. Je compte et je recompte capsules, bouchons, boulons, chandelles usées, compte la blonde poussière, la presque bleue, l'électrique. Du tas au tas la route est longue ; longue la sueur. Je me pince et j'y crois. Je compte mes clous, mes jours, je compte sans y penser, à reculons. L'alambic crie ; et craque. Tout fait charpie du tas au tas. L'établi plie. La forge est un foutoir de mésanges mortes. Aucune pépite sous la loupe, à la lorgnette, aucun os dur, aucune larme. J'aiguise mon roseau. Je ponce encore le caillou aux 7 plaies. Un grain, un mot, manips d'ascète ; et le feu à l'ardoise, au boisseau !

•

Je souffle le rideau (son pli moire, ses cristaux). Et fond — c'est le ciel — la pulpe tiède, comme, comme, toujours comme, comme un chiffon de pain, un frichti de faïence. Je souffle seigle, noirs épis. Farci dans l'œil, sauce piquante. Braise au couchant poché velours, chromo, purée peinte — dégâts —, morte nature au suint roux. Meurtre il y a, combine saignante. Limier borgne panique au bercail et perd ses marques, son calepin. L'artiste est l'assassin.

•

Perdrix en tête sonne le glas. L'heure file cousue blanc bleu sur la brouette. Au Qui-N'en-Veut, je donne peigne, caresse lourde, outils d'orfèvre et de petite main. Je donne poupée qui pleure, je donne pompons, fanions, croûtons. J'embabouine le facteur, le bouteiller, les badauds de la première enceinte, les écoliers errants. Du coude, je joue ; des hanches, à la demande. Je passe comme on trône, médaille, bouille d'emplâtre. Sur ma tête, fleurs de papier, confetti, bouffettes roses, étoiles qui pétillent. Pavane est mon nom, mon nom exact. C'est Pâques à la Saint-Jean. On bat des mains, on rit aussi sous ma semelle. Qui m'aime, j'aime ! L'ange travaille, gonfle ses ailes, rase son ventre. L'heure saute d'un cran — fièvre au foyer, fouet vif dans un poêlon de miel. Tâtons bois et poitrails, et l'aine des abbés. Ô mon bœuf équarri, rouge, rouge, et rouge rouge ! Adieu frondes, nasses, appeaux de buis. Je renifle, masqué, ridé. L'heure recule, l'échelle choit. C'est dit, un mot plus bas que l'autre : les lauriers sont tranchés.

•

Salade et dards jumeaux dans l'entourloupe du songe. Je fesse ce qui me hante. Lumière bande — c'est un arc.

•

Où tu niches, je campe et rampe. Ce seront noces à crocs nus. Où tu niches, branle-bas d'étoffes. Quatre épingles ? débraillé ? Tirer cordon, froisser le lin. Ronde paume panse pantin de l'aube ? Ô fourrage, astre noir ! Ô lait caillé ! Ô bouchées doubles !

•

C'est un troc mécanique. Mon corps, son paquet, abats, carne, et la fourrure en sus, vaut ta chique, ton trésor doryphore, le couplet infernal : *« Roustons, roustons de mes aïeux »* ; vaut mon corps, vaut (mue et détails), vaut ta barbiche, ta bedaine, ton sexe de cuir. On joue à la main blême ? à l'éléphant de bois ? On joue à planteur et sirène ? J'ai tout perdu : flacons et pochoirs, la tête, la mesure, des prénoms, des bobards, le fil du conte, la bonne blague, des matous vieux et fous, des billes, des petits riens, l'empreinte chaude, plucheuse des chenapans (leur foulard, leur vélo), un bol de grêlons noirs, le soleil comme un flan, le soleil poivre, Légion d'honneur. Tout perdu. Mollasse est mon échine ; le fauve couine, patauge dans son box, dans sa cage, le fauve sent la fiente, le trèfle sur, le fauve sent le fauve. *Les jours s'en vont*, je brûle laisse, licol, canne en jonc, joug domestique. Au secret, je réponds encore aux jolis noms d'Eunuque, de Cabot, de Paillasse.

•

Cendre, neige tirées au sort. Ou coq et taupe. On ne sait l'habit, la toison, ne sait l'usage, la raison. L'écuelle au plus fort ? Au perdant la rançon ? Ta joie rumine, mon chagrin frit. Dans le gibus, bouquet, cartouche. Un signe (ta manche est dans ton coude) et je clume et je sème. Soc, soc, soc, je fouis, je *groingre*.

•

Venin, sornettes, j'opère à vif vipère du dernier soir ; côte à côte, je soude regrets du premier flux. Fakir meurtri, troué, souille sa fable, sa folie douce. C'est, sans tain, chœur des pleureuses, vengeance d'infants aux fers. Dame de cœur connaît la pluie, la nuit, la douce épine, ne connaît qu'elles. Dame de cœur s'appelle pique. Je crache dans son oreille, je marche sur ses oies. Tout disparaît sous la bruyère, sous les crocus : journal du jour, filets de coings, noyers et caravelles, ce qui languit dans l'eau des lacs, ce qui languit... Douze travaux de nains, trois flexions d'un hercule et je passe frontière. Muet, j'étripe un liseron.

•

Cent baisers au quintal, je loue un portefaix (usée la bouche, tannée la langue). Un galet après l'autre, le mur change de nom : *mur*, *fortin*, *loggia*, *igloo d'été*, le mur s'appelle *tour*. On attendra Yvette, Paolo, des chevaliers cassés, des veuves de pendus, des fuyards maigres, sans monnaie, des bêtes et des belles, bêtes à plumes, à poils, à écailles, des bêtes beaucoup, en meute, tant et plus, toutes. On attendra les oiseaux élastiques, l'orage jaune aux anguilles, le rayon qui bédouine, l'icône du pneu en fruit pendu dans l'églantier. Cent baisers ronds à l'office, au poussah en loques, gracieux quand même ; ici, main à la pâte, bifteck bleu, bluff des farines ; ici souper ducal, tables des nonnes (un exploit de chair fraîche). Il y aura des amuse-gueules et des potées du diable, fricassées, mie chaude, épi bouilli. Il y aura dessert au dessert, fraises et noix, ce jus qui poisse et qui lambine en gorge. Il y aura coïts d'étuve, paroles frites, hachées menu. Cent baisers au guetteur, au bouvier, au sourcier, au jardinier, cent baisers à la cave, sous la treille et les combles, cent au fond du puits. Qui vient botté, ganté ? Qui pérore ? Qui siffle *lanturlu* ? Cent baisers, dix, cinq et cinq, un seul, pointu, au pantin déployé qui danse sur mes ruines et crache rouge crapauds et berlingots.

•

Désastre et soubresauts, rôde l'aube déjà. Faim intacte, et la serpe au ventre, son ressort. J'ai humé, qui me giflait, l'ours menteur, sa chair de chasse, blanche banquise toute nue, et crue.

•

Dans mon chaudron, la tête d'un moine, son bréviaire, ses mains jointes, dedans, fesses de duègnes et de marâtres, foie négrier, rognons rassis de baderne, rognons, couillons, douze portions de douze apôtres, langue de miel et de vinaigre. Ça va bouillir, ça bout ! Bénis soyez gauchers, rouquins, bougres et sorcières ! Bénis soyez ! Bénis ! Grogne l'orage et ses ferrets. Le blond corbeau qui dit qu'on dit claque du bec et plonge dans le carré des fèves. Je lis encore maillage noir des fougères, sanscrit des couleuvres. Sous le vent fol, bave de jument m'est donnée. L'arbre renaît qu'on croyait de fonte et d'angélus. Je sale ma soupe. Je rêve, j'y suis : de la cime à l'abîme colchiques et boulange braconnent entre tes cuisses.

•

J'escamote l'ombre, la noire, la profonde, bouillie de suie, l'isocèle, le segment sec, et celle aussi, espiègle et gigotante qui secoue ses sequins, ses grelots, la froussarde, la reculante, l'ombre pour les chiens, pour les gueux, l'ombre du casse-croûte, du sommeil mou, de la bluette — *fleur, fleur, nos cœurs en fleur* —, l'ombre du rut brut. Et là, quarante jours, le soleil cogne, quarante, quarante fois quarante. La troupe a soif. Je suis le porteur d'eau, outres, gourdes et verbe frais. Je suis mare, je suis fontaine. J'asperge torses cuits,

recuits, seins framboisés, reins bossus couleur chamelle, genoux qui grincent et fument, fesses qui en ont vu, pieds infects, sexes gras. J'évente, j'épouille, j'étrille et je pommade, peine légère, courage neuf. Au repos, tricoteur, balayeur, repasseur, truffeur de cailles et de poulardes. Alcool vivant, je valse dans les plats (on a brisé des verres), je tourne, tourne, *un deux trois*, et tourne encore, et j'oublie, *un deux, trois*, le cercueil à cent places, j'oublie la tonne de poussière jetée là, là, et là, sur mon pays fertile.



Cédille au ciel

[2006]

Azur zen —— éperon de bleu.

•

Ciel, bouclier couché.
Ciel d'arquebuse, gave noir.
Bleu d'épopée.

•

Noir et roux, brique peut-être, l'incendie. La chair, pantin de tôle, jouit encore d'un rêve bien trempé — l'eau qui ronfle, ronge, est une ogresse (adieu Jonas, pirogues et sirènes, adieu berger, noble chance, trône d'argent, adieu !) Faut-il tout voir déjà, quitter le nid, boire à la source ? Faut-il clouer l'horloge, suspendre à demi la hache neuve, le lourd marteau qui sait l'histoire ? Pas un bruit dans les fentes, pas un cri, pas un « *fouchtra !* », un « *tralanlère* ».

Soufflet dormeur, le ciel suinte entre deux bornes, le ciel bâille, déplie ses plis.

•

Ciel, son nom, sa petite musique, sa motte. Est-ce un baba sec ? un civet ? un bon gros chou de par chez nous (bleu baptême, bleu layette, bleu garçon) ? est-ce une gousse de gaz, un ventre, un lampion de frairie, une vessie géante ? est-ce une loupe, un édredon ? la voile ronde d'une frégate ? ou l'haleine des anges, leur diarrhée ? est-ce l'écharpe d'un dieu dandy, le long tulle d'Isis ? est-ce le bout tout au bout du bout du tunnel, ou l'entrée, la porte miraculeuse ? est-ce pulpe, est-ce peau ? est-ce l'Afrique ? une vague envolée (tout le vestiaire) ? est-ce un puits sans écho, un œuf, une éternelle plaie ?

•

Épingle au ciel, aimant de bois, lasso pincé, satin qui fait sa moire, j'arrive ! J'arrive, ressort tendu, rayon beurré ! La boîte à trous respire. J'écrase les morts d'hier, baise les rescapés, les fuyards éclopés. J'arrive ! La fièvre a reculé (draps ébréchés, coton cagoule et cadenas). Cours, casse ton bol, corrige ta ceinture !

Cours, cours, semelles neuves, sept lieues sans respirer ! Cours, la vie vient, ciel de sciure, ciel pancarte et « *poignant églantier* » !

•

La chute, 1.

Les biceps ont poussé entre Noël et Pâques (merde de poule, panoplie rouge du parfait petit menuisier), les biceps ont gonflé à vue d'œil, dimanche après dimanche. Mais il faut encore grimper sur le prie-Dieu qui ne sert plus à rien pour atteindre les volets gris mangés aux vers, pour les envoyer claquer contre le mur. Charroi d'agates, la lumière du matin déboule dans la chambre. C'est ça, c'est là, le couloir est ouvert qui brûle même frais. Le Grand Pays rôtit dans l'œil, dans le chaudron de l'œil, dans la braise. Tout flambe et frit : cailloux, verger d'ancienne, linoléum des tuiles, des fèves, des orties, poteaux, barrières, échalas (cabane creuse), crin-crin des meules et des pies, vaches fumantes, vaches volantes. Les mollets piquent, on y est presque, on touche le ciel presque, on le mord. La chaise tremble, elle tangue, elle bascule. Alors le bleu, le bleu très-rose encore, le bleu dragée, ventre de lièvre, le bleu valdingue, pirouette et s'écrase dans l'odeur grise et velue de paille sale, de carpette usée, râpée, sans motif et sans âge.

•

Vaches dans l'eau, pis bleus, sabots au ciel.

•

Lessive, bouquet de bulles, d'ampoules, trente-six mirettes, jour du plein jour. Bleu fouetté, battu, la crème entière. Ciel trempe son linge, son suaire et sa bavette, trempe loque lisse et quignon dur. Tout tombe — mon âme au flot. Festons en fête comptent double, comptent triple. Tout bascule à petits points, à grands remous : bateaux-bogues, noyés de papier, grelots du saule, seins rouges des laveuses, leur croupe. Plat, j'habite ici, maison qui fuit, cloison rouillée. La cave est au grenier (de bas en haut le bleu bricole, le bleu farfouille). Je grimace, je crache, je souris aux têtards, au sosie qui sourit.

•

La chute, 2.

Peut-on parler de critérium quand un seul candidat s'est risqué au départ ? Le mot faisait recette. Et le petit (il avait dépassé la dizaine) pédalait, pédalait. La bécane était vieille, sa peinture neuve, astiquée, un bleu fenêtre. Et neuf le goudron de la route qui l'an dernier encore s'appelait blanche. Le petit pédalait. Il se

moquait pas mal du record des Trois-Cantons, des banderoles, du bouquet marguerites et bleuets, de la bise pétante d'une rosière qui n'était pas si belle que ce qu'on disait. Il roulait, roulait, roulait pour lui seul, à fond la caisse, sans casquette tricolore, la tête baissée quand même, c'était obligatoire pour avoir l'air, pour y croire ; et commode : un coup d'œil au petit horizon, un autre au dérailleur qui avait fait des siennes la veille et l'avant-veille, juste au moment, au bon moment. L'enfant connaissait le chemin comme sa poche : plus que deux kilomètres sans tournant, sans raidillon, avant d'entrer dans le sous-bois. Il ne surveillait plus les pignons, le câble du levier de vitesse, mais l'accroc dans le revers du joli short d'été qui, chaque fois que le genou droit remontait vers le guidon, libérait un triangle de peau pâle contrastant avec le cuivre d'une cuisse aux muscles fins et lisses. Dans son effort, le sprinter ne cherchait pas à élargir le cran, à faire jaillir soudain toute sa boutique. L'encoche suffisait, presque interdite. Il s'admirait comme l'admiraient à n'en pas douter les promeneuses vacancières en robe à fleurs, à pois, ou le chauffeur d'une Peugeot qui klaxonnait en le doublant un air connu et rigolo. La pierre de son ventre gonflait ; soudée à l'entrefesse, la selle, bulbe chaud, battait la chamade. La secousse fut interminable, du plein soleil, bien avant la ligne d'arrivée, jusqu'au cœur du tunnel, loin dans l'ombre des grands arbres, un tremblement de terre, de l'air, de la peau dans l'air, la surface entière, des orteils aux oreilles, avec la peur qui étincelle, qui monte et qui descend, avec des agrafes tombant du ciel, des couteaux, des cisailles même qui ne font pas que du mal, avec des friandises en pluie, en averse, des boutons d'or en bouche, des violettes, et quelques gouttes de chloroforme qui chantent : « kanss-kanss-kanss-

kanss », avec une lave lente qu'on appellerait miel. L'enfant culbuta dans les fougères, sur la mousse douce. Il ferma les yeux. Une roue du vélo continuait de tourner. La mort cliquetait ; vite d'abord, et puis tranquille.

•

Ciel avale sa langue, la malade, la poilue. Ciel vomit quatre heures, apéro noir. Où courez-vous, garni, sur l'à-pic ? La tourbe chauffe derrière la haie, le broc de cendres. Momie craque, épinglée, momie d'octobre. Où courez-vous ? Où ? J'y cours ! J'y cours et j'ai vécu. Ciel perd ses eaux, ses grumeaux. J'ai cueilli fraises, colchiques, champignons verts. J'ai léché pierre sacrée, douze écorces pas pareilles. Et j'ai pincé l'oreille du garnement qui boîte, qui fait la bête nue pour faire la bête nue, le groin dans la ratouille, qui vend merles moqueurs, sifflets de buis, herbes à sirène, tambours peau de zébie, qui touche ce qu'il touche, qui défend d'y toucher. J'ai porté son cartable. Où courez-vous ? Où ? Né d'hier (la pluie était passée), j'ai prié l'air qu'on brasse, le bouton d'or, la courtilière ? Ciel crachait sa timbale, ciel bêlait.

•

Ciel d'embellie (seconde chance). L'alambic goutte. Au sol, les riens perdus. Gosier sec, j'active ma danse. Les murs ont des attelles, des fouets, des feuilles comme des langues. Fantômes et carlingues roulent à reculons. L'espoir n'est qu'un banquet de mouches. Auge, cocon de paille, mon cercueil fuit. Dernier soleil sera premier à la saison des fées, des Indiens essoufflés, sans pagne et sans carquois.

•

Des gammes, des escarbilles, et le ciel comme un fût de platane (pipeau sur lèpre, trilles à clous). Ou, candide, la poutre oblique, avec un arrosoir de guêpes.

[Dans les cimes où j'allais, ventre creux, figure de carême, flottaient les voix des gorges frêles, un sanglot, un flûtiau, quelques arpèges ainsi (mica, coquille), des semis de clochettes. Et le père, le tien, le mien, le tien, le nôtre, qui m'appelle, qui me nomme et renomme de la septième vague, l'œil salé, qui se retire, se meurt dans un dortoir d'écume, un bouillonnement vert, d'un vert qui était bleu, qui était jaune, qui était juillet jaune, sable bleu et pastis de midi.]

•

Le pré vert tendre, lisse, égal, semblait fraîchement peint, gominé, une sorte de trompe-l'œil plus vrai que vrai, avec ses arbustes au hasard clairsemés, ses piquets presque mauves et ses oiseaux que seul un artiste doublé d'un ornithologue hors du commun avait pu reproduire et animer. Tout était disposé pour l'illusion comique, et la lumière, éclatante encore, accentuait le simulacre, comme si d'invisibles techniciens, angoissés par la représentation du soir, vérifiaient sans vergogne l'efficacité des pleins feux.

L'après-midi avait été chaude, regain caniculaire après dix longs jours de pluies et de bourrasques. Une ivresse légère me tenait au corps, conséquence de cet embrouillement de saisons : l'été défunt, ressuscité ; l'automne déjà sûr et si vite au jusant. Sans impatience, j'attendais donc que la prairie se soulevât, qu'elle se dressât dans les airs pour servir de décor à un divertissement champêtre un rien suranné, plein de mystères et de lenteurs plastiques.

Il n'y eut pas de miracle, d'attraction spectaculaire. La lumière vacilla, c'est juste, mais faiblement, ingénument ; une fine gélatine rose pâle, plus pâle que rose, s'était interposée entre le soleil et moi qui, comme autrefois, dès la collation obligatoire de cinq heures, cinq heures et demie, après la baignade, toujours, n'attendais aucune preuve d'exception pour croire en l'agonie ombreuse et multicolore du ciel et de la terre, des choses et des gens.

Le pré conservait son horizontalité première. L'impromptu était reporté. Pourtant, côté cour, à même l'herbe, une vive clarté — on eût dit le butin factice, le trésor d'un opéra — projetait en éventail ses rayons de cuivre et d'argent. J'avais beau me concen-

trer, chercher une explication des plus simples ou des plus saugrenues, un objet perdu par exemple, une bouteille, une ampoule, une pièce métallique quelconque, une lame de couteau, de faux, un rétroviseur de machine agricole, je ne trouvais rien qui justifiât l'ampleur et l'intensité d'un tel mirage. Je restai là un long temps à guetter vainement sa disparition tandis que le soleil déclinait sans grande effusion, sans incandescence ou épanchement juteux.

La source s'éteignit d'elle-même quand, à coup sûr, il me fut possible de nommer le crépuscule. L'énigme, malgré tout, restait entière. Je m'approchai. C'était ça : une bouse large, durcie par la chaleur, modelée en creux comme une vasque archaïque de pâte grossière, mais parfaitement étanche, contenait à ras bord la pisse d'un or ardent d'une génisse. Et dans cette eau que n'altérait aucune mousse, aucune écume, le miroir captait encore des guenilles sulfurées, des franges diamantées constellant en désordre, un désordre abstrait, des profondeurs du plus pur indigo. Je ne résistai pas à la tentation. Je m'agenouillai et plongeai mes mains dans le creuset magique. Alors, mon ventre, mes reins lâchèrent, franche et fugace, dix fois grossie peut-être, ou poudreuse d'abord, en miettes, ressoudée sans couture, une image éternellement jeune et vive, et vivante, mais aussi pour toujours étiquetée « jadis ».

Comme à la lueur des torches, couché dépoitraillé sur la dure caillasse des Hautes-Terres, j'attends, docile, un premier grand amour, premier après l'autre, avant-premier, étouffé dans l'œuf et le cœur ; ce sont des doigts qui viennent, vrais doigts de boue, de cendres et de goudron, qui palpent, pétrissent, bouchers, amis-amis, ma chair très-neuve, géante, tendue à bloc. Et, dans un

brouillard d'artiste (vitrail de noce, bocal du confiseur) jaillit soudain de tous côtés la clique des angélus bluffant le raffut aigre d'un troupeau d'oies qui défèque en cadence sur mes yeux, sur mes boucles, sur le chaume rougi.

•

Dans le ciel du mage et du
prophète, le ciel du Livre, il y a
des enclumes à tonnerre, à
éclairs, des fouets à neuf
queues, des chaînes
d'agonie, des sabliers qui
fuient, qui passent la mesure,
des candélabres d'or,
des flambeaux, des lustres
panoramiques, des portes
de cyclopes qui s'ouvrent et qui
se ferment, qui se ferment
d'abord, qui se ferment toujours,
des trônes de jaspe sur des
épaules jeunes, sur des épaules
blêmes, sur des têtes bouclées,
il y a des autels de
marbre et de farine,
des cornes d'abondance d'où

jaillissent encens, myrrhe et
cinnamome, il y a des ânes
suppliciés depuis que le monde
est monde, que le ciel est
ciel, des chevaux blancs et
feu et noirs et verdâtres,
des anges aux sept collines, aux
sept trompettes, aux sept
diadèmes, aux sept machins,
des séraphins très-nus, un peu
ivres, faméliques, vingt-quatre
vieillards qui tirent une
langue bifide, qui montrent
deux fesses mollassonnes où
sont plantés des fers, des fleurs
parfois, des cucurbitacées,
il y a des aigles et des épées,
des poissons par myriades,
des scorpions, des fléaux
innommables, des sauterelles en
pagaille, des dragons cornus,
des ourses pas méchantes, des sosies
emboîtés,
des joueuses de flûtes,
de harpes archaïques, des Vierges qui
portent palmes, plumes de
paon, qui mentent sans vergogne,
l'air de passer le plat,

il y a des forêts de serpents,
des jardins de la honte, du
rouge au front, il y a
des champs de dolmens, des bassines
de soufre, des villes trois
fois martyres, des remparts
de roseaux, des agneaux comme
des agneaux, des lions comme
des lions, des mers profondes et
profondes, des océans de vin,
d'hydromel, des puits de larves,
de larmes et de bave, des
chimères écarlates, des dieux
qui jouent aux dés, au
lance-pierre, lance-misère, qui
se tripotent en douce, sous
la toge, à leur barbe, qui
jaugent leur tabac, leurs couillons
dépoilés, il y a
des cargaisons de fous,
de damnés pour un rien,
il y a, trop c'est trop, des
chariots d'aubépine, de pourpre et de soie

dans ton ciel qui bat de l'aile, il y a
quatre saisons en une, une saison en quatre, une saison,
et quatre

Dimanche 11 juillet. Robin Z. 7.1982

Je relis la lettre de Pierre : "(...) comment pourrais-je oublier nos caresses matinales, le muesli partagé, l'ananas du soir et l'odeur du nescafé (qui ne sent rien) et que je ne dis pas. Quand aurai-je à nouveau des lèvres insolentes avec toi ? (...)" J'écris à mon tour : "(...) Ton été t'appartient. Tu dois voyager. Je ne t'abandonne pas mais il faut sans doute que toi tu le saches. Tu mérites des amours libres. J'ai toujours très envie de te voir, de te regarder vivre, apprendre et (m')aimer, et je sais aussi que je me l'interdis. (...)"

Dormi seul dans mon grenier. Tendresse et détente (je photographiai Claude qui s'était habillé en danseuse). Terminé les communiants. Claude parle de calme, de sérénité, me demande où en est ma relation avec Pierre, si je pars en voyage avec lui. Répondu très franchement sans aucun mépris des ____ Paup. Comme une sérénité celle fin du temps agressif.

Mardi 13 juillet. Bordeaux

Ce soir à Claudine Ville. Nous parlâmes longuement de Pierre. Sa relation avec lui me rappelle celle que je connus avec Christiane Rozeck. Il est légitime que, des derniers événements, elle puisse imaginer que sa position soit renforcée. Je sus le matin (par Pierre) qu'elle ne lui avait pas parlé de notre dialogue (son droit) mais qu'elle avait omis aussi mon message (simplement : "Embrasse-le pour moi !").

De la sexualité du couple. Le temps supprime les interminables désirs, les lenteurs découvertes. Reste le but. On connaît le plaisir de l'autre et le sien et quand on s'est lassé des recherches plus ou moins mécaniques (acrobaties, outils) il reste des rapports rapides, instinctifs. Mais il n'est pas trop tard et je le ressentis même en moi. La chair c'est aussi un événement de l'esprit. Faudra-t-il que j'essaye de connaître l'aventure du corps pour elle-même ? (1)

Lu de Cio, scintillé sans spiritualité avec le Malaise : "(...) Là où souffle l'esprit et le corps de l'âme. Des millénaires d'amour dans le crâne, aussi. Je me lance à pleine poitrine la rencontre spirituelle. Assez vivre pour rallonger le temps, l'espace, les différences et le désir même (...)"

(1) cf. à Vichy le 26/7/82.

Mercredi 14 juillet. Bordeaux.

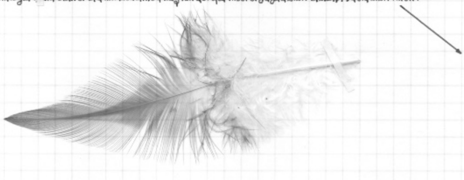
Son haleine hollywood. Voilà Thierry. Je l'ai revu hier soir au V.G., j'espérais l'apercevoir. Claude et Jean-François, présents... agréables ; ils ne voulaient pas (voir H?) Thierry. Je mis ma main sur sa cuisse. Il y posa la sienne, brûlante. Il parle de Portalis(?), Moreau, Redon. Il entre cette année à l'école d'architecture. Visage d'ange (encore !) et corps rigolo. Yeux de fauve (encore !). Me réveille au G le matin, passe me chercher à Marengo, vient voir Gerbillon. C'est déjà le dernier jour. Nous nous retrouverons peut-être en septembre... Et à Pierre. Il reste à Paris, il ne dit rien d'autre. ____

J'hésitais. Ça ressemblait trop à l'été dernier. Et puis j'ai été à H.Z. ; avec Thierry, et Nicole nous y montâmes. Comme un exorcisme. Je dis même à Jean-François : "Je crois qu'un passé est tombé." Claude regardait Thierry. Il l'aimait. Il but, joua, dansa, avec moi. Il était triste aussi. Thierry disparut d'abord Nicole. Devant ma porte il m'embrassa avec fougue, restés longtemps amoureux, c'est tout ce que je connus de lui (ma main entre ses cuisses quand il conduit). Je demandai : "Tu ne m'oublieras pas ? — Non !" et lui : "Tu m'écriras ? — Oui !" Il préféra partir seul. Sourire. Impression qu'il n'a pas encore de relations homosexuelles ou qu'il évite de devenir un problème pénal. A peine dans l'appartement, G. Claude. Il venait juste d'un bar (il avait déjà appelé). Il n'était pas resté à H.Z. : "Je n'ai eu raison de venir. Je suis souvent nostalgique. J'ai envie d'un garçon de bonheur, de vivre un grand amour et que ce soit avec toi." Il reconnaît que si je vivais auprès de lui, sa tristesse s'effacerait. Et moi, je m'éteindrai. Regardons le présent.

Jeudi 15 juillet. Bordeaux (chain).

Lu les Chants d'Hervé Guibert. Étonnant. Hier Jean-François passionnait Claude et Claude plaisantait dit : "C'est de la pornographie qui fait même pas bander." Moi, j'aime le double ____ miroir, fascination et horreur du corps (dans la mesure où son mystère c'est aussi sa limite). Appel désespéré, tout offert, tout accepté (description fantastique). Humilier, assouvir le sexe sublime. Chant d'amour homosexuel, tapi de la viande, des sucs, des ferments : "Il m'a craché au visage, il a essuyé ses lèvres pour que son crachat soit pulvérisé et au moment un peu génial de la jouissance cette pluie fine et musquée a été comme la transmission d'un mot d'amour."

Jean-Philippe ou le dialogue immédiat. Il ralentit mon arrivée chez lui. Quelque chose se prépare-t-il là-bas ? Résiste-t-il encore ?



La Salpêtreuse

[2009]

LA SALPÊTREUSE

Ce n'était pas le pays des extravagances de plein air. Il y avait alors trop de barrières, de hautes grilles, trop de chasses gardées, de balises à l'œil d'iguane, trop de pylônes de surveillance. Et puis, disons-le, un cache-pot de plastique vert en guise de bibi ne fait pas la foutraque, ou ce collier de ronds de serviette en bois pyrogravés souvenir d'Hendaye ou de Soulac-sur-Mer. La dame qui s'appelait encore la Dame et, parfois, chez les artistes bariolés de la Grand-Place, Lodoletta, n'intéressait personne, ni les nonnes zélatrices, les camarades syndiqués, ni les hommes en arme, les souteneurs, la troupe anguleuse des peigne-culs écussonnés. Il n'y eut jamais un enfant pour la montrer du doigt, lui soulever son jupon de crépon rose, pour lui jeter des pierres, des noyaux de pruneaux, fameuse spécialité locale. Oui, personne ne lui parlait, ne la saluait. N'habitait-elle pas la saussaie, de l'autre côté de la rivière, autrement dit au bout du monde ? C'est sans peur, de son

plein gré que, *stricto sensu*, cette dame rasait les murs, avec une préférence pour les plus délabrés, pour les ruines inondables du Bas-Quartier. Une brosse à habit, une pelle miniature, deux bocaux bien calés dans un panier d'osier suffisaient à la récolte quotidienne. Alors, les nuits de lune rousse, quelque promeneur des bords de l'eau pouvait admirer, entre les saules, sur l'autre rive, un souk d'étincelles, de feux follets que ponctuaient des battements de mains, un long cri de goule trouée de part en part.

•

LE COUVE-ORONGE

Déjà il avait fabriqué, pièces uniques, une nasse à Sainte Vierge, une catapulte sentimentale (envoi/non-retour), des lunettes urticantes et, c'était hier, une série de grenouilles pneumatiques, une autre de mouchoirs de glaise étiquetés de 1 à 16 : *fontaines pleurniches*. Doux, il l'était l'homme, comme un agneau très doux, avec (on ne connaît que ce qu'on invente) des crises ou des pics d'une nervosité baroque ; au premier arbre, à la première poutre, il se pendait comme un cochon en hurlant : *« Tous, tous au vélodrome ! »* Ou : *« Pantalonons ! Pantalonons ! Vive la France et ses chapons ! »* Ou encore : *« Bétail en boîte ! Poney express ! »* Il n'était pas difficile de l'apaiser : avec un simple œillet, un bâton de réglisse, un roudoudou, un sifflet de pochette-surprise ; avec, s'il tombait au bon moment, un seul mot prononcé comme on chante : *« é-las-tic »* (sans

le *q-u-e* final). Un beau jour, cet homme épais comme une épingle, sans mesure du ventre se mit à gonfler. On eût dit d'une caricature, d'une difformité de foire. Personne n'était dupe de la supercherie, de l'artifice : un coussin ? un ballon ? une pelote de paille ? On pariait au café, au marché, à la messe. Un autre jour, il le fallait, l'homme mourut de sa belle mort, c'est-à-dire sans appeler, sans déranger quiconque. La vérité courut de porche en porche. Sur l'établi de la remise du défunt étaient alignés des cocons de différentes grosseurs, de l'œuf de cane à la citrouille. L'armature, bambou et raphia tressés, se doublait d'un capiton de laine crue. À l'intérieur : terre noire, feuilles rabougries ou pourrissantes, vers annelés, magma informe et visqueux. Sanglée sur le ventre du mort, au dire des témoins, la dernière corbeille contenait, grandeur nature, en plâtre peint, lames et volve comprises, un spécimen parfait de l'amanite des Césars.

•

LE SOUFFLE-GORGE

Inoffensif, c'est lui, taiseux, joli comme un cœur, blond, avec une mèche soyeuse qui ballotte sur son front au gré de sa marche un peu lente, un peu molle. Il ne tue pas les merles, les geais, les mésanges. Il les capture avec des filets très-doux, sans appeau ni mil, sans boulette de lard. Juste un guet tendu, une longue patience. Pour lui, une poule s'appelle merle, un lièvre pigeon. À tout

bout de champ, du matin au soir et du soir au matin, il ne dit que ça, des noms d'oiseaux. Mais aussi *« poitrail »* et *« jabot »* ; aussi : *« jouer, c'est souffler, beaucoup souffler »*. Il ne maltraite pas les bêtes, ne les torture pas, même un rien, un tout petit rien. Il les renifle, on dirait, il y frotte son nez. Inoffensif et glabre, le garçon, parfois, s'adresse aux hommes déjà mûrs, aux hommes costauds, avec du poil. Au risque d'une insulte, d'une rebuffade, d'un coup de botte au derrière, il leur demande d'entrouvrir leur chemise, de soulever leur maillot de corps. Il leur dit *« jabot »*. Il leur dit *« mésange »*. Celui qui, au grand jour, hurlait le plus fort parmi les siens, accepte, ça arrive, de se déloquer, docile, sous abri, jusqu'à la ceinture. Alors, le garçon inoffensif approche sa mèche et sa figure de la vaste poitrine velue. Il halète entre les seins, comme en fin de course, après un sprint. Les larmes aux yeux, il susurre, il roucoule : *« Ça bouge, ça bouge. »*

•

L'ÉPARPILLEUR

Après les boulons, les perles multicolores, les sous percés des temps anciens, c'est la journée des hameçons. Il y en aura pour tout le monde, avec une bouffette rose ou jaune pour ne blesser personne, il y en aura sur les margelles, sur le rebord des fenêtres, sous les paillassons, dans les missels, les boîtes aux lettres, pendus

à des branches, à des clous oubliés, fichés dans des képis, des bonnets à pompons, des bérets. Il y en aura en pagaille. Tournée gratuite. Collectionneurs impatients, les bambins de tout âge (barboteuse, chaise roulante) sont devenus coriaces dans le troc ; un hameçon peut valoir une bille ou une capsule de bière, deux un plumet de tir, un coquillage verni, trois un œil de poupée bleu de France, quatre, le fin du fin, une cordelière d'argent et d'or.

L'éparpilleur, de son vrai nom Hector, Hector Paudebal, un nom qui ne s'invente pas, n'est pas un fantôme de la nuit, un passe-muraille. Il agit au vu et au su de tous. On connaît sa dégaine, ses manies et trajets, ses tours de passe-passe. D'un bout du bourg à l'autre, il zigzague comme aimanté par des flèches invisibles. Pas un oubli, pas un écart pour ce semeur impénitent qui jamais ne lève le menton, ne détourne son regard, jamais ne sourit, à cause de ses dents pourries peut-être, à cause d'un long chagrin de cimetière (on raconte qu'il avait naguère marmaille folle). Au croisement des Deux-Chats, devant la maison, que dis-je ? la maisonnette du charron, quand le chemin s'effile en un sentier de chèvres, l'homme soudain jette sa casquette, sa besace vide, puis, derrière les tournesols, sa liquette et même son tricot de peau ; c'est demi-nu qu'il disparaît dans le lointain comme un crabe derrière les rochers, un scarabée cloué sur la planche du ciel.

•

ROBINSONNE

Tout autour de la case tremble et luit l'océan des vignes, des tournesols et des maïs, avec, reliant l'autre monde, presque invisible pour un œil non prévenu, avec, digue en creux, une piste biscornue qu'emprunte, chaque lundi, un commissionnaire quasi muet, gai comme un pinson et saoul comme une grive. Lundi n'est pas son nom, ce serait trop beau. Il s'appelle Piquebeuf, sans le o de bœuf. Elle, qui depuis sept longues années n'a salué personne, sans mot dire, donc, lui touche parfois le front, la nuque, les clavicules. Et lui, entre deux hoquets, juste avant de s'en retourner, d'un coup de coude l'envoie rouler dans le fumier. Blessée, bouseuse, elle pense qu'il faudrait prendre enfin son courage à deux mains, planter là des touffes de jacinthes, d'iris, […] de jonquilles ou, mieux encore, semer à la volée un épais tapis de trèfle porte-bonheur.

•

LE FLOCONNEUX

Si, si, il avait fière allure, tout petit déjà. Fière n'est peut-être pas le mot exact. Il portait beau, voilà ! Personne ne dira le contraire. Il ne faut pas écouter la femme du fossoyeur ; elle a du fiel et des épines dans le cœur, elle aime à faire enrager son prochain,

à lui chercher des poux. Donc, oui, oui, il avait du chic et du maintien, comme on dit, surtout pour un garçon, pour un homme ! du chic et du maintien quand il bêchait son lopin, quand il fauchait les ronces ou réchappait les pneus de son vélo rouge sang. Aucune tache sur son bleu, sur sa chemise blanche, jamais. C'est la chemise qui échauffait les esprits, plus blanche que blanche, impeccable, même un jour de semaine, un mardi ou un vendredi. Pas n'est besoin d'en rajouter, on connaît la suite. Trotte-Fissa, le commis du bourrelier trouva la première pastille, grosse comme une fève, comme un flocon de tempête qui ne fondit pas entre ses doigts, mais durcit, se crispa, se ratatina, bouton de nacre calciné. Durant la semaine qui suivit, chaque âme du village, chaque âme ou presque (la femme du fossoyeur fit chou blanc) put faire une semblable récolte. L'homme ne changea rien à ses habitudes. Il travaillait avec le même entrain, la même élégance cependant qu'au fil des jours, trouée — un gruyère —, effrangée, effilochée, en lambeaux la fameuse chemise révélait un torse informe qui n'était qu'une souche noirâtre et pourrie.

•

LA POLKEUSE

D'abord ce fut un gardon qui jaillit de son corsage à volant, un gardon de bonne taille, vif et frétillant. Au village, la fête battait son plein. On crut à une plaisanterie, à un tour de passe-passe

longtemps préparé, répété. Le poisson fut sauvé, jeté dans le bouillon de l'écluse. De tout le jour le fiancé de la belle, garçon timide et lâche, ne voulut pas lui prendre la main, ne lui pinça ni la taille ni le menton, ne lui offrit pas des pralines, ne l'embrassa pas près du puits, sous la treille, ne la roula pas dans le trèfle et le foin, au bal de plein air ne l'invita pas à valser. Sans cavalier, un peu rose, un peu folle, elle dansa la polka. Le mariage ne se fit pas, elle n'en conçut aucun chagrin. La deuxième fois, au dernier repas des vendanges, ce furent des loches, des sangsues, des escargots véloces qui sortirent des poignets de son gilet violine. Il y eut un battement de mains, des injures sourdes, des râles de dégoût. Le fiancé tout neuf, garçon robuste et grave, gifla la bonne amie de sa main bleue. Sur la charrette du même bleu, un peu noire, un peu ivre, elle dansa la polka.

•

ABEL-LE-BEL
— tombeau —

Était *duc* comme on est facteur, bimbelotier ou bambocheur. Pas Caïn son frère de lait, Yvan tout simple, flaireur de bois. […] Chassait sans cartouchière, pêchait nuages verts, soleils trempés. Chassait, pêchait pour épeler le petit nom des bêtes (putois, corneille, setter, calicoba), pour inventer le chemin, grand chemin des chèvres et des noisettes, des morilles, des bandits durs à cuire.

Avait trois fils dans sa musette, le roux, le brun, le riquiqui. Cousait les haies, fanait, fanait, fanait, soufflait le son, le givre. Chantait dimanche à plein gosier. Portait beau, parfumé, avec dame fleurie sur l'estrade du bal, valsait en rond, en biais, tournait, tournait, tournait. À la niche cuvait son vin, ronflait, ronflait, ronflait comme cent ogres, comme un train fou dans un hangar de quilles. Chantait, pêchait, chassait, fanait, ronflait, buvait, sulfatait. Mourut nu mouillé ensablé, mourut trop tôt, bredouille, un chaud dimanche de clarté chaude et de chansons. Yvan qui n'était pas Caïn huma la longue boîte, le cercueil blond.



A CORPS PERDU

Lilas-zone
— inventaire —

[2010]

DÉGÂTS DES LIEUX

LA CABANE

Elle était là, de là à là, là, pointue, ronde, presque ronde, très-pointue. Il n'y avait pas de drapeau tout en haut, pas d'antenne, de paratonnerre, et pas de coq plat et or, un pignon sur la tête, qui picore le bleu cuvette et pirouette cacahuète avec le vent velu venu des chaumes ; et pas de cheminée qui fume gris, qui fume noir, œil de mouche, ventre de taupe, pas de tuyau rouillé coiffé d'un entonnoir ; aucun hublot, aucune meurtrière, aucune croisée pour la lumière et la curiosité — Qui passe ? le facteur ? le boucher ? la troupe, ses clairons, ses tambours ? le bœuf et son entrave ? les trois vauriens du bas du bourg au gourdin rouge entre les cuisses, un gourdin, une carotte ? Qui corne ? Qui danse le chahut sur le gravier des rivières, la sabotière parmi les soucis d'eau, les zinnias,

les impatiens ? Qui siffle son cabot, sa mégère ? Qui, contre le ciel, crache sans fin sa rage brune ?

Elle était là, de là à là, là, ronde et pointue, sans treille, sans balcon, sans glycine ; mais une porte comme partout, étroite, sérieuse, une fente.

Cent ans n'ont pas passé si vite, en un jour, une nuit. Hors-saison, la tornade d'avril n'est pas venue, ni la grêle à gros grains du Quinze-Août, des citrons, des melons ! Il n'y eut pas de maléfice connu, pas d'éclair vengeur, pas de présage aux alouettes, trente-six cadavres sur l'étang du bossu, pas de corbeau trois fois coassant aux pieds d'une madone. Ce n'était pas l'heure chaude et charnue des sangliers en rut, pas le grand soir des razzias, des cavalcades d'outre-monde. Personne n'a croisé l'œil mort d'une momie vivante, qui offre à la volée des aspics, des frelons, des bonbons incendiaires, personne n'a prié l'ange des jalousies, n'a pincé le sein, la croupe crémeuse d'une presque novice, personne n'a juré : *« Galoche et foutredieu ! Saccage, saccage ! Cornecul ! Je bande comme un soc ! »* Personne. Rien. Rien et personne. C'est arrivé. C'est tout.

Dire, que du vieillard au bambin, aucune langue, dire qu'aucune langue, aucune n'a pu dire ce qu'elle contenait cette guitoune, ce château nain, les meubles, la vaisselle, bibelots et sous-verre, son agencement même : une souillarde avec pierre ponce, théorie de pichets, cassotte, écouvillon ? un cagibi pareil à une chapelle ? des poutres, des colonnes, des lustres comme s'il en pleuvait ? un coin couchette ? un jardin d'intérieur ? une pièce à rire, à jouir ? de longs couloirs, des étagères ? des baignoires gigognes ? un placard à cravaches ? Et ça ? et ça ? ça ? ça ? ça aussi ? ça ? Qui peut répondre ? Il faudrait capturer le seul témoin, l'invité d'onze heures,

l'apeurer, le saucissonner, le maltraiter un peu ; on le vit sans le voir, cagoulé ou non, presque chaque nuit, maigre fantôme blanc, tantôt botté, tantôt pieds nus ; il n'avait pas vingt ans, il n'en avait pas trente, il était blond beignet, roux, châtain châtaigne, il portait un fouet, un arc emplumé, un foulard de dentelle, un lasso ou une carabine, un baluchon très-lourd au bout d'un piquet de vigne, et toujours, toujours, des seaux et des seaux emplis de miel, de glaïeuls, de fraises noires ; il ne marchait pas, un, deux, un, deux, un, deux, comme vous et moi, il glissait, il se dandinait, brassait de l'air, ne touchait plus terre, en un mot il volait. On l'affubla de tous les noms : l'Iroquois, Gavotte, Filoche, Mickey-l'Abeille, Raton-Quéquette, Miamiamoune, ou Chou tout bêtement. On ne l'aimait pas. Il était beau, trop beau pour le grand jour, le plein air, les bains de foule, trop pour l'ombre jeune et la cajolerie.

Kaputt le Blockhaus, la bicoque, le joli nid ! C'est un soufflé affaissé, une montgolfière échouée, une meule de linges sales ou de méduses mortes. Dessous, il y a peut-être un secret formidable, un secret qui rend fou, un macchabée, deux, Chou et l'autre par exemple, peut-être un trésor en dessous du dessous, le magot d'un tyran, d'un robin, d'une reine vampire, rouge encore, peut-être rien, quelques bricoles. Les garnements feront le tri, ce sera l'amusement des jours de pluie, d'ennui. Et puis les buses, les bêtes à fouir, les chemineaux si doux qu'une tringle tordue, un carton troué font sourire malgré la faim, le litron vide, les engelures.

•

LE PUITS

La margelle est fendue de haut en bas, tranchée net ; si c'était la licorne, Durendal ? les jumeaux scieurs de long ? La poulie pend, branle, un vieux chicot, et la corde à moitié cramée n'étranglera plus les prisonniers du jour : chacals, forçats, espions borgnes, traîtres à la tribu. Inutile de se pencher jusqu'à tomber, de crier, hurler le nom des goules, des noyés à la triste figure ; l'écho a rétréci, s'est amolli (mieux vaut siffler dans un faitout, dans une lessiveuse). L'eau, très-basse, est une boue sans reflets, sans images, une croûte. Les salamandres ont fui, sont mortes. Il ne reste plus qu'une odeur de roussi, qu'un sillage de poudre vert, noir et or.

Adossé à la fraîcheur, accroupi, le clumeur volontaire (chat ! il y était, lui, toujours lui, souffle court, patte folle) compte de zéro à cent, de cent à mille, à mille douze quand le long temps des grandes vacances, si grandes qu'on n'en voit ni la fin ni le milieu, le temps petit à petit se dégonfle comme la chambre à air d'un vélo épuisé, quand l'ennui, dans les murs, les nuages, n'entrouvre un à un que des tiroirs sans fond et sans surprise. Mais si, avant l'appel pour la soupe, la voiture réclame du Caïffa n'apparaît pas au tournant du chemin du Pinquet, le petit homme las se déplie, jette à l'aveuglette, par-dessus son épaule, le caillou jaune, jaune orangé qui, depuis tartine et vin sucré, suait dans son poing. Ploc, floc, flosssch, gagné ! Il y aura demain bonne nouvelle : un cadeau ? une lettre ? une panoplie de fakir, d'Ivanhoé ? un bouquet d'églantier, un fiancé à casquette ? Il faut vieillir, toujours vieillir, vieillir sur place. Et roule, roule le silex, patate dure, le long des rigoles, des

boyaux souterrains. Il atteindra bientôt, à l'heure des moustiques, du clafoutis trop cuit, le centre du monde, son nombril sacré et bouillant.

•

LA MARE

On n'a pas la berlue ; c'est tout plat, le dos de la main, un drap couché, une pâte à tarte sans grumeaux, tout plat et sec ; à peine, discontinu, un bourrelet de terre très-brune esquisse-t-il les bords anciens de la cuvette où l'on déposait culottes courtes, espadrilles, socquettes et le petit linge bien propre des poupons pisseux. La source ne tarissait pas, elle coulait sans s'essouffler, sans hoquets, elle pissait fin, un doigt, même au début, au tout début du monde, quand il tomba du plomb, des cailloux chauds, quand le fumier prit feu. Verte était la surface, d'un vert bouilli, fumé, avec un tulle de pollen, un voile qui plisse et pèle au premier vent comme la peau du dessus d'un cousin roux que n'aimait ni son père ni sa mère, ni la maîtresse ni la bande des zigouilleurs, ni le soleil tamisé qui fortifie pourtant le plus chétif, le plus pâlot des gosses de la grand ville et des baraquements.

Il ne reste rien de la cité lacustre, bâtie coûte que coûte dans le fouillis des souches et des racines ; plus de digues en chevrons ou droites, droites à n'en plus finir, plus de bassin d'évaporation (*« de l'or ! du sel ! des diamants ! »*), plus de quais, de canaux, de garages à

bateaux : cargos, pirogues, paquebots de Bordeaux, de Saint-Malo, coquilles de noix et noisettes, cuirassés, sous-marins, porte-avions sans avions. Plus de boue, plus de bottes, de boue partout, de la grasse, de la molle, boules de boue, boudins de boue, de la liquide, purin de boue, de la craquante, gratin de boue, plus d'aspics jaunes, d'arcs-en-ciel libellules, de grenouilles plates et vernies, plus de rat colonel, de rat ministre, président du Conseil ou pape à l'occasion ; et plus, au fond du bol, d'œil de lune, de nuages à la queue leu leu, cent parchemins en marche qu'on ne lira jamais.

Et puis, on l'oublie parfois, il y eut ce jour de l'éruption, de l'île dans l'eau, énorme. Il y avait de la brume accrochée aux branches du saule, des quenouilles de brume, quenouilles à tête de mort comme disait Gary la Bafouille qui croyait aux fées scintillantes, aux potirons magiques, aux patates qui pensent. Bombée, froncée, la nouvelle terre remuait faiblement ; elle clapotait peut-être, brûlante encore. On bâtissait déjà des ponts, des viaducs, un embarcadère pour les radeaux de fortune, les ferry-boats. Il fallut vite déchanter, couper les rêves d'excursion, d'invasion, de croisade. C'était la mère Bertha, mère misère, misère de misère, mère cimetière, c'était elle qui trempait dans le potage, à plat ventre, les sept jupons crasseux retroussés jusqu'à la taille. On ne voyait que ça dans la brume, le gros cul gris, grêlé, que ça, la touffe de lichen entre les jambes. Perché sur une patte, un mulard de l'année enfonçait jusqu'au chignon la tête de la vieille. Distraitement, mais d'abondance, il conchiait le châle violine qui, de guerre en guerre, de tombe en tombe, avait essuyé d'intarissables ruisseaux de larmes.

•

LE VERGER, LE POTAGER

Des sucettes de feu ; on eût dit ça, du lointain, dans la nuit. Chaque arbre flambait, les vieux, les jeunes, et le mât de cocagne, les échalas. L'artificier était un as de l'essence et de l'amadou, un artiste. Il avait choisi son fond de ciel, un bleu flacon fleur d'oranger, un bleu couché, encre sur l'ongle. Bouche bée, on battait des mains, on pleurait de joie et de surprise sans pouvoir se retenir ; hagardes, les vieilles frottaient leur visage avec du son, avec des épluchures. C'était un cirque en plein air, une lanterne dans l'œil, les étoiles piquantes sur la terre. En vain les seaux valsaient de bas en bras. Les cloches sonnaient pour rien. À l'aube, le brasier s'éteignit sans bouquet final, avec la tristesse floche des fins de fête. Tout était accompli. Longtemps les fumées colportèrent à l'entour une odeur de tourbe et de soupe cramées. Rien ne fut épargné, presque rien ; trois jours plus tard, une citrouille un peu trop rouge, trop ardente, semblait voguer, comme par miracle, comme dans les livres, sur un océan de cendres et de goudron crispé.

On le voit tel qu'il était ; ses fesses maigres sont restées collées sur la souche d'un vieil acacia abattu un jour de deuil, de grand chagrin d'amour. Oui, on croit le voir encore, assis, voûté, tourné vers le soleil levant, vers le couchant, un carnet noir dans une main, un crayon de bois dans l'autre. C'est un poète, un vrai, un scribouillard à deux sous, un vieux fou, un doux rêveur *(à moi l'azur, la lune, la rose éclose, les p'tits oiseaux !)*, c'est un tire-au-flanc,

un cossard à la main molle. Il ne bine pas, ne fane pas, ne cloue pas la planche avec la planche, n'aiguise pas canifs et chasselas, ne recrépit pas, ne réchappe pas le pneu du margoulin, il ne sait rien du dépeçage, du décabossage, du plein effet tenon mortaise.

Il écrit. Il écrit sous l'ombrelle rose et blanche des pommiers, des cerisiers, sous leurs œufs neige, leurs paillettes hydrophiles, quand les parfums sont des copeaux de savon, une guipure de fête qui troue l'épaule pâle et crue d'un page, d'un enfant de chœur, d'une princesse presque aussi belle que la belle d'entre les belles, la cruelle, cousue d'épines. Il écrit, il pince un abricot, une reine-claude, écosse pois et fèves, soupèse coings, melons d'Espagne, passe-crassanes, picore cassis, groseilles et raisins noirs ; il écrit et baise chaque soir, à l'heure de l'angélus, l'écorce en loques du noyer foudroyé. Il y frotte sa joue, il y cogne son front. Il chuchote, il marmonne. Il déparle :

…pruine, pruine, pruine…
…chantilly chou…
…sève en sauce, liqueur lilas…
…pulpe, pépins, l'Indien…
…chaud, l'artichaut chaud et nèfle, emplâtre noir…
…vendange, razzia…
…éden tutti frutti…
…Ève, ma sœur Ève, croque, croque et reviens-y !

•

LE TROU

Il pourrait toujours contenir une barrique, pas la cuve, mais un tonneau de bonne taille, le plus gros des tonneaux. À quoi servait-il ? Et qui l'entretient encore aujourd'hui ? On dit qu'il y avait au fond, fichées en triangle équilatéral, chacune de la grosseur d'un poing, trois pierres que l'on croyait noires, alors qu'elles luisaient d'un bleu profond, un bleu du bout du bois ; il suffisait, sans penser à rien, de les fixer longtemps, dix- sept minutes au moins, dix-huit ; mais qui veut fixer longtemps trois pierres noires au fond d'un trou quand un chien aboie, quand les lilas rouillent, quand passent des socs d'oiseaux ou des cuisses qui tremblent ? À quoi servait-il ? Un piège à cyclope, à mammouth ? Un totem en creux ? Fut-il jamais recouvert d'un fin grillage d'or, d'un duvet de caille ou de mésange, d'un gazon d'Inde, fut-il empli de lait, de vins bourrus, d'urine de bouc, de sang de poulette ou de goret, de liqueur de charbon ? Y eut-il, si ! si ! sacrifices de pierrots et de Blandine ? On ne peut pas comprendre, pas deviner. On ne le peut plus. Il manque la clé principale pour décrasser nos crânes et nous faire regretter le temps où le vent, ses griffes, ses zébrures, était une image vivante, où l'on habitait les plinthes, le temps des gnomes à barbe sous l'humus fleuri, le temps des frangins de cache-cache et de culbute, de leurs cris aux noms tout neufs et majuscules :

LIQUEBEL
BENZED
SAMIELEK

ATAR
SUTOF
FROMEL
ZINACHINE

•

LE MURET

Comme un banc, c'était, en pierres sèches, un banc privé à l'usage de tous. On ne s'y attroupait pas, chacun avait son tour. Il y avait le lève-tôt, poings sur les hanches, haleine sportive, les casse-croûteurs, dos au théâtre, les gamins acrobates, hérons unijambistes, les fiancés mange-bouche, des peintres sans palette, des dormeurs, des bronzeurs demi-nus, le spectre noir d'une épouse qui, main en visière, attendit trente ans son mari d'une nuit, beau comme un Saint Christophe, comme un trapéziste, cogneur, baratineur et valseur de première.

Ces pierres, sèches donc (on disait basalte comme on eût dit merveille), une à une roulèrent le long des chaumes en pente douce. Qui les a poussées, jetées pour qu'elles retournent d'où elles viennent, l'ancien gué aux écrevisses qui a perdu son nom, son eau presque mauve, ses écrevisses ? Personne une à une ne les remontera ; il y a trop de fatigue dans le pays, trop de vieillards sans fourche, sans fléau ni serfouette, trop de musées, trop de perrons très-blancs. Elles ont remplacé, mêmes semailles, mêmes

bornes en pagaille, les bouses d'autrefois. Il est beau et juste de croire, face au cône de ciel bleu, à sa rosace fondante, face au paysage qui ploie, qui plisse, ondule, de croire qu'un homme blessé, hébété, s'envola soudain, ici, ou perdit toute sa peau, ses muscles durs et sa viande puante.

15 AOÛT

Musc, arbalète

[2013]

Cœur blessé, fléché, rose que multiplie rose, chevrons et pastilles, tout est écrit sur la vitre, sur l'ardoise et le cahier de juillet. Souffler c'est rejouer, c'est commencer de commencer, souffler, gratter, tailler, gommer, user l'éponge. Il y a le glaïeul sur la vitre, sur l'ardoise et le cahier de juillet, il y a la patate qui est un rat, qui est une vieille (on devine) à barbe et à chicots, il y a d'un seul geste la peur épineuse de l'orage, il y a les formules du mage et du voleur, le compte en plomb des misères, il y a des taches et des cloques, des trémas, des géométries comme des marelles, comme des prairies de pluie, il y a le reflet d'un ennui sans épaules, sans pain, sans vin, sans tabac et sans dard.

•

Fusain pour l'aube (fût des fenêtres — ah !), pour l'agonie des spectres et des nombres (un trait suffit). En coulisse, pelé, colorié, un loup — il y est — chasse l'autre, […] un loup de plâtre […] ou d'Allemonde. Sur l'image, aucun ressac, aucune manœuvre ; un

souffle s'étire, s'épuise, au cordeau : le nom des choses précipite et s'écaille. C'est comme, lent dans l'eau, l'effet moire, lent dans l'ombre. Comme petites secousses au bout de l'ongle, pincée de lait, sucée de sel. C'est, langue à langue, mouillure, semence en pointillé, limon d'un vert ortie. Le ru serpente et ploie, amidonne ses rocs, ses écluses. Ô joie des jets ! Postillons et ventouses, bave d'une étoile qui rouille.

•

La cage est de peinture, très-noire — crème de suie —, toute, ou juste un lait de nuit, un brou. Se tapir ? Fouir ? Du ventre livrer la taupe ? Carquois plein, l'aveugle y est, compte ses doigts, ses dents, ses os menus, trois tisons de paupière, un faux fantôme ton sur ton. Parlera demain, au jardin, au grand air net, lisse et bleu. Hurlera : CAGE ! PEAU ! PEINTURE ! Ici, au trou, sur l'heure, goutte le marc, la soupe d'encre, goutte, goutte, grain à grain. Serrure et sexe dru (donné/caché), longue lave, enclume, l'histoire zone, la fin à six sous, le sésame, l'épopée, les billets doux, le duel carnivore. Ça sent le cuir, le faisan, le ventre du casse-caillou. Je hume et je voyage. J'attends l'éclair, un barouf de sonnailles.

•

La nuit n'est plus la nuit, ce rouge qui geint. Je touche l'azur et l'herbe du charbon, touche l'arête d'un vain brouillard, le calque intact de la cave à chagrin. Étoupe en gueule (pépie/pépite), je parle encore couleuvre, sangsue, pétrin, boutonnière. SILENCE ! Silence aux quatre coins, silence tamisé, corde tendue — vise ! —, silence, ciment de sable, épée trempée dans l'eau. La bouche susurre dans la bouche : *C'est moi, j'écris, je peins, c'est ma très-belle faute, c'est ma bile et mon suc !* La nuit lâche son fouet, son fouet muet, ses tambours sourds et, du billot, le fumet des tripailles. L'arène chauffe sous l'ampoule. Un soupir fuit. Claque la langue, pleine, déliée.

•

Nature morte, nu empaillé. Le temps perdu est couteau dans la sciure, boulier sous la cendre, arc brisé. Corps en cube, corps à douze épingles, corps marouflé (cambouis/sureau). Les lutins l'habitent, les pygmées, les rosières gantées, les tourlourous, un satrape aussi, et des bêtes acides, des rongeurs à ressorts, sauteurs et dormeurs, sonneurs, masticateurs. Sur son chaudron, l'embaumeur sue, maudit sa peine, noue et renoue la faveur absente du portrait. Ici le grand bœuf roux, ici l'âme rêche, exquise du crapaud. Pèse poils et couenne, râle et pupille, le beau rêve d'un rêve, la friction des écorces ! Corps lié, corseté, *cheval cousu*, corps du corps à corps, du corps perdu, corps veuf, tétanisé, corps bédouin, corps pharaon.

•

Écran fixe, drap tendu (chair lasse, linceul). Le vent, ses droites, ses courbes, braconne, festonne. On dirait — quel pays ! — un foirail de bulles, un essaim d'aubépines, une purée liseron-lilas, on dirait un grand brasier de craie, la couleur fêlée des mots dimanche, aisselle, broc, on dirait, à la grange, l'éclaboussure d'un caleçon métayer, on dirait (harpon au cœur de cible) le meurtre ébouriffant des anges, on dirait un trousseau d'impatiences, le rectangle plat du vertige d'amour et de jeunesse. Plombé de tout côté, je tombe, j'agonise dans les parfums cloutés, vernissés des buis et des ciguës.

•

Carré soleil, rétine au miel ———— gong ! Midi raide, carcasse blanche. Carré soleil ———— coq ! Clairon tendu, liesse jaune jaune. Parpaing de ciel éreinte mon fakir. À cloche-pied j'arpente dédales et damiers. Je tire à vue dans du coton, j'éborgne des poupées borgnes, des pantins épicés. Un seul rayon fait appel dans la cellule moite, quinquets des bois, vitrail païen, un seul rayon fait mirage. Pour le saint charabia, ouvrir les bras, son cœur de nain ? Boute l'icône et ses sequins ! L'archer dort, pelote d'échardes dans le mille. Au verger des délices brûlent l'ambre et l'étron.

•

Musc, arbalète, derniers outils. Silex au front, j'éparpille billes et jonquilles. L'aine du captif fleure la rigole, le chèvrefeuille sec et le livre qui ment. Son poing m'étouffe. Il dit : SILENCE ! CAGE ! PEAU ! PEINTURE ! Il dit : *pilori, destrier, gonfalon, foutrecharogne.* Au créneau, casquées, les montagnes mollissent. Bomber le torse ? Courber l'échine ? Cracher le gui, le vin des noces ? La fièvre chauffe loquets, gonds et targettes. Passe, sans pioche, le fossoyeur aux quarante vertèbres. Fin de saison, morte partie.

•

Trouer l'outre-lointain, sept lieues, saute-mouton (fil du fil, folle flaque). Perdrons scalps et tendons, perdrons la luette et le désir des chaumes, des îles, des ponts. Musc, arbalète, la chasse est dite. Reste la tour. Clair cloaque dans les confins ; pas un nuage qui bourgeonne, qui moutonne, qui bourgemoutonne, pas d'océan aux mille sabots, à la crinière verte, pas de stuc ni de rocaille, pas de mirage dans l'œil saoul du guetteur. C'est une petite larme, un jus très-pâle, un fin flocon fondu. La terre a soif, boira sa part. Il n'y aura plus qu'ombre d'ombre d'ombre, lavis sec, plus que souvenir des poudres et des noyaux.

BIBLIOGRAPHIE

(ouvrages et plaquettes)

Emblèmes évidés, Polder (n° 22), 1984

La boue, La Poire d'angoisse (n° 92), 1984

Travaux obscurs, Interventions à haute voix, 1985

L'ingénu kaolin (en collaboration avec Bruno Guiot), La Poire d'angoisse, 1986

Paysages clos, Traces, 1986

La reine des guêpes, Le Dépli amoureux, « Plis », 1986

Nota bene, Tuyau, 1986

Un cri dans le couloir, Polder (n° 37), 1986

Le distinguo, La Poire d'angoisse (n° 128), 1987

Cocagne, La Bartavelle, « Nouvelles », 1987

Le jeune homme, la méduse, Le Dépli amoureux, « Plis », 1988

Rose, Raoul et Courte-Queue, Deleatur, « La Compagnie des Indes oniriques », 1988 (republication : Ginkgo éditeur, 2006)

Il pleut l'ange, Verso, 1988

Chichi, le chevalier trempé (en collaboration avec Sylvie Nève), Cordialité de la rouille, 1989

Ombre trouée, *poème sentimental* suivi de ***Notre homme***, Éditions de la Garenne, 1991

Dir. François Huglo, ***Morceaux choisis***, Les Contemporains, « Morceaux choisis », 1991

7, impasse Gigogne, Éditions du Rewidiage, « Plis », 1991

Miettes en sauce, *reliquaire*, Wigwam, 1993

L'appartement moutarde, Opales, 1995

Le dit d'A-M.B., Poignant Églantier, 1995

Loin, Baiser moutarde, 1996

Artabax, Chienne d'Arlésienne, 1996

L'œil du guetteur, le Dé Bleu, 1997

Gri-gri des cendres, *élégie* (en collaboration avec Sylvie Nève), Ecbolade, 1997

Amoroso, Myrddin, 1998

Clowns, croque-morts, Éditions du Rewidiage (n° 90), 1998

Pablo, les baigneurs, Opales, 1998

Rouge pendu, Électre, 1999

Cadastre du clair/obscur, *réseaux, ruses, abécédaire*, Atelier de l'Agneau, 1999

Mailles, mémoire, jacquard, Opales, « Ajours », 2000

Tout le monde passe devant les vitrines, Atelier de l'Agneau, « Aphoris », 2001

Kiosque à paroles, Éditions Voix, 2001

Doloroso, Myrddin, 2001

Albumville, Atelier de l'Agneau, 2002

L'homme aux gants, La Morale Merveilleuse, 2003

Cibles, cribles, Éditions Haldernablou, 2003

La Mamort (en collaboration avec Christophe Manon), Atelier de l'Agneau, 2004

Petits crapauds du temps qui passe (en collaboration avec Jacques Izoard), Atelier de l'Agneau, 2006

Manips, Ikko, « 6A », 2006

Cédille au çiel, Éditions des Vanneaux, 2006

Cache-cache vinaigre, *farsa comica*, Éditions Apogée, « Piqué d'étoiles », 2007

La Salpêtreuse, Atelier de l'Agneau, « Nome », 2009

Lilas-zone, *inventaire*, Éditions des Vanneaux, 2010

Agrafes, Atelier de l'Agneau, « Archives », 2011

Anémie, Le cadran ligné, 2011

Musc, arbalète (en collaboration avec Élisabeth Batard), Éditions Elisamoni, 2013

Compost, *textes et dessins inédits ou publiés en revues*, Les Contemporains favoris, « Œuvres complètes », 2013

Journal 1, *1965-1980*, Les Amis de Michel Valprémy, 2015

Journal 2, *1980-1984*, Les Amis de Michel Valprémy, 2016

Journal 3, *1985-1994*, Les Amis de Michel Valprémy, 2017

Journal 4, *1995-2007*, Les Amis de Michel Valprémy, 2018

*
* *

Il est souhaitable en outre de consulter le blog créé par Didier Moulinier pour l'« Association des Amis de Michel Valprémy » : *http://michel-valpremy.blogspot.fr/*

*
* *

Remerciements à Claude Martin,
sans l'aide de qui ce projet n'aurait pu prendre corps.

Sommaire

INTRODUCTION 5

Abréviations 7

QUELQUES PHOTOS 89

CHOIX DE TEXTES 97

Emblèmes évidés 99
Travaux obscurs 107
Un cri dans le couloir 119
Cocagne 125
Rose, Raoul et Courte-Queue 137
Il pleut l'ange 147
Miettes en sauce 155
L'appartement moutarde 161
Le dit d'A.-M.B. 175
L'œil du guetteur 201
Nu (babioles) 223
Gri-gri des cendres 229

Amoroso 241
Pablo, les baigneurs 247
Cadastre du clair/obscur 257
Maille mémoire 271
Doloroso 289
Albumville 295
Cibles, cribles 307
La Mamort 319
Manips 329
Cédille au ciel 343
La Salpêtreuse 357
Lilas-zone 367
Musc, arbalète 379

BIBLIOGRAPHIE 385

Aux éditions des Vanneaux

Collection petits Vanneaux

Michel Butor, *Octogénaire*
André Bay, *Dérives blanches - cahier 1*
François Huglo, *Le Corps fabuleux du vin*
Louis-François Delisse, *De la Mort du lion*
Nicholas Mandelbaum, *L'indéniable influence du milieu sur les bords*
Jean-Luc Pouliquen, *Les objets nous racontent*
Jean-Michel Bongiraud, *Abeille(s)*
Michel Pierre, *L'enfer vaut l'endroit*
Michel Valprémy, *Cédille au çiel*
Philippe Blondeau, *Décimales*
Ada Bessomo, *Bémols saugrenus*
Arnaud Duchemin, *Fragments*
Cécile Odartchenko, *A l'ami Moreu*
Jean-Louis Rambour, *La nuit revenante, la nuit*
Paul Fleury, *Flux sur un échiquier*
Pierre Tréfois, *Tableaux de l'inconstance des anges*
Pierre Garnier et Jean-Louis Rambour, *Ce monde qui était deux*
Raymond Farina, *Une colombe, une autre*
Pierre Garnier, *Heureux les oiseaux, ils vont avec la lumière*
Roger Wallet, *Ça ressemble à une vie*
Michel Valprémy, *Lilas-zone*
Christian Garaud, *D'où vient la voix*

Petits Vanneaux bilingues

Michael Curtis, *Walking Walter*
Pablo Barros, *Fagulhas do tempo*
Gisela Hemeau, *Nudité de rêve*
Yannis Stiggas, *Vagabondages du sang*

Collection Amorosa

Pierre Garnier, *Adolescence*
Lambert Schlechter, *La robe de nudité*
Sam Savreux, Make February Summer

Collection Présence de la poésie

François Huglo, *Jean Rousselot*
Laurent Albarracin, *Louis-François Delisse*
Paul Matthieu, J.-L. Poitevin et Otto Ganz, *Werner Lambersy*
Sabine Dewulf, *Pierre Dhainaut*
Éric Dazzan, *Gaston Puel*
François Huglo, *Serge Wellens*
Cécile Odartchenko, *Pierre Garnier*
Pierre Dhainaut, *Jean Malrieu*
Laurent Albarracin, *Pierre Peuchmaurd*
Matthieu Gosztola, *Ariane Dreyfus*
André Ughetto, *Marc Alyn*
Pierre Dhainaut, *Max Alhau*
Pascal Commère, *Petr Král*

Matthieu Gosztola, *Antoine Emaz*
Alexis Pelletier, *James Sacré*
Richard Blin, *Jean-Paul Michel*
Charles-Mézence Briseul, *Ivar Ch'Vavar*
François Huglo, *Jean-Pierre Bobillot*
Jean-Pierre Vidal, *Xuéreb*
Cédric le Penven, *Thierry Metz*
Matthieu Gosztola, *Michel Valprémy*
Mathieu Jung, *Jean-Paul Klée* (2 vol.)

Œuvre poétique de Pierre Garnier

Pierre Garnier, *Œuvre poétique - volume I*
Pierre Garnier, *Œuvre poétique - volume II*
Pierre Garnier, *Œuvre poétique - volume III*

Beaux livres

Pierre Garnier, *Une chronique de la nature civilisée*
Pierre Garnier, *La Forêt*
Lysiane Schlechter et Michaël Glück, *Poser la voix sur les mains*
Lysiane Schlechter et Michaël Glück, *Petite suite des jours*
Daniel Louis-Etxeto, *d'encres verdeurs*
Bernard Noël, *Temps des chosins*

Collection l'Abreuvoir

Claude Albarède, *Fulgurante Résine*
Jean Jallerat, *Chasseur*
Pierre Dhainaut, *Sur le vif prodigue*
Philippe Lekeuche, *Le feu caché*
Pierre Garnier, *La vie est un songe*
Pierre Garnier, *Les Devises*
René Moreu, *Je suis un artichaut encore plus beau qu'un porte-bouteilles*

Collection Nature

André Bay, *Aimez-vous les escargots ?*
Cécile Odartchenko, *Exercices de botanique*
Pierre Garnier, *Ornithopoésie*

Collection l'Ombellie

Alain Richer, *Chemins du monde carré*
Jacques Abeille, *d'Ombre*
Jean-Paul Klée, *trésor d'olivier larizza*
Luc Gibouin, *Voix d'eaux*
Hölderlin, *Hymnes,* traduits et présentés par Raoul de Varax
Édith Masson, *Landschaft / Le décor*
Jean-Paul Loubes, *Fréquentation de Kérouac*
Jean-Paul Klée, *cœur qui comme le mien ira décoloré parmi les fleurs*
Christophe Sanchez, *Rats taupiers*
Valérie Fontalirant, *De Silence et de chair*

Colette Prévost, *Rouge Sang-dragon*
Claire Massart, *L'aveu des nuits, Le calendrier oublié*
Mireille Loubeyre, *Sources*
Delphine Devil, *Aux bords d'eux M*
D. C. Barth, *Dénie le dur*
Paul Fleury, *20 poèmes du Sud-Ouest*
Guillaume Déloire, *Le graillon*
Maël Gentgen, *Scaphandre du cœur*
Alexandre Desrameaux, *Réarmement lumière*

Collection Neiges

Roseline Hurion, *Tailleurs de rêves*
Éric Cassar, *Instants poétiques*
Fabrice Caravaca, *Un corps contre la terre*
Claire Ceira, *Aquilin*
Vincent Guillier, *Traité de l'oisiveté*
Vincent Guillier, *Chemin d'eau*
Constantin Kaïtéris, *Héroïnes*
Isabelle Levesque, *Va-tout*
Nadia Gilard, *Alice… ?*
Patrick Prigent, *Chiens de fusil*

Romans

Bernard Pignero, *Mélomane*
Bruno Edmond, *Le Voyage du Dité*
François Thibaux, *Le soleil des vivants*
François Thibaux, *Monsieur mon frère*

Sophie Renée Bernard, *La bonne part*
Cécile Odartchenko, *Hiroshima de Fleurs*

Essais

Michel Volkovitch, *Cours toujours*
Michel Volkovitch, *Éden et environs*

Carnets nomades

Jean-Paul Bota et David Hébert, *Venise*
Jean-Louis Poitevin et David Hébert, *Mont Ventoux*
Jean Portante et David Hébert, *l'Aquila*
Jeanine Baude et David Hébert, *Ouessant*

Hors collection

Alain Chevrier, *Couacs 1*
Alain Chevrier, *Couacs 2*
Alain Chevrier, *Couacs 3*
Alain Chevrier, *Quoique*
Matthieu Gosztola, *Rencontre avec Lucian Freud*
Matthieu Gosztola, *Ce masque*
Martin Loeb, *Gravures et Huiles sur toiles*

ISBN : 978-2-37129-120-1

Imprimé en mai 2018
par Bookpress.eu

Dépôt légal : mai 2018

© Éditions des Vanneaux – Bordeaux
editionsdesvanneaux.wordpress.com